

Jean-Pierre Authier

*Le Trésor des
Templiers Catalans du
Masdeu*

Roman Historique

Galibert

I.S.B.N 979-1-03964-245-3

Dépôt légal Mars 2023

Relectrice-correctrice : Angélique Fontana

Couverture : Francis Jalibert – Peintre

Montfort sur Boulzane (11140)

<https://www.artmajeur.com/fr/jalibert/reviews>

« La chute de St-Jean-d ‘Acre »

Tous droits réservés © Authier Jean-Pierre

authier.jean-pierre@orange.fr

<https://jeanpierreauthier.com>.



Quand T.D.O Editions a accepté de publier mon premier roman historique « L’Espion Catalan » (Juin 2019) finalement vendu à un peu moins de 1500 exemplaires malgré le contexte difficile du COVID où tout ce qui aurait permis de faire la promotion du livre était impossible, je m’en suis senti fier comme un Catalan. J’ai dû bien vite rabattre mon caquet lorsque ma deuxième production n’a pas rencontré le moindre intérêt de la part des divers éditeurs sollicités. Je me suis senti rabaissé au rang de vulgaire écrivain et j’ai dû, contraint et forcé, me consoler en me disant que j’étais victime du « risque éditorial » (l’éditeur a peur de ne pas vendre le nombre de livres nécessaire pour amortir ses investissements).

En 2020, 97000 livres ont été publiés. Sachant qu’un seul livre est publié sur les 6000 adressés par les aspirants à publier, l’activité principale des éditeurs ne serait-elle pas de refuser de publier ? Pourtant, pas d’éditeur, pas de livres à lire ! Mais pas d’auteur, le premier acteur de la chaîne, rien à lire non plus ! C’est indéniable !

Je me suis demandé si, pour moi, écrire était une nécessité et/ou un passe-temps ? Et s’il ne s’agit pas d’une nécessité, le plaisir d’écrire et de lire peut-il se perdre ? J’en ai conclu, comme Olivier de Robert (conteur et écrivain Ariègeois) que

Pour raconter l’histoire, il faut la connaître.

Mais pour la faire connaître, il faut la raconter.

Pour ce qui me concerne, pratiquer le roman historique, c’est tenter de faire revivre l’Histoire (en l’espèce celle des deux Catalognes). De celle qui n’a que peu de chance d’être connue du grand public (puisque elle n’est pas enseignée à l’école) si elle n’est pas vulgarisée et racontée en vue, au moins, de distraire. Raconter l’histoire sans trahir les historiens qui l’ont rigoureusement analysée. Beaucoup de travail de fond pour ne pas raconter que des bêtises, tout en romançant pour ne pas que le livre ne tombe des mains du lecteur à cause d’endormissement !

Poussé par de nombreuses incitations à publier « la suite » de L’Espion Catalan, je pouvais subir ou me rebeller ! Des lors, je me suis demandé si la frustration qui m’anime pourrait amener à produire « gratuitement ». C’est désormais possible à partir de mon site :

<https://jeanpierreauthier.com>

Bonne lecture.

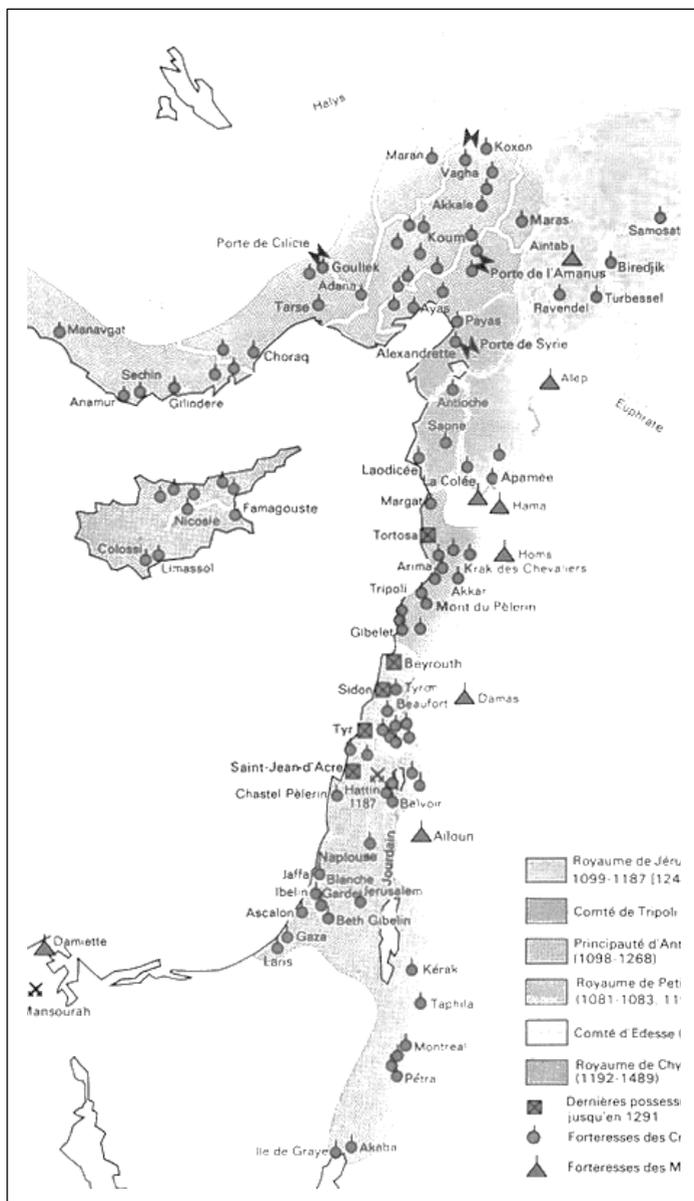
Ne manquez pas de me dire par courriel (authier.jean-pierre@orange.fr) ce que vous en pensez !

LE TRESOR DES TEMPLIERS CATALANS DU MAS-DÉU

AUTHIER, Jean-Pierre
authier.jean-pierre@orange.fr
<https://jeanpierreauthier.com>

*Du même auteur, en accès libre et gratuit sur mon site
<https://jeanpierreauthier.com>*

- Roman historique T.D.O éditions - L'ESPION CATALAN (Juin 2019)
- Nouvelle : « La petite sirène revient et n'a pas envie de danser car elle a mal aux pieds ».
- Nouvelle : « Le sud, mythe ou réalité ? ».
- Culture : « Le livre est une chaîne : si on arrête un élément clef, tout s'arrête »
- Culture : « Nous, les vieux, sommes-nous « utiles ».
- Culture : « Qu'est-ce qu'un Gendarme ?
- (Petite) Histoire : » L'arrestation des Templiers le 13 octobre 1307 – la première rafle policière de France.
- (Petite) Histoire : « La croisade de 1285 – Le 5 Octobre.
- (Petite) Histoire : L'arbalète au moyen âge.
- (Petite) Histoire : Dans les années 1300-1310 : la lèpre à Perpignan.



A tous ceux qui ont œuvré bénévolement pour que ce roman puisse être édité au mieux des intérêts du lecteur, et particulièrement à Angélique Fontana qui a bien voulu redresser du bon côté la langue française parfois hésitante du rédacteur, à Francis Jalibert qui a imaginé et peint la première de couverture et à tous ceux qui ont bien voulu donner sincèrement leur avis avant sa publication.

Enfin, à tous mes lecteurs de L'ESPION CATALAN » qui espéraient une suite et à tous les lecteurs du « LE TRESOR DES TEMPLIERS CATALANS DU MAS DÉU » qui voudraient bien, parce qu'ils ne l'ont pas encore lu, connaître le début de l'Histoire des deux Catalognes.

LA CONVOCATION

A la fin du printemps de l'an 1290, deux frères Templiers reconnaissables à la croix rouge pattée de la milice du Temple arborée sur leur épaule gauche, montés sur deux mulets encadrant une troisième bête entravée par un licou, habillés de pied en cap comme s'ils partaient à la croisade, étaient venus à la pointe du jour tirer Louis de Castelnou de sa paillasse. Il venait à peine de s'endormir abrité dans un cortal¹ mi-enterré construit en pierres sèches et à la voute clavée. Il avait passé la nuit à protéger son troupeau de brebis de loups affamés qui régnaient sur le Haut Vallespir. Les loups s'appelaient en hurlant pour rameuter la horde et avaient, sans répit, rodé tout autour de l'enclos où reposaient les bêtes.

Sur un ton qui n'admettait pas de discussion les deux miliciens avaient intimé à Louis l'ordre de les suivre jusqu'au Mas Déu où il était attendu avec impatience² pour une affaire très importante et urgente. Sans même lui laisser le temps de se débarbouiller au filet d'eau claire qui coulait au pied de l'enclos et de mettre sa tignasse en ordre. Un maigre balluchon contenant le strict minimum jeté sur l'épaule, armé de son bâton de berger qui lui servait de tuteur, il confia son troupeau à un jeune berger à qui il apprenait le métier et surtout à ses trois chiens de troupeau

¹ Enclos ou bergeries. En forme de longs parallélépipèdes aux murs de calcaire, de schiste ou de granit bâtis avec ou sans mortier, ces bergeries ont pour façade un des pignons et pour couverture une voûte clavée en berceau (cortal du Pla de l'Orri à Sansa) ou un plafond de dalles soutenu par des pilastres engagés dans les murs latéraux et aux faces encorbellées (La Rofaga à Prades, Ambulla à Corneilla-de-Conflent, Ciscal à Clara). Le haut du pignon-façade est soit rectiligne, soit marqué par un très léger fronton. L'étanchéité est assurée par un revêtement de terre (ou terrat) engazonné, légèrement bombé ou à deux versants à peine marqués. Ce regroupement nocturne facilitait également la récolte du fumier dans un enclos pour être vendu comme fertilisant.

² Au XVIII^e siècle, on aurait pu écrire « toutes affaires cessantes ».

en qui il avait entière confiance. Ils se séparèrent : une chaleureuse accolade accompagnée de grandes tapes dans le dos pour l'un, des flatteries pour les chiens toujours à la recherche de quelques caresses et qui s'étaient empressés de venir saluer leur maître. Habitué à s'en remettre à Dieu qui traçait sa destinée, et sans se retourner, il se mit en route sans crainte, en sachant où il allait mais sans savoir pourquoi.

Au bout de plusieurs heures de chemin à travers les prés verdoyants tout auréolés de « ronds de sorcières » de mousserons de printemps, ils se présentèrent à la porte d'entrée de la Commanderie templière³ du Mas Déu⁴ gardée par deux moines-soldats en arme. Puissamment protégée par une enceinte en pierre haute de 4 mètres bordée d'un fossé franchissable par un pont-levis, elle était dominée par quatre tours, dont deux au moins avaient frappé son imagination d'enfant puisqu'elles se nommaient la tour de l'Enfer et la tour de la Prison. Il y avait fait, jadis, en punition de ses écarts de conduite, quelques séjours ! Le Mas Déu, avec sa chapelle Sainte-Marie et son cimetière, avait quand même tout d'une grosse ferme avec étable, bergerie, porcherie, écurie et même poulailler.

Ils entrèrent et Louis ne put s'empêcher de frissonner de plaisir en retrouvant toutes ces images de son adolescence qui continuaient de peupler ses rêves de berger solitaire. Au pied de la tour du Pigeonnier des paysans accroupis ou à genoux à même le sol s'afféraient autour

³ Le mot recouvre trois acceptions: une communauté religieuse canoniquement constituée vivant sous l'autorité d'un commandeur, de frères laïcs (chevaliers et sergents), le frère prêtre quand il y a un chapelain, les laïcs associés (donats, confrères) et les membres de la familia , c'est-à-dire tous les serviteurs de l'ordre , puis des bâtiments qui, pour la «maison-mère», comprennent des espaces consacrés (chapelle, cimetière), enfin, un ensemble de droits économiques et fiscaux sur la terre et sur les hommes.

⁴ Le Mas Déu se situe sur la commune de Trouillas, à onze kilomètres au sud de Perpignan.

*In « aperçus topographiques du MasDéu en Roussillon »
par Rodrigue TRETON.*

Introduit dans une cellule sans aucun doute utilisée comme antichambre de la « maison du portier », on lui demanda de s'asseoir et d'attendre.

Il vint à lui revêtu d'un manteau qui fut blanc, une discrète croix rouge pattée sur l'épaule du cœur. Il le reconnut tout de suite et, d'un même élan, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre puis se prirent par les épaules en se regardant dans les yeux. Alors qu'il occupait la même charge, Jaume Ollers, bailli des maisons du Temple du pays de Roussillon au Mas Déu l'avait personnellement formé du temps de son adolescence à affréter depuis le port de Collioure une nef templière, un huissier⁵ doté d'une porte latérale, acheminant deux fois par an les volontaires pour la croisade, quelques dizaines de chevaux et une grosse quantité de fret constitué pour l'essentiel de tonneaux de vin au profit de la Terre Sainte.

Jaume conduisit Louis dans une des cellules, minuscule pièce, blanchie au badigeon de chaux, qui servait de chambre à coucher aux pèlerins de passage. Il fut invité à s'asseoir sur le bat-flanc étroit et en planches grossières, recouvert d'un matelas de paille et d'une couverture en laine de couleur grise. Une armoire en bois de châtaignier teinte de brou de noix, un faudesteuil⁶ brinquebalant et une chaise de prière face à une croix en bois où Jésus expire occupaient totalement la place.

⁵ Les navires *huissier*, larges nefs dotées de portes arrière ou latérales (huis), permettaient d'embarquer jusqu'à une centaine de chevaux, suspendus par des sangles afin d'assurer la stabilité de l'ensemble pendant le voyage.

⁶ Sièges à dossier, généralement à bras, pour une personne, et dans lequel on est assis confortablement.

Jaume Ollers s'installa à son tour, regarde Louis dans les yeux, lui prit les mains et les serra dans les siennes. Désormais, les deux hommes pouvaient lire leurs âmes sans même se parler.

— Louis, dit Jaume, nous avons décidé de te sortir des prairies où tu rumines ton passé car tu nous apparais comme l'homme d'une situation qui nous pose problème, à nous Templiers, soldats de Dieu. Encore faut-il que tu nous expliques ton passé. Nous ne pouvons pas nous lancer dans ce qui ne serait qu'une aventure sans préparation. Le choix des hommes qui vont agir s'avère primordial pour espérer une pleine réussite. De plus, il faudra que tu adhères à nos projets sans arrière-pensées. S'il te plait, parce qu'il nous faut ta version des faits, racontes-moi d'abord tout, absolument tout, de ces années passées ! Ce n'est pas une confession que je te demande, même si cela peut y ressembler.

-2-

CONFESSION

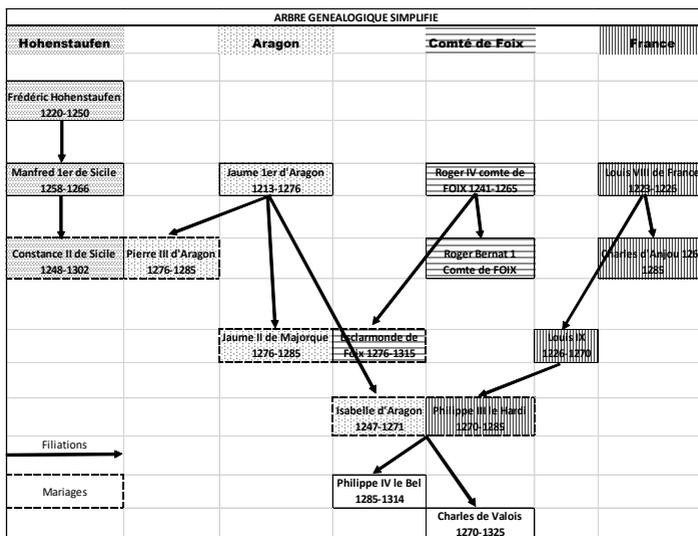
Louis, très perturbé par une angoisse existentielle qui l'empêchait de s'épanouir, avait retourné tant de souvenirs faute de sommeil qui ne venait pas, rêvé en observant les étoiles d'un bonheur qui ne cessait de lui échapper, s'était tant posé de questions sans réponse, qu'il estima que cette proposition de vider son sac le soulageait. Et il se lança sans retenue.

— Tu le sais bien, toi ! Quand la communauté m'a recueilli à la demande de l'évêque d'Elné Guillermo Jordán, il a bien fallu que l'on efface ma véritable origine et le nom qui m'avait été donné dès ma naissance ! Louis sans Terre dit l'Orphelin ! Va vivre avec un tel nom sans

pouvoir donner une explication sensée ! Dès que j'ai eu l'âge de comprendre, vous m'avez expliqué que c'est le vicomte Jaspert V, allié de Pierre III d'Aragon pendant la croisière de 1285 contre Philippe III le Hardi, qui m'a donné le nom que je porte aujourd'hui, Louis de Castelnu, et quelques arpents de terres arables au pied de son château ! C'est, sans doute, une des raisons qui m'a poussé à prendre le parti de Pierre III d'Aragon dans sa guerre contre Philippe III. Mais, si tu le souhaites, nous pourrions y revenir !

— Plus tard, alors, plus tard ! dit Ollers ! Poursuis sans contrainte !

— A la recherche de mes origines, et en très grande partie grâce aux frères Authie, évêques cathares pourchassés par l'inquisiteur de Carcassonne, j'ai pu établir que nous étions, ma sœur jumelle et moi, nés de relations initiatiques entre notre mère, alors servante au service de Marguerite de Provence, et son fils Philippe III, en quête de perte de pucelage !



.....Un silence profond s'installa entre les deux hommes, Louis cherchant sans aucun doute à s'exprimer avec des mots justes.

— J'ai rencontré le roi mon père ! Dans la mesure où mes actions d'éclat avaient nui gravement à la réussite de sa croisade contre Aragon, nous ne nous sommes pas jetés dans les bras l'un de l'autre ! Néanmoins, j'ai pu apprendre par sa bouche que sa relation avec ma mère était plus profonde qu'il paraissait et que des sentiments fondés sur autre chose qu'une simple relation charnelle les avaient animés. Avec ma sœur, nous en avons pleuré de satisfaction, de joie ! Mon père est mort comme tu le sais à Perpignan le 5 octobre de l'an 1285. Asseline, ma sœur, était, à Perpignan, la supérieure du couvent des repenties⁷. Elle fut chargée par le roi de Majorque Jacques II et l'évêque d'Elne d'ordonner les cérémonies mortuaires et de mettre à l'abri les quatre saintes épines de Jésus Christ⁸ achetées par Saint Louis, notre grand père, lors du siège de Jérusalem. Il fut décidé que ses entrailles seraient ensevelies à Narbonne dans la grande église, et ses os, ainsi que son cœur, ont été finalement portés à Saint-Denis en France. Et puis j'ai perdu ma sœur de vue.

Mon feu père le roi Philippe le Hardy laissait deux fils, Charles, comte de Valois, et ledit Philippe le Bel, maintenant roi de France, du lit de sa première femme la reine Isabelle d'Aragon. Trois autres enfants légitimes

⁷ Couvent qui accueillait d'anciennes prostituées qui quittaient le quartier des Partit (quartier des prostituées et des proxénètes), d'où le nom de repenties (repenedides en catalan). Il se trouvait dans le rectangle délimité actuellement par les rues Ste Madeleine, St Mathieu, Dom Brial et des Augustins.

⁸ En 1270, Saint Louis remit quatre épines de la Sainte Couronne à son fils, Philippe III le Hardy, lorsque celui-ci monta sur le trône et qu'il conserva dans le pommeau de son épée. Avant sa mort, il fit remettre les quatre épines en l'église Saint Mathieu de Perpignan.

étaient nés, à savoir Louis, comte d'Évreux, Marguerite, reine d'Angleterre, et Blanche, duchesse d'Autriche, du lit de Marie de Brabant sa seconde femme. Et des jumeaux, mâle et femelle, comme je te l'ai raconté, bâtards d'une histoire d'amour de jeunesse. Un secret d'alcôve bien gardé. Du reste, nous avons été, l'un et l'autre, évaporés volontairement dans la nature. Un secret d'alcôve se doit d'être bien gardé !

— Et ta mère ?

— Selon les Authié, elle a été exécutée par les services secrets de la France et nul ne sait où son corps se trouve ! Même père ne le savait pas !

Louis porta ses mains à son visage de telle sorte que l'on ne puisse pas voir ses yeux et fut soudain secoué de spasmes. Bientôt, des larmes s'écoulèrent au travers de ses doigts. Jaume Ollers, en confesseur averti, laissa Louis épancher son chagrin. Il savait par expérience qu'il est impossible de ne pas pleurer quand on a le courage de se regarder en face. Louis frotta ses yeux larmoyants d'un revers de main et revint à la conversation, incité à poursuivre par Jaume qui avait pris ses mains dans les siennes en signe d'encouragement. La voix de Louis, un peu éraillée, n'était plus qu'un filet.

— C'est aussi, en grande partie, la raison qui m'a poussé à rejoindre le camp de Pierre III, roi d'Aragon, pour guerroyer à ses côtés en qualité de chef du service d'espionnage contre mon père. S'il l'avait souhaité, cela aurait dû me conduire au bûcher ou à une élimination pure et simple dans le plus sinistre des coupe-gorges. Mais on n'élimine pas comme ça le premier né mâle, même bâtard, d'une lignée royale, donc prétendant à la couronne de France ! Il y avait quand même un tout petit intérêt à me garder vivant, au moins tant que Philippe n'avait pas assuré sa descendance officielle !

La voix de Louis était maintenant assurée, sans doute parce que le plus dur à évoquer était passé. Ses mains posées sur ses genoux, il se tenait droit, regardait Ollers dans les yeux et Ollers regardait Louis dans les yeux.

— Où en es-tu avec tes anciennes activités ?

— Quel sale temps passé en cette année terrible de 1285 ! Cette année-là fut épouvantable ! Rien ne fut épargné aux Roussillonnais et aux Catalans. D'abord, le roi d'Aragon⁹ avait appris que le roi de France, qui se trouvait sous l'influence de Simon de Brion, ancien chancelier de Louis IX puis archevêque et propulsé Pape grâce aux manigances de Charles d'Anjou, s'était mis à la tête d'une armée pour envahir le royaume d'Aragon. Craignant de perdre et son royaume et celui de son frère Jaume II¹⁰, Pierre III d'Aragon fit face avec de pauvres moyens, dont je faisais partie, mais avec la farouche volonté de ne point céder face aux armées de France, au Pape qui l'avait excommunié et à son frère Jaume II de Majorque qui avait choisi par dépit et jalousie le camp ennemi. Lui, sûrement ! Pour son peuple, cela était moins certain.

Vers la fête de la Saint Jean-Baptiste, Philippe, attaquant les domaines du royaume d'Aragon, assaillit d'abord la ville d'Elne¹¹ sur les frontières du Roussillon et l'eut bientôt détruite entièrement provoquant d'horribles massacres de vieillards, hommes adultes, femmes et même enfants de toutes confessions y compris chrétienne, qui s'étaient pourtant abrités jusque dans les lieux de prière. Vint, à cause de guerre, une famine et des fièvres généralisées. Grâce à la complicité de moines catalans félons, Philippe

⁹ Comte de Barcelone, de Gérone, d'Osona, de Besalú et de Pallars Jussà.

¹⁰ Roi de Majorque, comte de Roussillon et de Cerdagne, baron d'Aumelas et seigneur de Montpellier,

¹¹ Après Salses et Perpignan, Elne est un exemple de la résistance du peuple Roussillonnais contre le Roi de France.

III, dont les armées mirent à feu et à sang le Roussillon de son, pourtant, allié Jaume II, Roi de Majorque, traversa les Pyrénées par un chemin réputé impraticable, le col de la Massane, et conduisit son armée jusqu'à Gironne¹², ville très fortifiée qui résista trois mois à tous les assauts et qui ne fut prise et rendue qu'après des tractations politiques.

Retranchés dans leurs châteaux et leurs villes, les Aragonais firent tant et tant que les armées de France, coupées de leur ravitaillement qui devait arriver par mer, armada française détruite par le plus grand Amiral qu'Aragon eut connu, s'usèrent au combat, harcelées de toutes parts par les Almogavres¹³, fiers combattants Catalans aux méthodes guerrières peu communes en ces temps-là : la guerre de mouvement et à pied. Tant et si bien que mon père, affecté par la destruction de son immense flotte, malade à crever comme toute son armée, sentant la mort venir, négocia sa retraite et celle de ses seigneurs. Pierre III, roi d'Aragon, dans sa grande mansuétude, lui accorda cette faveur, à lui, à ses quelques barons et nobles malades ou blessés, et au légat du Pape, pourtant en grande partie responsable de tout cela ! Ha ! La politique ! Pour assurer l'avenir, il ne fallait pas fâcher la papauté plus que cela ! Et il m'a ordonné d'agir pour que cela se passe comme il l'avait décidé. Et je l'ai fait !

— Et cela se finit comment ? interrogea Ollers.

¹² Gérone.

¹³ Soldats mercenaires ou miliciens au service de la Couronne d'Aragon, majoritairement catalans et aragonais, constitués en compagnies qui avaient vu le jour dans la péninsule ibérique à l'occasion des guerres contre les sarrasins, entre le XIII^e et le XV^e siècle.

— Cette histoire aurait mérité d'être un peu plus belle surtout que, pour le reste, elle a tourné court ! En 1286, le sort des armes - la volonté de Dieu ? - en ayant décidé, Alphonse, fils de Pierre III roi d'Aragon, succéda au trône de son père et me limogea de mon poste de chef des espions aragonais. J'ai errai sans but de nombreux mois à la recherche de ma dulcinée, amour d'un jour, amour sincère qui promettait mais qui pourtant restera inabouti car la belle était morte en couches avec l'enfant. Las, je me suis tourné vers l'amour de Dieu, peut-être pour qu'il apaise sa colère contre moi, en compensation aux malheurs que mes anciennes activités avaient engendré autour de moi : le mensonge, la perversion, la cruauté, l'infidélité, l'amoralité et même la mort, en fait, tout ce qui faisait de moi un impie, un infidèle. Confusément, je pensais me repentir en me vouant à la cause de l'Ordre du Temple. Mais pour cela, il me fallait trouver le courage d'abandonner mon métier de berger et ma solitude qui me conduisait lentement à déraisonner.

— Mais, coupa Ollers, comment, selon ce que tu sais de ton histoire à toi, as-tu échoué au Mas Déu ?

— Tu sais, je suis né dans des circonstances qui demeureraient longtemps secrètes. Elevé par une nourrice dans un château avec plusieurs autres enfants pendant les deux premières années de ma vie, je fus envoyé dans un couvent près de Toulouse. Après avoir été élevé par des femmes, j'ai eu affaire aux hommes à l'âge de douze ans. À dire vrai, je fus, mais cela tu le sais mieux que moi, confié comme oblat à la commanderie des Templiers du Mas Déu pour parfaire mon éducation. Ne me demande pas à qui je dois cela car je l'ignore.

— Oui, coupa Jaume visiblement agité par un sentiment de satisfaction intense. Le bon temps ! En ce temps-là, la commanderie était composée de vingt-six Templiers dont quatre chevaliers, quatre chapelains et dix-huit frères-sergents. Tu sais, le Mas Déu est resté un monastère de rapport¹⁴ qui cultive la terre et élève du bétail pour subvenir aux besoins de l'Ordre du Temple en Terre Sainte et participer à l'effort de financement des croisades. Il est le centre de la vie économique rurale, mais aussi centre de la vie religieuse pour les frères et leurs familiers. C'est là que Ramon Desbac t'a appris le métier des armes. Tu sais, le petit gros, vif comme une vipère aspic, qui frappait toujours où l'on ne l'attendait pas ! Des entraînements intensifs, tous les matins. L'épée, d'abord en bois puis bien réelle, la lance, le poignard, le lancer de hache. Ces activités suivaient une séance d'endurance où il fallait courir le plus vite possible jusqu'à épuisement et nager en mer, par tous temps et en toutes saisons. Tes éducateurs t'ont éprouvé dans des exercices de survie dans les marais ou en altitude, sur le Canigou qu'il fallait escalader, à l'imitation de Pierre III d'Aragon qui avait été le premier à vaincre cette montagne catalane visible de partout en Roussillon et Catalogne. Tu avais un cheval sous ton entière responsabilité, nuit et jour, et que tu montais l'après-midi dans des manœuvres de combat ou de tournoi. Enfin, le soir, il y avait les études : parfaire ton latin, apprendre l'occitan et la langue catalane grâce aux œuvres de Ramon Lull, étudier l'histoire, t'exercer à l'écriture des poèmes, odes et ballades. (Un long silence à peine troublé

¹⁴ Il s'agit d'une commanderie de rapport et non d'une commanderie militaire au contact des Sarrasins, comme il y en a eu dans la Catalogne du sud. Cependant, les quelques chevaliers et sergents d'armes qui y servent seront appelés à servir dans les autres commanderies catalanes.

par le caquètement des poules à la recherche de quoi picorer). Qu'as-tu fait de tout cela ?

— Parce qu'on est toujours seul, tout seul, être orphelin m'avait mis très tôt en face du monde et de mes responsabilités. Heureusement qu'il y a la jeunesse, l'aventure, la soif de liberté ! Exister pour moi-même puisque j'étais seul au monde sans savoir exactement qui j'étais, d'où je venais, qui m'avait conçu. Je me suis mis à la recherche de mon identité parce que, tu sais, porter le nom de Louis sans Terre, dit l'Orphelin, c'est lourd, très lourd. Et puis, ce que vous m'aviez appris avec patience pendant toutes ses années de mon adolescence me poussait à me prouver par moi-même que je pouvais exister autrement que dans des rêves ou des cauchemars. Bref, je me suis senti à l'étroit chez vous. J'ai voulu voler de mes propres ailes sans me soucier de finir, peut-être, comme Icare, mort d'avoir volé trop près du soleil. Finalement, le soleil ne m'a pas brûlé les ailes mais a tanné ma peau après l'avoir écharnée. Oui, j'ai connu des moments où je n'avais que la peau et les os, quelques dernières illusions mais plus aucun rêve possible. Après avoir été triomphateur, j'ai encouru la disgrâce des Rois que j'avais pourtant servis avec fidélité et sans peur de mourir à leur service. J'ai été privé de liberté, jeté en geôle, traité et condamné comme un hérétique, pour finalement être sauvé de la mort par celui qui fut un temps mon ennemi, le représentant sur terre de Dieu, qui n'a pas hésité, lui, à faire brûler un innocent à ma place pour me sauver la vie. Pour me rendre ma vie ! Pour me faire renaître !

— Renies-tu Dieu ?

Louis regarda Jaume dans les yeux et croisa les doigts des deux mains jointes, comme il sied de le faire lorsque l'on prie. Et, après un petit silence qui ne pouvait être interprété

que comme un moment de réflexion, il dit d'une voix posée, très douce, presque mélodieuse :

— Dieu n'est pour rien dans tout ça ! Ce sont certains hommes qui s'en recommandent et qui agissent selon leurs propres intérêts en interprétant ou en ignorant la parole de Dieu !

« Observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas ce qu'ils font, car ils disent ce qu'il faut faire et ne le font pas »¹⁵

— Louis, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir et il n'est vraiment trop tard que quand on renonce à rêver. Malheur à celui qui n'a plus de rêve. ...Ou quand la mort est proche, car c'est le temps du bilan !

— Je rêvais d'avoir un royaume pour moi tout seul, avec ma femme Emeline, si belle, mon fils que je ne connaissais pas mais qui dans mes rêves portait déjà mon nom. Nous aurions cultivé notre arpent de terre dans mon village de Castelnuou. Nous nous serions contentés de très peu, vivant du minimum mais surtout grâce au bonheur ! Las ! Emeline est morte en couches me laissant encore un fois seul au monde ! Et je n'ai plus assez de larmes dans mon cœur pour épancher ma profonde tristesse. Tu ne crois pas que Dieu pourrait nous demander ce que nous en pensons avant de nous voler les êtres que nous aimons ?

— Je ne crois pas que Dieu ait pouvoir de vie ou de mort. Je pense qu'au moment de la création du monde tout a été prévu et est inéluctable. Dieu a jeté les dés et nous ne poursuivons que notre destin. Quoi que l'on fasse, on ne peut que subir.

*

Dans la minuscule cellule où ils se trouvaient l'air était devenu irrespirable et le vent qui s'infiltrait par le

¹⁵ Évangile selon saint Matthieu (chapitre XXVIII, versets 2 et 3).

finestrou ouvert qui servait à donner un peu de lumière à la pièce n'y suffisait pas ! Un rayon de soleil insidieux éclairait le visage de Louis et le contraignait à fermer ses yeux larmoyants. Était-il victime de cet éclat de lumière ou pleurait-il ? Jaume pensa qu'il fallait reprendre à tout prix le fil de la discussion sous peine d'en perdre la maîtrise. Jaume d'Ollers reprit, après un silence mesuré dû à son expérience de confesseur.

— C'est parmi nous, les Templiers, que Bérenger de Cardona¹⁶ te propose de trouver refuge, non sans arrière-pensée, car tu as une réputation et des valeurs qui n'avaient échappé à personne et qui étaient restées dans toutes les mémoires templières ! Toi, nous t'avons élevé, tu as fait tes preuves à nos services, nous avons envisagé de te proposer de nous rejoindre officiellement comme membre du Temple avant que tu ne t'engages dans la conquête de la Sicile au service de Pierre III d'Aragon, où tu as gagné d'être adoubé Chevalier, puis devenir l'espion du Roi d'Aragon, ce qui ne plaide pas en ta faveur car s'il est une activité qui soulève bien des suspicions, c'est celle-là ! Mais si tu y consens, nous voulons te former à ce qui pourrait bien être une activité de la plus haute importance.

— Quelle activité ?

— De cela, notre Grand Maître du Temple, Guillaume de Beaujeu, souhaite, si tu es reçu parmi nous, t'en parler en personne !

— Sous quelles conditions ? objecta Louis, curieux de voir combien, dans l'esprit des Templiers, il valait pour qu'il soit ainsi tiré de son exil ?

¹⁶ Maître de province de l'Ordre du Temple en Aragon et en Catalogne.

Et Jaume d'Ollers, très sentencieux, récita, oui, on peut dire récita, en simplifiant tout de même car il n'avait pas affaire à un novice, la Règle de Barcelone qui les régissait tous en Roussillon et qu'il devrait suivre à la lettre s'il acceptait la proposition. Une Règle de Barcelone qui pourrait un jour les sauver tous!¹⁷

— et sous quelles conditions matérielles ? insista Louis

— Nous te traiterons comme nos chevaliers. Nous t'équiperons de pied en cap sans bourse déliée, si tant est que ta bourse soit pleine, ce que je ne crois pas !

— Ce n'est pas avec ce qui m'est alloué pour ma vie quotidienne que je pourrai vivre comme un seigneur ! Vos prairies et les moutons qui y paissent sont gras, ce qui n'est pas le cas des bergers qui gardent vos troupeaux !

— Tu n'es pas maigre, à ce que je vois et bien portant, ce qui se voit aussi ! Tu te bats avec les loups et avec les brigands qui à longueur de jour tentent de piller les cortals¹⁸ en y dérochant tout ce qu'ils trouvent et tu as toujours gagné tes confrontations avec eux. Donc tu n'as perdu ni ta hargne, ni ta forme physique. Dans les hauts pâturages, ce ne sont pas les femmes qui viennent troubler ton sommeil. Et pour ce que je sais, tu ne goûtes pas aux hommes, ce qui est également proscrit par la Règle. Tu es donc habitué à être chaste....

....Louis ne put s'empêcher de sourire en entendant cette affirmation péremptoire ! Il y avait bien la Bastienne, jeune épouse du très vieux Adalric d'Oms qui, selon la belle, n'en pouvait mais ! Elle expliquait à son vieil époux qu'il lui fallait bien sortir de loin en loin de sa bergerie la poignée de brebis qui avaient constitué sa dot en

¹⁷ C'est le procès des Templiers du Mas Déu (1312) auquel il est fait allusion.

contrepartie du peu de qualités de l'épousé de force ! Alors, elle traversait les forêts d'un pas pressé pour monter aux pâtures et, la nuit, ils mêlaient leurs élans aux hurlements des loups. Et cela, Ollers ne le savait pas !

— Et tu n'as pas perdu ta jugeote, poursuivit Jaume qui ne s'était aperçu de rien. Tes questions le prouvent. Alors nous t'habillerons de pied en cap en te constituant ton trousseau, comme une jeune mariée se doit de le faire ! Des chemises de lin et des braies, des chausses en tissu ou cuir, selon le temps qu'il fait, et attachées par des lanières, ainsi qu'un gambison¹⁹ en tissu matelassé et recouvert de soie, le tabard²⁰, porté sur la cotte²¹, cousu d'une croix rouge devant comme derrière pour t'identifier comme étant Templier sur le champ de bataille comme en tout lieu. Tu seras doté d'un baudrier pour ceindre tes reins et qui permet d'accrocher l'épée et de maintenir le surcot près du corps. Parce que tu pourrais être amené à combattre et selon la Règle de Barcelone, tu recevras comme armement une épée, une lance, une masse et trois couteaux lors de ta réception dans l'Ordre. Conformément aux usages du Mas Déu, tu seras doté d'un écu de forme triangulaire, pointe en bas, d'un haubert, d'un camail²² ou coiffe de mailles et un mortier²³. Et tu auras des gants d'arme et un heaume²⁴. Au surplus, nous te dotons, contrairement à la Règle, de chevaux qui ne te seront pas comptés. Ils seront harnachés selon les besoins

¹⁹ Le gambison couvre le corps, les bras et partie des jambes, il se porte sous la protection métallique pour protéger le corps des possibles infections produites par les frottements des pièces métalliques.

²⁰ Vêtement porté par-dessus la cotte, par les hommes et les femmes du treizième au seizième siècle, au Moyen-Âge.

²¹ Vêtement de guerre, sorte de chemise protectrice, plus ou moins longue, faite de mailles de fer ou d'acier entrelacées.

²² Pièce d'armement protégeant le cou et le haut des épaules.

²³ Casquette en tissu matelassé qui était posée sur la tête pour supporter le camail ainsi que le heaume.

²⁴ Casque de fer qui couvrait toute la tête jusqu'au bas du cou.

de paraître, percheron, palefroi ou pur-sang arabe selon la mission. Nous t'en laisserons le choix. Tu auras droit à au moins un esclave et tu vas garder ton nom actuel ! Ce n'est pas négociable !

— Et pourquoi cette obligation ?

— Louis de Castelnou sera ton identité. Un vrai nom, un vrai prénom, une vraie date de naissance, une vraie résidence, un vrai métier... Le tout étant rendu crédible pour toute personne ne connaissant pas tes véritables origines. D'ailleurs, qui pourrait s'y retrouver entre Louis sans Terre, dit l'Orphelin, mort sur un bûcher de Carcassonne, et Louis de Castelnou, ton identité officialisée comme il se doit par des certificats non contestables établis par ton évêque et ton seigneur ! Et pour ceux qui te croiraient disparu depuis on ne sait combien de temps de tes errances à la tête de ton troupeau dans le haut Vallespir, un cadavre sera retrouvé, sans doute mangé par une horde de loups si l'on en croît les restes décomposés qui ne tarderont pas à être découverts en pleines pâtures sur le territoire des Aspres bien au-dessus du village d'Oms ! Et puis qui es-tu, toi, en ce moment ? Avec tes manières de vilain, tu ne t'es ni rasé ni tondus depuis une éternité. Tu es sale et mal lavé. Tu as une odeur désagréable ce qui fait qu'on ne voudrait même pas de toi au paradis. Et tu vas me faire le plaisir de raser toutes ces touffes de poils de partout qui te rendent hirsute et de te débarrasser de cette esclavine à poils longs²⁵ qui te font ressembler à un sanglier. D'ailleurs, ce que je te demande est conforme à la Règle !

— La Règle, la Règle ! Je m'en accommode de la Règle de Barcelone ! Et ma mission, dans tout cela ? dit

²⁵Une esclavine est un vêtement long, à manches, en forme de casaque avec capuchon, utilisée comme habit de travail ou de voyage, utile notamment par temps de pluie parfois faite de poil brut. Elle est alors qualifiée de « velue ».

Louis qui ne voyait aucun inconvénient à changer d'apparence.

— Je te redis que notre Grand Maître du Temple, Guillaume de Beaujeu, t'en informera en temps utile ! Alors, oui ou non ?

Question impérative teintée d'un soupçon d'impatience qui fait trembler la voix de Jaume Ollers, poings sur les hanches et piétinant comme un éléphant !

— Je suis à votre service, puisque vous me le demandez avec tant de bons arguments !

— De toute bonne foi ?

— Sans arrière-pensée !

— Alors, Louis de Castelnou, passons aux choses sérieuses ! Tu es instruit des règles qui nous régissent par nos frères en vue de te métamorphoser en frère du Temple. On éprouve ton esprit pour voir s'il vient de Dieu et lorsque nous le déciderons, tu feras ta demande d'incorporation. Nous organiserons alors la cérémonie de réception où tu devras prouver que tu souhaites ardemment servir Dieu, échapper aux péchés de ce monde, être pauvre et faire pénitence. Mais ce n'est pas tout ! Tu devras t'entraîner au maniement des armes du champ de bataille, tu apprendras la navigation car tu vas sans doute beaucoup voyager en navire et tu t'habitueras à ton nouvel état. Tu te fais une légende, quoi, une vraie identité dans une fausse histoire !

-3-

LA RECEPTION DANS L'ORDRE

Ainsi s'écoulèrent plusieurs mois durant lesquels, bon gré mal gré, les frères templiers se relayèrent pour que Louis de Castelnou soit coulé dans le même moule que tous ses frères Templiers. Il avait fallu éclaircir deux points particuliers qui inquiétaient les frères Templiers. Les

questions furent évoquées à plusieurs reprises et cela irritait un peu Louis. Mais lorsque l'on connaît la Règle, ces trois points particuliers sont d'une grande importance car ils conditionnent l'admission au Temple. Aussi Jaume Ollers se permit « d'insister une dernière fois », affirma-t-il, comme pour se faire pardonner !

— Qu'en dis-tu Louis ? Il se murmure que tu as été excommunié par Honorius IV. Tu sais que c'est une condition rédhitoire pour être admis au Temple et il me faut la vérité !

— Point de problème. Le légat du Pape, à qui j'avais épargné la vie à Peralada avait le pouvoir de lever une excommunication simple qui me frappait à cause de mes services auprès de Pierre III d'Aragon et il l'a fait le jour de ma libération²⁶ à la lueur d'une chandelle, dans la charrette, et en présence d'un notaire qui a attesté de tout. J'ai sur moi et te remets les seuls papiers que je possède.

Ollers prit connaissance très attentivement des documents en opinant de la tête.

— Je tiendrai pour vrai tout ce que tu nous dis et tout ce qui a été écrit en ces circonstances. Par ailleurs, es-tu bien veuf de ton Emeline et quelle preuve en as-tu ?

— D'abord, nous n'étions pas mariés. Cela fait cinq ans que j'ai perdu sa trace et celle de l'enfant que, soi-disant, elle portait de moi, si j'en crois l'histoire que m'a révélée le légat du Pape. Je n'ai même pas réussi à trouver leur sépulture ! En tout cas, Jaume, si elle est encore dans mon cœur, j'en ai fait mon deuil ! Je peux, à nouveau, aller de l'avant.

— Enfin, es-tu un « homme libre » en tout cas libéré de ton ancienne tutelle avec le roi d'Aragon Pierre III pour

²⁶Voir « L'espion Catalan » du même auteur. Editions T.D.O.

qui tu étais le chef de son réseau d'espionnage pendant la croisade de 1285 ?

— Je ne suis sous la tutelle de personne et surtout pas d'Aragon ! J'ai été limogé car j'étais en désaccord avec la politique voulue par le fils de Pierre III et surtout parce que je connaissais trop de choses qui pourraient s'avérer gênantes pour le pouvoir.

— Dans ces conditions, et puisque tu remplis les conditions, veux-tu revenir parmi nous ?

*

Comme convenu, Louis fut informé que toutes les garanties étaient réunies aux yeux des Templiers pour qu'il soit reçu dans l'Ordre. Il avait été averti de multiples fois des contraintes de la vie templière et les frères les plus anciens de la Commanderie du Mas Déu étaient satisfaits des réponses apportées à chaque question posée. Le commandeur du Mas Déu, Ramon Saguàrdia, frère de Pons, seigneur de Canet, lieutenant du Roi Jaume II de Majorque que Louis avait croisé dans le temps plusieurs fois, avait alors admis que Louis était recevable et la cérémonie put avoir lieu selon un cérémonial prévu par la Règle de Barcelone. Les choses étant entendues, trois frères vinrent chercher Louis. Le frère le plus ancien s'adressa alors à Louis dans une pièce voisine du Chapitre et lui demanda :

— « Frère, demandez-vous la compagnie de la maison » ?

— « Oui, je le demande ! »

— Alors, suis-nous et pénétrons dans le chapitre

*

La mise en scène est rigoureuse : Louis entre dans la salle du chapitre²⁷ du Mas Déu et fait face au Commandeur et aux frères tous réunis en demi-cercle pour le recevoir. Il sent les vingt-quatre paires d'yeux fixées sur lui et qui le scrutent, ce qui l'impressionne fortement. Il se met à genou, les mains jointes et d'une voix assurée, claire, exprime à haute voix son désir de rentrer dans l'Ordre.

Et le commandeur prit la parole.

— « Beaux seigneurs frères, vous voyez bien que l'ensemble s'est accordé pour faire de Louis notre frère : s'il y avait un de vous qui sût quelque chose qui interdirait qu'il devienne frère, Un profond silence s'établit tandis qu'un rayon de soleil perça les nuages et pénétra dans le chapitre par la petite rosace qui ornait le fronton, donnant à la scène qui se déroulait comme un instant magique. Un signe du ciel !

— "Sire, je suis venu devant Dieu, devant vous et devant les frères et vous prie et vous demande par Dieu et par Notre-Dame, que vous m'accueilliez en votre compagnie et en vos bienfaits de la maison, comme celui qui à tout jamais veut être serf et esclave de la maison".

— Beau frère²⁸, vous demandez une grande chose car de notre Ordre vous ne voyez que l'écorce qui est par dehors. L'écorce, c'est ce que vous voyez. Avoir de beaux chevaux et de beaux équipements, bien boire et bien manger ? Cela vous semble bien aise. Mais vous ne savez pas les durs commandements qui sont dedans car il y a une

²⁷La communauté d'un monastère se réunit en chapitre. La salle spécifiquement bâtie pour recevoir les réunions de chapitre est aussi appelée « salle capitulaire », « salle du chapitre », ou tout simplement « chapitre ». La tenue se déroule à huis clos et il est strictement interdit aux participants de répéter ou de commenter à l'extérieur ce qui s'est dit durant le chapitre.

²⁸ Il ne s'agit pas d'un lien de parenté mais d'une expression employée pour désigner les frères Templiers autrement que par leur prénom.

forte chose que vous, sire, de vous-même, que vous vous faites le serf d'autrui. Car à grand-peine vous ne ferez jamais la chose que vous voudrez : car si vous voulez être dans la terre en deçà des mers, on vous enverra au-delà ; ou si vous voulez être à Acre, on vous enverra dans la terre de Tripoli, ou d'Antioche ou d'Arménie ; ou l'on vous enverra en Pouille, Sicile, ou en Lombardie, ou en France, ou en Bourgogne, ou en Angleterre, ou en plusieurs autres terres où nous avons des maisons et des possessions. Et si vous voulez dormir, on vous fera veiller ; et si vous voulez quelquefois veiller, on vous commandera que vous alliez reposer en votre lit. Car à grand peine vous ne ferez la chose que vous voudrez.

Promettez-vous d'obéir au Maître du Temple et à n'importe quel commandeur qui se trouvera au-dessus de vous dans la hiérarchie ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Promettez-vous de rester chaste de corps et de vous engager dans la pureté physique ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Promettez-vous de rester pauvre, de ne plus rien posséder en propre, tout ce dont vous aurez besoin étant fourni par l'Ordre : logis, nourriture, soins, vêtements, matériel, armes et chevaux ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Promettez-vous d'appliquer dans votre vie quotidienne les bons usages et les bonnes coutumes de la maison ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Exprimez-vous votre engagement pour la guerre sainte en aidant à conquérir la Terre Sainte de Jérusalem ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Promettez-vous de rester toute votre vie au sein de l'Ordre et de ne jamais le quitter ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Vous engagez-vous à ne faire aucun tort aux intérêts des chrétiens où qu'ils se trouvent ?

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Or regardez, beau doux frère, si vous pourrez bien souffrir toutes ces duretés !

— Oui, je souffrirai toutes ces choses, s'il plaît à Dieu" !

— Beau frère, vous ne devez pas requérir la compagnie de la maison pour avoir des seigneuries ni des richesses, ni pour avoir l'aise de votre corps ni l'honneur. Mais vous le devez requérir pour trois choses : l'une pour échapper et laisser le péché de ce monde ; l'autre pour faire le service de Notre-Seigneur ; et la troisième pour être pauvre et pour faire pénitence en ce siècle, c'est pour le salut de votre âme ; et telle doit être l'intention pour laquelle vous devez demander".

— Oui, Sire, s'il plaît à Dieu !

— Vous pouvez alors vous retirer car nous allons statuer !

*

Le commandeur du Mas Déu, Ramon Saguàrdia, laissa Louis sortir du Chapitre et fermer la porte de l'antichambre. Les frères, tous les frères de la commanderie, réunis en demi-cercle devant le commandeur, donnèrent l'un après l'autre leur avis. Même si les délibérations étaient secrètes, il fut dit plus tard qu'il y avait eu unanimité, ce qui, quand même, était assez rare et prouvait la grande valeur que Louis représentait aux yeux de la communauté. Alors, comme la tradition le voulait, chacun rejoignit les sièges alignés en arc de cercle. Louis fut prié d'accéder au Chapitre et de s'agenouiller devant les

frères, les mains jointes. Il semblait être dans un état second. Son regard, extatique, fixait la croix du Christ figée dans le mur blanchi à la chaux et traduisait une intense ferveur. Il semblait vraiment communier avec Dieu et les frères ne s’y trompèrent pas : ils vivaient eux-aussi un instant qui sortait du rationnel, qui était magique !

— Avez-vous bien réfléchi, beau frère, si vous voulez être serf et esclave de la maison et si vous voulez laisser votre propre volonté tous les jours pour faire celle d’autrui ? Et voulez-vous souffrir toutes les duretés que l’on vous fera ?

— Oui, je souffrirai toutes ces choses, s’il plaît à Dieu" !

Alors, après avoir prononcé ses vœux et promesses, le commandeur prononça à haute voix afin que nul n’ignore la phrase solennelle d’accueil dans l’Ordre :

— *« Et nous, de par Dieu et de par Notre-Dame Sainte Marie et de par notre monseigneur Saint Pierre de Rome, et par notre père le pape et de tous les frères du Temple, nous vous accueillons à tous les bienfaits de la maison. Nous vous promettons du pain et de l’eau et la pauvre robe de la maison et du travail assez. »*

Puis, il lui glissa le manteau blanc sur les épaules et l’attacha à son cou par des lacets. Le frère chapelain récita ensuite le psaume « Voici qu’il est bon, qu’il est agréable d’habiter tous ensemble en frères » puis chanta l’oraison du Saint-Esprit. Les frères dirent en cœur un ‘patenôtre’²⁹ qui vibra dans cette petite église qui servait de chapitre, les murs quasiment nus renvoyant en écho le chœur à l’unisson des frères Templiers. Louis reçut le baiser sur la bouche en

²⁹Notre Père

guise d'hommage féodal et il put s'asseoir parmi la belle compagnie comme est la chevalerie du Temple.

*

Ainsi, Louis fut reçu dans l'Ordre comme chevalier, mais il ne connaissait pas encore par le détail les missions qui lui seraient confiées.

Les choses ne trainèrent pas. Une bourse conséquente fut attribuée à Louis. En tout cas, de quoi subvenir aux besoins d'une vie où, normalement, tout, c'est-à-dire gîte et couvert, était fourni gratuitement par la Maison du Temple. Les équipements promis furent livrés et Louis soupçonna même qu'ils avaient été confectionnés par avance. Il fut prié de choisir en toute légalité un esclave parmi ceux vendus aux enchères sur la place de Perpignan, un « *sarrasin de bonne guerre et qui n'est pas un maure libre, qui n'a pas été volé, qui ne pisse pas au lit et ne souffre pas d'épilepsie* » payé comptant onze livres dix sous de Melgueil.³⁰ En fait, là aussi, Louis constata que « son esclave », qui n'était pas de première main et avait fait ses preuves, avait été trié sur le volet et présentait des qualités foncières et morales que le futur allait démontrer. Et puis Louis se vit adjoindre deux frères servants, des frères dits « de métier » habiles marchands au fait des négociations bancaires et rompus aux exigences de la navigation.

Embarqués depuis Barcelone sur le premier navire à destination de Saint-Jean-D'acre, Louis fut prié d'aller se présenter au Grand Maître de l'Ordre du Temple, Guillaume de Beaujeu, installé en Terre Sainte depuis déjà

³⁰ La plus célèbre et la plus utilisée des monnaies dans le Languedoc médiéval est certainement la monnaie de Melgueil qui était la monnaie officielle de Montpellier et qui était largement rendue. La plupart des trésors de cette époque en contient, on en a même retrouvé dans le désert de Gobi en Chine, jusqu'à la rançon de Louis IX (Saint Louis) payée aux Sarazins qui en contenait une forte proportion.

plusieurs années et qui comptait sur Louis pour l'assister dans certaines tâches qui s'avèreront occultes.

-4-

ST JEAN D'ACRE – 1291 –

Saint-Jean-D'acre, capitale franque du royaume de Jérusalem, brûle déjà depuis plusieurs jours. C'est en l'année du Christ 1291, funeste année, au cours de laquelle Dieu semble s'être détourné du monde chrétien comme pour le punir de ses péchés. Philippe IV le Bel est roi en France et le moine Jérôme d'Ascoli est pape à Rome sous le nom de Nicolas IV.

Louis se remémorait dans le détail le fil des événements ! Saint-Jean-D'acre avait été reprise héroïquement dès 1191 par les croisés de, déjà, la troisième croisade. Puis étaient venus des temps de plus en plus difficiles pour les soldats de la Foi. La croisade du roi Saint Louis avait eu, malgré l'altruisme et l'héroïsme des croisés, l'issue douloureuse rapportée par les chroniqueurs de tous bords et qu'ensuite les troubadours nous ont chantée pour faire pleurer les damoiselles pendant les banquets des seigneuries. Au fil du temps, partir à la croisade ne fut plus de mode. Plus personne ou presque n'y croyait sauf ceux qui y voyaient un moyen de faire fortune en bénéficiant de l'indulgence plénière ³¹que le pape accordait à ceux qui, désormais, n'étaient que des aventuriers.

Aussi, les renforts qui arrivaient en Terre Sainte étaient peu nombreux en nombre et de qualité médiocre et le ravitaillement en tout ce qui permet de vivre faisait

³¹Rémission totale ou partielle devant Dieu de la peine temporelle parfois nommée pénitence encourue en raison d'un péché déjà pardonné.

défaut. Tactiquement, les chevaliers des trois Ordres du Temple, de l'Hôpital et Teutonique, ne pouvaient plus faire face à la puissance sans cesse grandissante de toutes les forces militaires de l'Islam en Egypte et en Syrie, au Caire comme à Damas. Il ne restait plus que Saint-Jean-D'acre, leur grande capitale militaire et commerciale sur la côte syrienne, principale forteresse des Francs, pour résister.

*

Saint-Jean-D'acre. Un solide port en bord de mer dont l'accès était défendu aux embarcations ennemies par d'énormes chaînes de fer tressées, sous la protection de gigantesques murailles très épaisses, d'une épaisseur telle que deux chariots courant en sens contraire pouvaient s'y croiser très facilement. De plus, elles étaient bordées par des fossés profonds. Des tours massives et très hautes encadraient chacune des portes qui ouvrent sur la citadelle. La citadelle ? Des remparts et courtines couronnés de mâchicoulis et de parapets crénelés, constitués par une alternance de créneaux et de pierres de taille, des barbicanes construites temporairement à la hâte pour mieux défendre les portes, prévenir les assauts ennemis à venir et permettre aussi des sorties offensives. Le tout accentuait l'impression qu'elle était imprenable. Louis mémorisa dès son arrivée l'architecture défensive du port et imagina comment, à la place de l'ennemi, il s'y prendrait pour le conquérir.

C'est à ses quais, très protégés eux aussi par des hommes en arme, qu'accostaient, à la fin d'un voyage de quinze à vingt jours, mais qui paraissait interminable, tant à certaines époques de l'année la mer remuait très fort, des galères bondées de croisés, d'aventuriers venus de Sicile, de Marseille, de Barcelone ou de Collioure, sans oublier toute une populace louche ou profiteuse de l'aubaine offerte par la présence de soldats de tous pays. Toute cette piétaille

désœuvrée et laissée sans chefs errait de lieux de loisirs interdits à bouges, avec leur cortège, ‘à la suite des Armées’, de prostituées par centaines, de toutes races et de toutes religions, qui racolaient à chaque coin de rue et se battaient entre elles pour protéger leur terrain de chasse. Et ce qui choquait Louis le plus : des enfants de tous âges manifestement laissés à l’abandon, petits sauvages va-nu-pieds, battant le pavé à la recherche d’une bourse à tirer ou de reliefs de repas et qui s’entrebattaient parfois pour devenir chef de bande ou pour de futiles raisons.

D’un côté la misère, où la loi du plus fort régnait sans partage, le plus faible n’étant jamais en mesure de prendre l’ascendant sur celui qui l’opprime. Est-ce ce que Dieu l’avait vraiment voulu, ou, en son nom, se commettaient des choses qu’il semblait laisser faire ? Jusqu’au jugement dernier ?

De l’autre côté, l’opulence !

A l’abri des forteresses, installées en leur centre dans de luxueuses demeures, toutes de même hauteur, uniformément bâties de pierres taillées, ornées de vitraux et de fresques, tous ces palais, tous ces édifices, nullement bâtis pour les seules nécessités de l’existence, mais bien uniquement pour le luxe et la jouissance. Ils étaient occupés par les états-majors d’armées d’occupation, toutes ces cours, ces castes et les suites de tous ces rois, princes, comtes, barons, seigneurs et chevaliers et leurs écuyers. Chacun s’efforçait de dépasser en luxe tous les autres, s’adonnant pour passer le temps à des tournois et jeux, à des fêtes et divertissements en tous genres et qui brillaient par leur absence totale de moralité. Cet amalgame de populace et de noblesse rendait impossible toute vie sociale paisible. Alors, les jeunes générations militaires s’étant épuisées tout au long de ses croisades mortifères, la foi en Dieu se dissolvait au fil du temps. Pire encore, l’exemple ne venait

pas d'en haut ! Les troupes du pape Nicolas, sous le commandement de l'évêque de Tripoli, menaient dans la ville une existence des plus dissolues, usant de boissons alcoolisées plus que de raison, passant leurs nuits dans les maisons publiques, ne sachant que faire de leur temps, sauf à s'amuser, au nom de Dieu, à terroriser les plus démunis en osant sans vergogne crimes et violences à leur rencontre. Sans compter que pour satisfaire les grands et rois qui y demeuraient on apportait ici aux riches marchands toutes les marchandises tout ce qui pouvait se trouver d'extraordinaire et de rare dans le monde.

Saint-Jean-D'acre était riche, immensément riche, et la principale préoccupation de la plus grande majorité de ses habitants était de se demander comment se sauver et sauver en même temps le trésor accumulé patiemment depuis ces quelques cent ans.

-5-

LA MISSION DE LOUIS DE CASTELNOU

Ainsi, en avril 1290, en apportant à Acre, dans un convoi de cinq galères armées par Jacques d'Aragon et parties de Collioure via la Sicile, un ravitaillement de nourriture et équipements destiné à soulager Acre de la pression sarrasine, Louis avait pris pied dans une des dernières possession franque en Terre Sainte. Accoster à Saint-Jean-D'acre pour la première fois impressionna Louis ! D'abord, l'immensité des murailles, la passe, interdite par une chaîne qu'il fallait franchir pour accéder aux quais de débarquement et la conception massive des portes qui donnaient accès à la citadelle ! Ensuite, cette multitude de croisés, piétailles, marchands, familles et même enfants, esclaves et prostituées de toutes races et de toutes religions qui débarquaient de ces navires arrivant de tous les

horizons. Enfin cette nuée de camelots autochtones en tous genres qui s'abattaient, comme un vol d'étourneaux se jetant sur nos vignes en été, sur les nouveaux arrivants pour faire leurs affaires. Saint-Jean-D'acre était, pour tout arrivant, la porte d'entrée pour accéder à la terre promise de la Jérusalem céleste. Personne n'osait leur dire que le chemin pour y parvenir était devenu impraticable de façon irrémédiable ! De toute façon, la très grande majorité d'entre eux n'étaient là qu'avec l'espoir de faire fortune et de gagner des indulgences pour leur permettre d'être exonérés de leurs agissements coupables pour y parvenir.

*

Guillaume de Beaujeu, Grand Maître du Temple, reçut Louis à bras ouverts dans sa loge au sein de la citadelle. La citadelle elle-même est un robuste château donnant sur la mer et dont l'entrée est protégée par deux fortes tours dont l'épaisseur des murs atteignait un peu plus de quatre toises.³² Ces deux tours étaient flanquées par deux tours plus petites. Quatre lions dorés de la taille d'un taureau les surmontaient. Un tunnel, long de soixante-quinze toises, partait de la citadelle des Templiers à l'ouest jusqu'au port de la ville orientale. Elle traversait sous le quartier pisan et était utilisée comme passage souterrain stratégique reliant la citadelle au port.

Avant d'arriver à la loge du Grand Maître, il traversa de nombreux locaux où étaient entreposés divers objets décoratifs de couleur or et, plus étonnant pour Louis, une forge en pleine activité où l'on faisait fondre et mouler. Louis se présenta au Grand Maître du Temple en se courbant bien bas en signe de respect.

³²La toise est une unité de longueur ancienne qui correspond à six pieds français, soit deux verges ou une aune et demie, soit 1,949 m.

— Enfin, Louis, te voilà ! Depuis le temps que j’espère t’avoir à mes côtés ! Je sais tout de toi, ou presque, car il existe toujours une face cachée chez chacun d’entre nous ! Ta réputation auprès de moi fut faite par mes frères Humbert de Beaujeu, connétable de France et Héric de Beaujeu, maréchal de France, qui n’ont pas manqué de souligner ton efficacité au dépend du royaume de France, d’abord en Sicile puis en 1285 ! Et surtout, ils ont apprécié ton esprit chevaleresque à l’occasion de la défaite des Français au col des Pyrénées de Péralada où, un peu contre les ordres reçus de ton roi, tu es pour beaucoup dans la protection de notre roi Philippe III et du légat du Pape ! Mais cela est du passé ! Parlons, si tu le veux bien, d’avenir. Que vais-je faire de toi ?

— Maître, tout m’a été clairement expliqué et je connais la Règle du Temple par cœur. Je pense que rien ne pourrait me surprendre puisque je sais, en toute connaissance de cause !

— Et bien détrompes-toi ! Il peut y avoir loin de la coupe aux lèvres³³. Ici, nous avons un urgent besoin maintenant de préparer notre retraite. Les événements, que je t’expliquerai par le détail, ont fait que les négociations entreprises au nom des Templiers auprès du sultan ont échoué. Celui-ci est maintenant déterminé à nous chasser de Saint-Jean-D’acre par la force. Il nous faut faire reculer cette échéance le plus tard possible. J’ai donc un urgent besoin de quelqu’un au fait des rouages diplomatiques. Tu seras donc amené à me représenter au cours des ambassades que je compte mener auprès de nos amis, mais aussi de nos ennemis, et ce en vue de retarder le plus possible notre défaite. Il me faut ensuite confier la responsabilité de

³³Expression qui nous vient de la Grèce antique, à une époque où l’on buvait dans des coupes larges et peu profondes, et non dans des verres ou des chopes.

certaines tâches à un homme en lequel j'ai une absolue confiance. Je t'ai choisi pour organiser le fonctionnement de notre fonderie et de l'atelier du monnayage puis de rapatrier en grand secret par la mer la plus grande partie de la fortune amassée à Acre pour le compte des Templiers catalans et notamment ceux du Mas Déu, et la ramener dans nos commanderies pour être thésaurisée ou distribuée. Enfin, ton expertise de combattant va nous être précieuse lorsqu'il va falloir défendre pierre par pierre la citadelle templière, qui restera sans aucun doute le dernier bastion entre nos mains chrétiennes.

— Grand maître, ne s'agit-il pas de missions qui demanderont à s'affranchir sur certains points de la Règle du Temple sur laquelle j'ai juré d'être fidèle ? Car, faire de la diplomatie sans espionnage et de l'espionnage sans coup fourré....

— Je vais reprendre tout cela par le détail ! Ne t'inquiète pas !

-6-

L'OR DES TEMPLIERS

Jusqu'à il y a peu, Louis de Castelnou avait assuré les fonctions d'intendant chargé de subvenir aux besoins de la Commanderie de l'Ordre du Temple de la citadelle depuis le Mas Déu. Faire commerce des produits de la terre et de l'élevage du bétail, surtout des chevaux, pour subvenir aux besoins de l'Ordre du Temple en Terre Sainte puis organiser leur transport jusqu'à Acre nécessitait une coordination sans faille de tous les moyens, une connaissance parfaite des économies locales et une certaine roublardise, voire du machiavélisme lorsqu'il s'agissait, au retour, de remplir les cales des esclaves achetés aux Sarrasins selon des critères bien déterminés, car il fallait

être exigeant sur leurs qualités physiques et morales et surtout sur leur futur usage. Pourquoi en effet s'encombrer d'esclaves finalement inutilisables ! Une immigration forcée pour les victimes de ce marchandage et choisie pour les bénéficiaires, quoi !

Mais il fallait aussi avoir fait ses preuves à être un guerrier accompli, car Acre, dernier sanctuaire franc, allait inéluctablement tomber un jour ou l'autre et qu'il faudrait finalement se battre, non pour sauver Acre, ni même les apparences, mais pour sauver, en raison de la raréfaction des stocks d'or en Occident, l'immense fortune amassée par les Templiers et les Hospitaliers chargés de l'encadrement des pèlerins et croisés.

Jour après jour, cette multitude semblable à ce que fut la tour de Babel, avait rapporté gros grâce à la production et la vente d'objets souvenir et le recueil des offrandes et autres marchandages. Sans compter l'or qui avait été récupéré ici ou là, d'abord au détriment des sarrasins, les ennemis des croisés, ensuite grâce aux dons des seigneurs, bien heureux que leur sécurité soit assurée par les Templiers, les Hospitaliers et les Teutons, et, enfin, grâce aux saisies opérées sur les pillards pris la main dans le sac. Le tout aboutissait en grande partie dans les caisses des Templiers.

L'or et l'argent coulaient à flot dans la fonderie installée secrètement dans la citadelle templière, dernier rempart protégeant le port ! Bien sûr, les frères du Mas Déu travaillaient à l'enrichissement de l'Ordre en général, mais sans oublier d'en mettre de côté pour les propres besoins de leur commanderie. En effet, les ordres de Guillaume de Beaujeu avaient été clairs : les frères Templiers travaillaient pour le bien commun pour transformer or et argent en lingots, plus facilement maniables et ne prenant que peu de

place mais aussi pour les besoins du Mas Déu qui supportait financièrement en cette fin de règne tous les frais d'acheminement du fret entre Collioure et Acre, la location du navire affrété pour cette tâche, et la solde des équipages. Tout cela faisait beaucoup comme dépenses de fonctionnement !

Le métal, or et argent, nécessaire à la frappe des monnaies était fourni par les pièces musulmanes elles-mêmes, refondues, auxquelles étaient ajoutées des objets en or. Les fausses monnaies catalanes n'étaient pas destinées aux relations commerciales avec les territoires musulmans mais à la circulation intérieure de l'Aragon et du Roussillon. Leur apparence grossière et l'apparition de signes et caractères latins leur interdisaient toute utilisation auprès de populations musulmanes.

L'atelier de monnayage de Saint-Jean-D'acre fonctionnait donc en parallèle avec la fonderie et était tenu par les frères du Mas Déu et quelques laïcs triés sur le volet et occupés à fabriquer, en imitant toutes sortes de monnaies en cours, grâce à des lames de métal recuites et étendues au marteau, coupées en morceaux appelés flancs, arrondies ou mises en carré, c'est selon, et blanchies. Toute une collection de poinçons musulmans avait été récupérée au fur et à mesure de la retraite vers Acre et, quant à ceux utilisés par les occidentaux, ils avaient été, à l'occasion, tout bonnement contrefaits. Il fallait détenir deux sortes de poinçons : la pile, portant le revers de la pièce, le trousseau, représentant l'avvers. Enfin, on posait le flanc sur la pile et la pile sur un billot, on plaçait le trousseau au-dessus du flanc, et on frappait le trousseau avec un marteau jusqu'à obtenir la double empreinte bien marquée.

La monnaie ainsi frappée terminait dans des tonneaux à double fond à moitié remplis, faisant l'objet d'une garde particulière spécialement formée et qui constituerait l'équipage du navire chargé de les acheminer vers la Catalogne. Le navire huissier, qui avait été baptisé 'Espérance', avait lui aussi été équipé pour ce transport très spécial. En fond de cale, une épaisse couche de sable de la hauteur des tonneaux était destinée à les recevoir, plantés tout droit pour éviter qu'ils versent sous l'effet de la houle. Le même sort que la monnaie était réservé aux lingots d'or et d'argent et il y avait même des tonneaux à moitié remplis de lames de métal précieux empilées épousant leur forme circulaire et prêtes à être martelées.

Tout était prévu à l'avance. Grâce à ses relations privilégiées avec le sultan Qalâwûn et s'être assuré que son fils respecterait les engagements du père, le Grand Maître Guillaume de Beaujeu avait, dans les derniers jours d'Acre, négocié le passage de l'Espérance censée évacuer vers l'Occident les Templiers tués au cours du siège afin qu'ils reçoivent une sépulture digne de leur rang, et précisé qu'ils seraient transportés à bord du navire dans des tonneaux après avoir subi la technique funéraire d'excarnation qui consiste à éviscérer puis bouillir le corps pendant plusieurs heures dans une marmite d'eau ou de vin aromatisé d'épices afin de séparer les os de la chair du cadavre avant que leur corps ne soit putréfié. Leur cœur et leur tête momifiés, leurs os avec les mains et les avant-bras, ainsi que les bijoux, lorsqu'ils n'ont pas été volés, étaient ramenés à la veuve pour lui permettre d'authentifier la dépouille du défunt. Un défunt clairement identifié par tonneau, et on recouvre de sel ! Quant à faire face aux difficultés d'un chargement effectué de toute urgence, chaque tonneau avait son charriot monté sur roues et facilement maniable pour être monté dans le navire à quai par le huis largement ouvert. Louis et

son équipage avait compté qu'il ne fallait pas plus que ce qui sépare la sexte de la None ³⁴ pour effectuer le chargement complet du navire.

*

Quel trésor ? Il n'y avait pas de trésor proprement dit ! Tout était dépensé car l'église de Rome faisait face à trois fronts : l'inquisition d'abord, fort coûteuse pour financer la croisade contre les Albigeois et les Cathares, puis la poursuite de la Reconquista en terres ibériques, et enfin subvenir aux besoins des croisades menées en Terre Sainte. Sans compter qu'il fallait financer les frais inhérents au fonctionnement de l'Ordre lui-même et des missions qu'il s'était assigné pour soulager les plus miséreux. Le plus lourd à assumer était encore de faire face aux dépenses des activités militaires en Terre Sainte, ce qui était de plus en plus compliqué en raison de la perte d'influence du Temple due aux défaites successives face aux Mamelouks. Pour y satisfaire, le Temple se devait d'exercer une activité économique, commerciale et financière lui rapportant au moins autant que ce qui était dépensé !

Donc, point de trésor ! De l'argent accumulé en raison d'une bonne gestion par les commanderies dites « de rapport » comme celle du Mas Déu, née sur la route entre Narbonne et Barcelone du temps de la Reconquista Ibérique, et qui avait pour mission d'entretenir dans tous les sens du terme les croisés partis en Terre Sainte défendre les convictions religieuses de l'église de Rome contre les Infidèles. De l'argent de tabellion ³⁵ plus que de l'argent métal ! Des propriétés foncières, des droits de jouissance,

³⁴La sexte correspond à midi. La none correspond à 15 heures. Entre sexte et None il y a donc trois heures pour nous.

³⁵ À Rome, juriste chargé de rédiger les actes et les contrats. (Les tabellions, sortes d'écrivains publics à l'origine, étaient devenus des personnages officiels au début du 3eme siècle après J.-C. Plus tard Notaires)

des revenus de la terre et de l'élevage, des prêts d'argent à toutes sortes de personnes ou institutions comme les pèlerins, croisés, marchands, congrégations monastiques, clergé, rois et princes sollicitaient contre remboursement d'une somme plus élevée à cause d'un changement de monnaie pour contourner l'interdiction par l'église de prêter avec intérêts. Ils avaient même créé le bon de dépôt. Lorsqu'un pèlerin confiait aux Templiers la somme nécessaire à son pèlerinage, le frère trésorier lui remettait une lettre manuscrite et authentifiée sur laquelle était inscrite la somme déposée. Le pèlerin pouvait ainsi voyager en toute sécurité, sans argent sur lui. Arrivé à destination, il récupérait auprès d'autres Templiers l'intégralité de son argent en monnaie locale.

Le trésor était tout autre ! Bien sûr que l'argent des Templiers du Mas Déu était gardé à la maison du Temple de Perpignan, sous la bonne garde des frères templiers qui assuraient aussi la garde et la gestion de la trésorerie du royaume de Majorque ! Non, le trésor des Templiers, celui qui était enfermé dans des coffres solides et fermés à clef par des serrures compliquées pour protéger argent, bijoux, et surtout les archives du Temple, se trouvait d'abord à Jérusalem, ensuite, défaites des Francs après défaites, à Acre, sous la responsabilité du Grand Maître du Temple. Les allocations provenant des commanderies templières comme celle du Mas Déu y étaient entreposées dès leur arrivée à Acre.

*

Et puis il y avait un « petit trésor ». Un trésor accumulé patiemment par les frères templiers du Mas Déu au profit des commanderies de Barcelone et du Mas Déu pour poursuivre et financer la reconquête de la péninsule ibérique. C'est celui-là que Louis transporterait dans le

ventre de son navire ! C'est ce trésor qui assurerait la pérennité, au moins pour un bon moment, des activités du Temple en Roussillon et en Catalogne.

Il arriverait un temps où il serait nécessaire de quitter Acre au plus vite et ce temps arrivait inexorablement.

-7-

« LA SOURCE ³⁶ »

La présence franque étant fortement menacée à Acre, le Grand Maître du Temple avait besoin de renseignements de première main pour pouvoir influencer sur l'avenir de la Terre Sainte. Le Temple avait bien comme informateur le Grand Eunuque, nommé Abdelaziz, nom qui voulait dire 'serviteur du tout puissant'. Il était le gardien de la virginité féminine. C'était ni plus, ni moins, le deuxième personnage en importance après le sultan en son palais privé comme dans les campements itinérants, et il était chargé de maintenir l'ordre et l'harmonie dans le gynécée³⁷. Au fil du temps, les confidences se firent rares. Abdelaziz n'était plus la source de renseignement efficace qu'il fut autrefois. Il fallait sans doute lui rappeler les avantages et les inconvénients de sa charge. A l'origine, Abdelaziz avait été 'recruté' par le Grand Maître en personne à l'occasion des nombreuses ambassades qu'il rendait au sultan. La technique pour le recruter était éprouvée : flatter un égoïsme exacerbé en raison de son rang qui le conduisait à avoir une opinion sur tout ce que pensait son maître, beaucoup de pièces d'or glissées dans sa main tendue, et un travers qui pouvait devenir, dans

³⁶Origine des renseignements obtenus librement ou sous la contrainte auprès d'une personne qui les détient (Espionnage)

³⁷Appartement des femmes

sa situation, fort embarrassant pour ne pas dire plus : les favorites du sultan qui avaient échoué à bénéficier réellement de ses faveurs disaient de lui qu'il était monté comme un étalon et qu'il ne se privait pas d'en user et d'en abuser en faisant état de ses pouvoirs de nuisance pour imposer ses volontés ! Si le sultan apprenait cela...

*

Le Grand Maître Guillaume de Beaujeu était soucieux. Il tournait autour de ce qui lui servait de bureau, une méchante table bancale surchargée de multiples documents. Louis de Castelnou, debout devant ce bureau, attendait que son Maître s'exprime en suivant cet homme des yeux. Il lui paraissait accablé par toute la misère du monde. Etre Grand Maître de l'Ordre du Temple n'était pas aussi facile que cela ! Il finit par s'avachir dans son faudesteuil en incitant du geste Louis d'en faire autant sur le banc qui servait de siège aux visiteurs.

— Louis, j'ai, une nouvelle fois, besoin de toi !

— Dites-moi tout, mon maître, et vos vœux seront exaucés, dit Louis en riant pour détendre l'atmosphère. L'ambiance n'était manifestement pas à l'humour, ce que lui signifia de Beaujeu d'un signe impératif de la main.

— Comme tu le sais, les nouvelles ne sont pas bonnes. Le sultan Kélaoun ne cache plus son intention de venir prendre Acre par la force. Il nous faut pouvoir anticiper, au moins pour gagner du temps à consacrer au rapatriement du maximum de nos gens sur Chypre, car nous savons tous, hélas, comment tout cela va se terminer. Je n'ai plus de renseignements fiables sur ce qui se passe au palais du Sultan. Abdelaziz ne communique plus avec moi, sans doute en raison des décisions politiques prises par le sultan

à notre rencontre. Il est maintenant nécessaire d'avoir une source sûre placée au plus près du pouvoir.

— Avez-vous la personne qui convient ?

— Je pense avoir ce qu'il faut ! Après avoir pris des renseignements auprès de son propriétaire, j'ai acheté une esclave d'origine syrienne, origine la plus ancienne connue au monde, mais appartenant à la communauté chrétienne, en enchères publiques, à un chef de guerre bédouin sur le marché aux esclaves de Tyr. Un certificat de vente en atteste. Ce document est d'une extrême importance pour un esclave si, par miracle, s'ouvre l'opportunité qu'il soit affranchi. Elle était réputée vierge mais j'avoue en douter. Nous avons convenu, elle, Soraya puisqu'elle se nomme comme cela, et moi, d'arrangements concernant son statut de femme chrétienne au service du Temple. Contre la promesse d'être élargie à l'issue de sa mission et de bénéficier d'un joli magot qui a été chiffré, elle a accepté d'être notre source infiltrée dans le harem de Kêlaoun avec mission d'occuper le plus rapidement possible le rang de courtisane, voire de favorite. Soraya fut donc éduquée selon les goûts sexuels du sultan, goûts bien connus du Grand Eunuque, formée aux pratiques sexuelles peu conventionnelles décrites dans un Kamasutra illustré par des croquis dessinés à la main en marge du document³⁸, avertie des rouages essentiels de la diplomatie, informée sur l'art de questionner sans en avoir l'air. Un enseignement essentiellement sur trois points : maîtriser un large domaine de connaissances tout en essayant de comprendre et prévoir ce qui se passe dans la tête du sultan, pouvoir supplanter la détermination de ses amants en se servant uniquement de la

³⁸Le premier petit Kamasutra illustré officiel date du XVI^e siècle

force des mots, et enfin contrôler sa propre angoisse en vue de pouvoir réfléchir et décider à tout moment en gardant son sang-froid.

— Soraya est dans la place ?

— Oui, il y a déjà quelques temps. Il faut savoir qu'Abdelaziz est également chargé d'alimenter le harem en chair fraîche. Quand il a vu Soraya, qu'on lui a présentée comme une offrande à une bonne collaboration entre nous, il n'a fait aucune difficulté pour l'introduire dans le harem d'autant que la belle a fait ce qu'il fallait pour constater que l'eunuque n'était pas castré et même en possession de tous ses moyens. Nous tenons donc Abdelaziz à nouveau en notre pouvoir ! Soraya fut donc proposée au sultan comme s'il s'agissait d'une pépîte d'or !

— A-t-elle réussi à se placer ?

— Soraya occupe, à la cour du sultan Kêlaoun, lieu d'une lutte intense entre favorites pour le pouvoir, une position incontournable. Elle a gravi avec rapidité tous les échelons menant à la couche du sultan et est maintenant une de ses quatre épouses officielles. Elle est enceinte depuis très peu de ses œuvres (c'est elle qui l'affirme) et il est espéré un héritier mâle, sauf qu'il faut attendre pour le savoir. D'ailleurs, il vaut mieux pour elle que ce ne fut pas un mâle car une enfant femelle permettait le remariage après la mort du sultan, petit détail fort appréciable quand on connaît le sort réservé aux héritiers mâles et à leur génitrice : la mort. Soraya ne se plaint pas de son état. Mieux, elle s'en félicite ! Elle fait autorité sur les odalisques³⁹ blanches et noires qui dansent avec des gestes si lascifs que, paraît-il, elles font fondre même les cierges non allumés. Elle est entourée de Circassiennes⁴⁰, Arméniennes

³⁹Femme d'un Harem

⁴⁰Originaires du Caucase

et Africaines, la plupart prises de guerre, qui fument le narguilé, boivent du thé, jouent de la cithare, du tambourin ou du psaltérion^{39.44}. Dans la chaleur du hammam, des domestiques peignent leurs cheveux interminables et enduisent leur peau veloutée d'onguents capiteux aux senteurs chaudes du musc, du girofle ou de la myrrhe ou autres parfums de fleurs, propres à faire tomber en pâmoison les mâles les plus anosmiques⁴². De toute façon, ces femmes destinées à être esclaves sexuelles, de confession non musulmane puisque ces dernières, du fait de leur religion, ne peuvent être réduites à l'esclavage, et qui plus est de préférence stériles, n'ont plus qu'une seule ambition : jouer le tout pour le tout et gravir les échelons menant à la couche sultanesque, quitte à mourir. De toute façon, qu'avaient-elles à perdre ? Et Soraya ? Que pouvait-elle espérer de mieux que le lit d'un sultan plutôt que celui d'un vieux bédouin vicieux et rabougré ? L'avenir assuré !

— Comment fait-elle parvenir les informations qu'elle juge importantes ?

— Justement, là est le problème. Nous ne pouvons plus nous contenter de ce que nous fournit épisodiquement Abdelaziz par écrit en confiant ses missives à des caravaniers peu sûrs. Nous avons bien tenté de mettre sur pied une équipe de sbires chargés de nous acheminer les informations mais nous ne la maîtrisons pas assez bien pour y avoir une totale confiance. Et puis, du Palais à Acre, il faut au moins sept jours de cheval. Il faut donc aussi sept jours de cheval pour que les troupes de Kêlaoun campent devant nos murailles. Certes, il faudra encore attendre

⁴¹Instrument de musique à cordes en boyaux fixés par des chevilles au-dessus d'une caisse de résonance plate, comme la cithare.

⁴²Qui est dépourvu partiellement ou en totalité du sens de l'odorat.

plusieurs jours pour que le gros des troupes et les machines de guerre arrivent à nos portes, mais ce qui m'importe est de savoir précisément quand la décision sera prise et quels délais il faudra pour que les troupes se mettent en mouvement.

Guillaume de Beaujeu fit une pose, interrogeant Louis du regard, le menton haut levé, les yeux en accent circonflexe. Aussi, repris le Grand Maître, je te demande de te rendre sur place et de trouver un moyen de prendre contact avec la belle. Sous la surveillance d'Abdelaziz, elle est autorisée à sortir des lieux où se trouve le sultan. Arrange-toi avec lui pour qu'il te permette des entrevues avec elle. Il ne devrait pas résister au chantage que tu peux lui faire pour s'assurer de sa collaboration ! Parce que la politique se joue actuellement, au moins partiellement, au sérail et qu'il se murmure que Soraya prend de plus en plus d'envergure et est capable d'agir pour soutenir tel parti au détriment de l'autre et même conseiller des alliances. Si je vous demande d'agir auprès d'elle pour obtenir mieux et plus, comment compteriez-vous vous y prendre ? *(question qui abandonne le tutoiement et qui suscite chez Louis une forte suspicion et impose une réponse prudente !)*

— *(un long silence. Dans une discussion, le silence vaut souvent réflexion, ce qui permet de cacher l'embarras).* Faire sa connaissance me paraît indispensable ! Comme elle est autorisée, sous surveillance stricte du Grand Eunuque, à sortir de son lieu de résidence pour des raisons bien précises, comme celle de conduire une ambassade au nom du sultan, il ne devrait pas être impossible d'obtenir quelques rendez-vous avec la dame pour obtenir dans une discussion de bouche à oreille les renseignements souhaités.

— Mais encore ? (*façon habile de pousser Louis plus loin dans sa réflexion !*)

— Et d'abord faire sa connaissance ! Il faut organiser une rencontre due au hasard, qui semble fortuite mais bien entendue provoquée, à l'aide d'une tierce personne, en l'occurrence le Grand Eunuque, ouvrir le dialogue sans fanfaronner et poursuivre sur un plan de sympathie affective, toutes ces premières manœuvres étant propices au but poursuivi. Ceci réussi sans se presser, il faut ensuite tenter d'obtenir l'intimité, entrer dans le moi de l'autre et en être accepté, obtenir une confiance réciproque sans peur d'être vulnérable. (*Parler technique, car séduire est le résultat d'une technique éprouvée, et éviter de parler de ses états d'âme personnels.*)

— Le tout étant mené comme pour séduire ? (*Le grand Maître en arrivait là où Louis souhaitait ne pas en arriver !*)

— Des renseignements à obtenir, au mieux, de bouche à oreille dans le coin d'un salon déserté par la foule, au pire en me donnant âme, et peut-être même corps, à la diablesse (*Ceci posé, il fallait à Louis pousser ce qui pouvait devenir un avantage et il poursuivit avec assurance dans la voix*). Et vous admettez que pour cela il me faudrait contrevenir à mon serment de chasteté prononcé au moment des épreuves subies pour être reconnu comme templier à part entière. Y contrevenir entrainerait mon expulsion du Temple par vous-même, Grand Maître, ce que je ne souhaite pour rien au monde ! (*Il est parfois opportun de rappeler que l'on connaît les règles en usage et les conséquences de leur non-respect !*)

— Louis, bien que je m'en prémunisse, je n'ai aucun gout pour l'abstinence. En préférence à ceux qui n'aiment que la guerre, je n'ai rien contre les hommes qui aiment la bonne chère, le vin et les femmes. Je crains davantage les

purs que les Infidèles parce que les purs sont des fanatiques. Ne dit-on pas qu'il faut calmer le Malin pour retrouver la Paix de Dieu ? Louis, la fin justifie les moyens et tous les moyens sont bons. (*S'agissait-il d'une autorisation implicite ? Il fallait s'en assurer !*)

— Grand Maître, dans le monde des espions, obtenir du renseignement en se vautrant dans un lit est la méthode la plus éprouvée car la plus efficace ! Encore faut-il donner de sa personne ! Après tout, le péché serait majeur car, si, en plus, Soraya est belle, la tentation pourrait être grande !

— J'insiste Louis ! Il est nécessaire et suffisant de calmer le Malin pour retrouver la Paix de Dieu. Crois-moi !

— C'est que, j'ai perdu l'habitude ! (*Tentative désespérée ? Il fallait le laisser croire !*)

— Les caisses du Temple pour les frivolités et les fanfreluches, et certains philtres d'amour pourraient utilement y pourvoir ! (*Et qui plus est, des moyens de sorcière étaient accordés !*)

— Il faut donc absolument que je séduise Soraya, malgré tout ?

— *Alea jacta est*⁴³. Le piège est, bien sûr, contrôlé de bout en bout ! Il me semble que tu sais faire, non ?

— Et, pour que j'obtienne ce que nous cherchons, je dois franchir toutes les étapes de la séduction le plus rapidement possible ?

— Oui, le plus vite possible.

— Et il se trouve, en plus, eu égard aux qualités de cette dame-là, et à un élixir aux effets éprouvés sur une sexualité qui pourrait, on ne sait jamais, être hésitante, que l'aventure ne soit pas aussi désagréable que cela !

— C'est m'affirmer que cela t'a été agréable qui te vaudrait d'être banni des Templiers ! Je ne t'oblige pas à

⁴³« Le sort en est jeté » ou « le sort est jeté »

confesser tes fautes et je te rappelle qu'il t'est interdit de me mentir en confession ! Le non-dit vaut parfois mieux que le dire vrai ! Allez, Louis, un peu de courage, que diable ! (*Quel hypocrite, ce de Beaujeu !*).

— Je me mets en route quand ?

— Ton voyage sera officiel ! Je rédige le sauf-conduit qui te sera nécessaire pour voyager et la lettre de recommandation que j'adresse au sultan et que tu lui présenteras. En gros, je lui redis que la paix conclue entre nos deux peuples nous convient parfaitement et que l'on veille à ce que les Mamelouks installés à Acre puissent marchander sans risque et pour notre bien commun. C'est tout simplement lui dire que nous ne voulons pas la guerre ! Tu lui proposeras oralement que je vienne personnellement jusqu'à lui pour renouveler nos engagements réciproques de paix. Nous verrons bien ce qu'il te dira !

Et tu en profites pour prendre Abdelaziz entre quatre yeux et lui dire ce que nous pensons de lui et ce que nous pourrions faire contre lui s'il lui prenait l'envie d'être contre nous !

*

Huit jours sous un soleil qui tannait toute peau offerte à ses rayons, pour arriver à Damas et se perdre dans les méandres du souk et arriver à la Citadelle, le palais du sultan Kêlaoun, où il fut reçu très cordialement. Le sultan ne dit mot sur les propositions de notre Grand Maître, ce qui pouvait signifier que les décisions étaient prises. Mais Louis eut une surprise : parlant de l'organisation des échanges commerciaux entre la Syrie et Acre, Kêlaoun proposa à une femme de son entourage immédiat de se mêler à la conversation. Louis fit rapidement le lien entre Soraya et cette dame. A sa vue, il en avala plusieurs fois sa salive et sentit monter en lui une bouffée de chaleur partie du creux de l'estomac ! Il fit durer la conversation avec un

plaisir évident et qui fut cordiale et sans interprète car Louis baragouinait le peu d'Arabe appris pendant son adolescence au Mas Déu.

Soraya donc, prénom qui signifie « beauté des étoiles », portait bien son nom ! Métissée, la belle était dotée d'un charme subjuguant et se distinguait des autres femmes par son teint caramel, ses traits fins et son délicat visage oblong, parfaitement adapté à ses longs cheveux ondulés de couleur blond doré-clair pour mettre en valeur son teint. Bien que les intimes sachent, malgré une épilation minutieuse, qu'elle était d'origine brune, mais cela Louis le saura plus tard, elle excellait également dans l'art du maquillage et savait sublimer son petit nez grec et ses yeux de biches en amande et verts. Ses rondeurs étaient appréciables avec des épaules assez étroites, des hanches bien larges, une taille bien marquée, un buste tonique agrémenté d'une poitrine bien plantée qui en faisait une femme particulièrement divine.

En tout cas, elle attirait le regard des mâles orientaux qui nous entouraient, et ceux du sultan en particulier, comme pouvaient le réussir, en d'autres royaumes de France et d'Espagne par exemple, ces dames de cour, la poitrine aussi plate que possible et au besoin comprimée par d'étroits bandages que les toilettes dissimulaient, le ventre et les hanches mis en évidence et avancés vers le devant, rôdant dans les salons la tête inclinée vers l'avant, toutes affairées à accrocher des regards, et mieux, beaucoup mieux et plus, si affinités. Comme quoi toutes ces femmes poursuivaient le même but et étaient prêtes à tout avec des moyens visibles et palpables adaptés aux goûts des mâles selon la mode du temps, et qui tournaient autour d'elles.

Bref, en la voyant, puis en la fréquentant de près, on comprenait pourquoi le sultan Kêlaoun avait été à tel point séduit qu'il ouvrait sa couche toutes les nuits à sa belle et négligeait ainsi ses trois autres épouses et les quelques six cents concubines qui vivaient dans son harem ! De même, s'expliquait pourquoi elle était devenue sa confidente, puis sa conseillère sur certains points de sa politique économique, sujet qui agaçait le Sultan au plus haut point. Entre les confidences obtenues sur l'oreiller, les bruits de cour et de harem, les discussions diplomatiques dont elle était témoin et les conseils qu'elle prodiguait à son amant, elle était la source idéale pour obtenir des informations importantes.

Le protocole interdisant à peu près tout, il fut hors de question de s'entretenir en aparté avec Soraya ! Mais Louis put ouvrir un semblant de dialogue sur les moyens de mettre en œuvre un débarquement plus rapide des marchandises provenant de Damas au port d'Acre. Cela, pensa-t-il pouvait être un prétexte à des discussions ultérieures. Par contre, rien ne lui interdisait d'interpeller le Grand Eunuque.

La discussion fut, entre les deux hommes, aussi brève que violente. Au détour d'un couloir, poussé contre une tenture qui cachait le mur, Louis prit Abdelaziz par le col et le regarda bien dans les yeux, pour remarquer qu'ils étaient injectés de sang, les pupilles étant anormalement dilatées. Et son nez coulait. Autant de signes démontrant qu'il s'adonnait à une drogue, ce qui, finalement, rendait son jugement peu fiable. Signe aussi que Louis ne pourrait pas contrôler la situation en utilisant des menaces, des récompenses ou des punitions.

— Tu te drogues depuis quand ? Et à quoi ?

— C'est juste quelques fois ! Je vais arrêter !

— Dis-moi, Abdelaziz, tu nous ignores? Tu te distingues par ta discrétion! Aurais-tu oublié notre marché ?

— Je n'ai rien oublié du tout. Le sultan se fait silencieux devant moi ! Il préfère Soraya que j'ai poussée dans son lit et qui n'en est pas reconnaissante !

— Tu es jaloux ?

— Moi, jaloux ? Jaloux pour quoi faire ?

— Et toi, le gardien du lit⁴⁴ qui es-tu réellement ? Un eunuque entier, un eunuque castré dès le ventre de ta mère ou on t'a castré quand tu étais jeune ? Tu n'as peut-être plus tes testicules mais certaines concubines, satisfaites de tes érections soi-disant très performantes, se flattent de t'avoir comme amant. Dis-moi, le sultan sait tout cela ? Dis-moi si ton maître admettrait que tu pénètres à longueur de nuit dans son sérail s'il savait que tu n'es pas castré ? Que tu te permets des liaisons avec ses épouses ? Que tu entretiens tes désirs sexuels car tu peux coïter ? La réaction d'Abdelaziz fut violente, autre preuve de son addiction à une drogue.

— Et toi, le Templier qui roucoule devant Soraya, tu me dis où en est ton engagement monastique qui te prive de toutes relations sexuelles ? Moi je te dis que celui qui regarde une femme avec envie a déjà été infidèle à Dieu avec elle en son cœur. Je sais ce que tu viens me demander. Tu me demandes de jouer l'entremetteur entre elle et toi, d'arranger des rendez-vous dans des alcôves discrètes, de vous laisser seuls alors qu'il est de mon devoir de la chaperonner ? Va te faire foutre !

— Allons, allons, réfléchis un peu. Nous avons tous deux à y gagner alors que nous sommes partis pour y perdre ! Je fais silence sur tout et même je puis être

⁴⁴Rôle traditionnel de l'eunuque comme gardien du harem

généreux avec toi ! Alors, tu me l'arranges, ce rendez-vous ?

-8-

SECRETS D'ALCOVE

Et ce qui fut dit, fut fait !

Et, comme habituellement dans pareils cas, rien ne se passa comme prévu.

Il y eut bien une entrevue arrangée. Le tête-à-tête eut bien lieu dans un petit salon à thé où les tentures protégeaient tout à la fois du vent, du froid ou du chaud, et surtout des regards indiscrets et des bruits incongrus, où les tapis étaient si épais qu'ils en devenaient confortables et les coussins pour certains si profonds et moelleux, pour d'autres si fermes, qu'il semblait naturel de s'y allonger à deux en choisissant la plus confortable des positions. Ajoutez au décor un narguilé, une pipe agrémentée d'une boule d'opium piquée sur une aiguille qu'il ne manquerait plus qu'à préchauffer et se passer de bouche à bouche pour en faire un usage récréatif, et vous serez le plus comblé des hommes et la plus ravie des femmes, car finalement, tout était fait autour de vous pour que vous y preniez du plaisir sans aucune restriction !

Et Soraya commença une danse orientale aussi spontanée qu'improvisée avec le peu qu'elle avait sur elle et bientôt avec plus rien du tout.

...Alors, la magie des lieux poussait à s'affranchir de tout,
...Alors, quand les yeux puis les mains parlent à votre place, que les voix se font murmures puis gazouillis,
... Ajoutez, comme s'il n'y suffisait pas, les effets d'une mixture euphorisante, que Louis avait prise par précaution,

qui vous permet de grimper et même se hisser à coups de reins miraculeux pendant un temps infini,
...Et que vous n'avez, vous le mâle, rien eu à solliciter vous-même, ce qui finalement fait de vous une victime, ou, tout du moins, vous fournit une solide justification !
...Car la belle, en guise d'introduction, vous a apostrophé en affirmant tout haut :

— Je sais que templier vous êtes et bien placé dans leur hiérarchie ! Je sais que, parce que vous êtes templier, vous êtes tenu à l'abstinence sexuelle ! Vous êtes bel homme et sans doute sevré de toute bagatelle ! Moi, je souffre d'une pratique routinière et sans imagination. Voyons ensemble jusqu'où vous me résisterez ?

*

Après, bien des choses indispensables à notre information sur le présent et surtout le futur furent révélées au cours de séances organisées et de plus en plus rapprochées. La date précise de la décision du sultan fut connue, ainsi que les tractations y ayant donné lieu. Mais Louis ne se borna qu'à rendre compte des informations qu'il récoltait, respectant ainsi le « non-dit » préconisé par le Grand-Maître. En fait et finalement, ne « calmait-il pas le Malin pour retrouver la paix de Dieu ? »

*

Et la mort par empoisonnement de Kêlaoun survint et délia Soraya de ses obligations puisque le nouveau sultan renvoya la plus grande partie du harem pour le remplacer par ses propres esclaves sexuels. Et Louis quitta Damas pour Acre puisque les armées étaient en mouvement. Mais où était donc Soraya ?
Pendant ce temps, les tonneaux se remplissaient d'or et de dépouilles mortelles couvertes de sel, prêts à être embarqués sur l'« Espérance ».

LE PRETEXTE DU SULTAN MAMELOUK Kêlaoun

Et, comme il faut souvent s'y attendre, tout commença, peut-être, par une histoire qui aurait pu être amusante mais qui devint par la suite l'Histoire avec un grand H ! Le 13 mars 1291, un musulman avait séduit la femme d'un riche bourgeois d'Acre et fait avec elle une partie de jambes en l'air dans un jardin situé hors de la ville. Tout à coup, le mari était arrivé et, les surprenant ensemble, les avait tous deux poignardés. Ensuite, dans sa fureur, il s'était jeté le fer à la main sur tous les musulmans qui s'étaient trouvés sur son passage et en avait tué plusieurs. Témoins des massacres, et par entrainement, des troupes lombardes fraîchement débarquées, sans aucune expérience militaire et sans une véritable connaissance de la situation politique de la Terre Sainte, massacrèrent les marchands musulmans venus vendre leur marchandise, envahirent le bazar et égorgèrent tous les supposés musulmans. Des centaines de morts et estropiés !

Le sultan réclama aussitôt un châtimeur exemplaire des coupables à notre Guillaume de Beaujeu, Grand Maître de l'Ordre du Temple, ami intime du sultan, qui, prêt à livrer les détenus condamnés à mort retenus dans les geôles d'Acre et, malgré une dernière tentative de négociation et ses conseils qui allaient en le sens de l'apaisement, ne sera hélas pas entendu. Alors, devant cette situation, Nicolas Tiepolo, fils du doge Jacques Tiepolo, arrivé à Acre avec 20 galères vénitiennes armées par le Pape avec 3540 fantassins originaires d'Italie particulièrement incontrôlables, en compagnie de Jean de Grailly et de Roux de Sully, chacun porteur de mille onces d'or, choisit de repartir avec une partie de sa flotte, ce qui fut fort

préjudiciable au moral des défenseurs d'Acre et interprété comme une première victoire par le sultan.

*

C'est dans la salle d'honneur de la citadelle que Guillaume de Beaujeu, entouré de ses conseils, devait rendre-compte des résultats de sa visite au sultan ayant pour but de se faire pardonner les exactions commises par les Lombards et surtout évoquer un avenir qui, pour Acre, s'avérait maintenant incertain. Il y avait, réunis, une trentaine de Templiers de toutes origines et de tous grades. Le moment était solennel et tous furent laissés debout, dans une attente qui allait vite devenir très fébrile.

— Je ne suis pas arrivé à convaincre le sultan qui est décidé à saisir le plus léger prétexte pour en finir avec Saint-Jean-D'acre. A mon avis, rien ne le fera changer d'avis et c'est aussi l'avis de Louis de Castelnou qui a assisté à toutes nos tractations.

— Quelles sont les argumentations développées pour rompre notre trêve ? Dit Thibaud Gaudin, commandeur d'Acre ? Très curieux de ce qui pouvait se passer.

— D'abord, selon un informateur placé au mieux auprès du Sultan et qui nous est favorable, nous avons pu prendre connaissance du détail des discussions entre le sultan et ses conseillers et rien de ce qui en ressortait n'était bon pour nous tous !

— Mais encore ? dit Thibaud Gaudin tout aussi impatient que Pierre de Sevry, maréchal de l'Ordre.

— J'y viens, dit dans un souffle Guillaume de Beaujeu en se tortillant sur son faudesteuil et en pétrissant ses mains. Il faut vous dire que c'est compliqué ! Mes tractations avec le sultan vont passer pour une allégeance de notre part et ce n'est pas du tout cela qu'il faut laisser croire aux Hospitaliers et à notre Pape.

— De toute façon, dit Louis, il se murmure déjà que ce n'est pas la paix que nous voulons à tout prix maintenir, mais que ce sont les profits que nous retirons de cette guerre que nous ne voulons pas perdre !

— Nous avons convenu d'une trêve de dix ans, qui nous coûte d'ailleurs fort cher, parce que nous n'étions plus en mesure de nous battre contre les Mamelouks avec espoir de gagner. Cela ne devrait pas être oublié par nos alliés, que je sache ! C'est grâce aux ordres militaires que nos guerres sont dites « saintes » et elles sont justes car nous défendons la Terre Sainte.

— Nous ne méritons pas d'être ainsi abandonnés dit Roger de Flor, admis comme moine de l'ordre du Temple au grade de sergent mais capitaine du 'Falcon Templum'⁴⁵, un beau navire d'une capacité de transport de 1 500 personnes, mis à sa disposition par le commandeur de la voûte d'Acre et basé à Saint-Jean-D'acre en prévision d'une évacuation dans l'urgence.

— Donc, reprit Guillaume de Beaujeu, en notre présence, à Louis et à moi, les conseillers du Sultan lui ont apporté une copie du dernier traité qu'il avait conclu avec la commune d'Acre. Fatheddine lui-même, le jurisconsulte qui avait jadis rédigé le traité, estima qu'il n'y avait pas lieu, pour ces sanglantes, mais accidentelles bagarres, à recommencer les hostilités. Mohieddine, un conseiller juridique de Kêlaoun, le plus influent selon notre correspondant, interrogé par le sultan, répondit qu'il était toujours de l'avis du sultan, qu'il se rangerait à sa décision et qu'il déciderait que le traité n'est pas valide si c'était la décision du sultan. Et il ajouta que le sultan voulait la guerre et que donc il déclarait que le traité était nul car un article

⁴⁵Le faucon

disait que s'il venait à Acre des chrétiens de l'Occident qui formassent de mauvais desseins contre les musulmans, ce serait aux magistrats et au gouverneur de la ville de les réprimer.

Alors, Kêlaoun proposa qu'il soit payé par Acre un sequin vénitien par tête d'habitant pour solde de tout compte. Vous connaissez la suite ! J'ai réuni le peuple dans l'église de Sainte-Croix pour lui faire part de ces conditions mais j'ai été insulté par la foule, traité de traître et c'est grâce à certains d'entre vous que j'ai pu échapper au lynchage.

Le sachant par ses informateurs, le sultan dit qu'il était inutile de lui adresser une ambassade pour renégocier et notre espionne nous informa qu'il ne pût contenir sa joie et ordonna de couper des bois dans toute la région de Baalbeck pour procéder immédiatement à la construction des machines de siège. Et voilà la lettre qu'il nous a fait tenir.

Il montra ostensiblement à l'assistance le parchemin signant la fin des tractations et manifestant l'intention de mettre à feu et à sang Saint-Jean-D'acre.

Alors, poursuivit-il, notre patriarche Nicolas de Hanapes a pris l'initiative de dépêcher auprès du Sultan une nouvelle ambassade. Le sultan les a fait emprisonner immédiatement jusqu'à la mort et nous avons perdu en ces tristes circonstances notre chevalier templier Barthélémy Pisan de Chypre. Je dois à mes amitiés avec le sultan qu'il nous ait rendu sa dépouille mortelle. Louis de Castelnou rapatriera son corps sur nos terres dès que les évènements le permettront.

Cette déclaration toute solennelle suscita bien des commentaires parmi les Templiers rassemblés en ce lieu désormais sacré car il ne faisait aucun doute qu'un jour ou l'autre, c'est ici que l'ultime bataille serait livrée. Tous redirent en prêtant serment qu'ils étaient prêts à manier l'épée et verser le sang puisqu'ils étaient moines-soldats car « la mort qu'ils donnaient était au profit de Jésus-Christ et leur propre mort à leur propre profit », comme l'avait affirmé en son temps Bernard de Clairvaux, à l'origine des statuts de la milice du Temple.

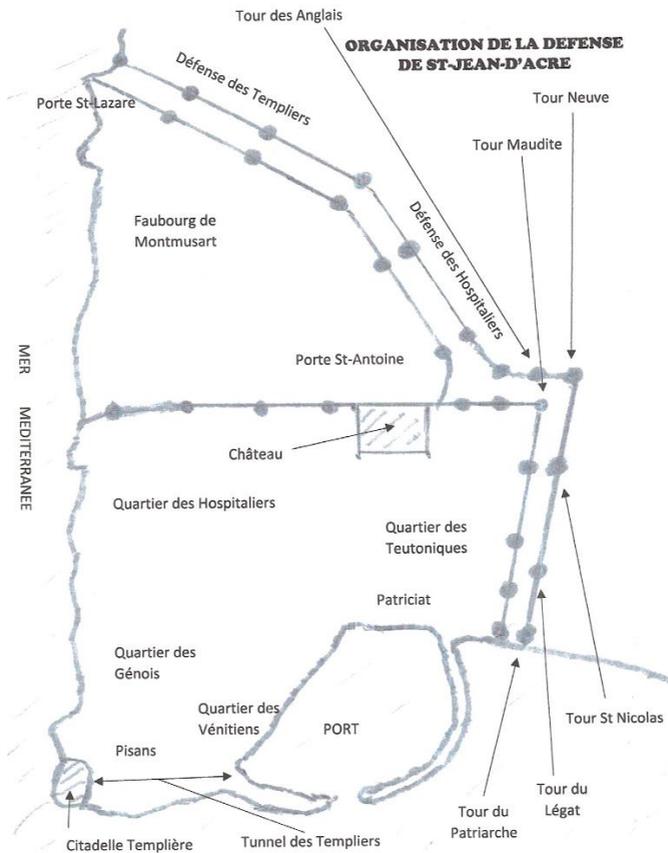
*

Louis rendit compte au Grand-Maître que tout l'or qui pouvait être fondu l'avait été et que l'atelier de monnayage fonctionnait maintenant à plein rendement.

-10-

OU LES FORCES EN PRESENCE SE COMPTENT ET S'OBSERVENT

La décision avait été prise et les troupes du sultan mises en mouvement. Des observateurs à la solde des Templiers qui convoyaient depuis Hosn al-Akrâd l'un des cent chariots transportant une grande catapulte appelée 'la Mansourienne', informaient des difficultés rencontrées vers la fin de l'hiver car, depuis Damas ils eurent de la pluie et de la neige, de sorte qu'ils éprouvaient beaucoup de difficulté à faire avancer les chariots, les bœufs n'ayant pas assez de force pour les traîner. Une partie de ces animaux



étaient même morts de froid. Un mois pour arriver à Acre, alors qu'à cheval on met d'ordinaire sept à huit jours. Le sultan avait également ordonné qu'on amenât de toutes les places fortes les catapultes et autres machines de siège, de manière qu'on vit arriver devant Acre un plus grand nombre de catapultes, grandes ou petites, qu'il ne s'en était jamais vu.

Et puis, il y eut un coup de théâtre aussi inattendu que déroutant ! Les informateurs nous firent savoir que Kêlaoun avait été assassiné, empoisonné par on ne sait qui, bien qu'il fût connu que son fils ambitionnait sans se cacher de monter le plus rapidement possible sur le trône occupé par son père. Mais il nous était également revenu que le père, avant d'expirer, avait fait jurer au fils de poursuivre la guerre en respectant ses promesses. Le Grand Maître de l'Ordre du Temple ne pouvait que se féliciter de ces contretemps qui laissaient un peu de répit avant la bataille qui, de toute façon, aurait bien lieu.

Ce n'est que le 5 avril 1291 qu'Al-Ashraf Khalil, fils de Kêlaoun, arriva avec son armée, estimée par les espions du Temple à 60000 cavaliers et 160 000 fantassins, devant les murs de la ville. La ville est complètement encerclée, et les machines de guerre musulmanes furent mises en œuvre : quatre énormes catapultes dont 'la Mansourienne' placées à des emplacements stratégiques, face aux plus importantes tours de défense de la ville, et des mangonneaux et balistes⁴⁶ dans les intervalles. L'ennemi avait annoncé son arrivée par la dévastation des vignes et des jardins qui couvraient la plaine et les collines du Carmel au Carouba.

Quant aux chrétiens, que pouvaient-ils opposer à cette multitude ? Environ trente mille habitants à Acre qui ne constituaient qu'une préoccupation supplémentaire car tous ne pourraient être évacués. Pour se battre, un noyau dur de Templiers et Hospitaliers, et, en gros, huit cents chevaliers et sergents montés, ainsi que quatorze mille combattants à pied, parmi lesquels des pèlerins peu entraînés à la guerre. Le Grand Maître de Beaujeu avait été, d'un commun accord, désigné comme chef militaire

⁴⁶ Engins lance-pierres

suprême. Enfin ! disait-on parmi la piétaille. Les Ordres militaires dont la politique égoïste et les querelles étaient en grande partie responsables des défaites subies, se retrouvaient, à l'heure de la vérité, dignes de leurs origines.

Les Templiers, sous les ordres de leur Grand Maître Guillaume de Beaujeu et les Hospitaliers, sous ceux de leur Grand Maître Jean de Villiers assumèrent la défense de toute la partie septentrionale du rempart, c'est-à-dire du mur extérieur qui, au nord, couvrait le faubourg de Montmusart. Le frère du roi Henri II, Amaury, qui commandait les chevaliers de Syrie et de Chypre, avait comme secteur le saillant central de la tour Maudite et de la tour Neuve du roi Henri II. Tour toute ronde, elle avait été récemment construite à 80 mètres devant la barbacane⁴⁷ du roi Hugues, reliée à la tour Neuve par un pont de fustes⁴⁸. Le commandeur teutonique Conrad de Feuchtwangen se joignit aux chevaliers chypriotes pour la défense de ce secteur. Enfin la partie sud-est du mur qui se dirigeait en ligne droite, suivant une direction nord-sud, depuis la tour Neuve et la tour Maudite jusqu'au port, et qui était jalonnée par les tours de Saint-Nicolas, des Bouchers, du Pont ou du Légat et du Patriarce, était défendue par Jean de Grailly, commandant des gens d'armes du roi de France, et par Otton de Grandson, commandant des gens d'armes du roi d'Angleterre qui avaient également avec eux les Croisés et pèlerins récemment arrivés et les gens de la « commune d'Acre ». Quant aux italiens de la commune d'Acre, ils participèrent eux aussi à la défense. Les Pisans avaient

⁴⁷ Ouvrage extérieur de fortification en maçonnerie ou en bois, percé de meurtrières, protégeant un point important, tel qu'un pont, une route, un passage, une porte

⁴⁸ Construction en bois massif ou bois empilés, elle fait appel à la technique d'empilage de grumes écorcées mais non calibrées.

notamment construit près de la rue des Allemands, c'est-à-dire au voisinage de la tour Saint-Nicolas et de la tour du Pont, une grande catapulte destinée à contrebattre efficacement les machines musulmanes.

*

Les armées en présence s'observaient de loin, depuis les collines bordant la plaine d'Acre pour les Mamelouks, depuis le haut des murailles pour les Francs. Le Grand Maître, partisan de la tactique militaire qui prescrivait que la meilleure défense, c'est l'attaque, souhaitait en savoir plus sur le dispositif adopté par l'ennemi et fit mander Louis. Depuis le haut de la tour Neuve, ils observèrent les installations des machines de guerre en notant forces et faiblesses de leurs implantations. Tout naturellement, parce qu'il s'agissait de la machine la plus imposante et la plus menaçante du dispositif, 'la Mansourienne' retenait toute leur attention et les commentaires sur la défense dont elle bénéficiait allaient bon train.

— Louis, ne veux-tu pas aller voir de plus près ce qui se trame dans le campement ennemi ?

— A mon avis, la sortie ne peut s'envisager que seul car un groupe de quelques éléments serait immédiatement repérés, même de nuit. Depuis les arrières ennemis, c'est jouable, risqué mais jouable !

De Beaujeu, les mains posées sur la muraille, regardait Louis par en dessous et laissa le temps courir pour permettre la réflexion.

— Heu ! ...Bien déguisé...Départ de nuit, retour de nuit....

Très malicieusement, de Beaujeu semblait regarder autour de lui en écartant les bras en signe d'impuissance :

— Il n'y a que toi qui peux faire ça !

Et, très malicieusement aussi, Louis parodia son chef : il fit une volte sur lui-même, les bras ouverts comme s'il implorait le ciel, planta son regard dans celui du Grand-Maître, et chantonna sur un air lui aussi subitement sorti de son esprit :

49

Mais devant moi mon Dieu !
Derrière moi mon Dieu !
Il n'y a, il n'y a que le désert
Il n'y a que le désert
Mais devant moi mon Dieu !
Autour de moi mon Dieu !
Il n'y a, il n'y a que le désert
Il n'y a que le désert

Et tous deux éclatèrent de rire ! Ils s'étaient bien entendus !

*

Vêtu comme un des bédouins chargés de convoier chèvres et moutons destinés à alimenter les troupes du sultan, un vêtement léger de couleur noire et très ample, la tête enveloppée du keffieh ⁵⁰ et le teint halé d'un visage longtemps exposé au soleil, Louis pourrait se fondre dans la multitude des multitudes accompagnant les troupes ennemies.

Les tentes de l'armée musulmane couvraient la colline de Kisan et environnaient de tous côtés la cité d'Acre. Le camp d'Al-Ashraf Khalil ressemblait à une cité arabe, comme le camp des chrétiens ressemblait à un

⁴⁹Merci à la mémoire de Pierre Delanoë de me prêter les paroles de cette chanson « prière au désert » chantée par Rika Zarai. J'espère qu'il ne m'en voudra pas !

⁵⁰Coiffe traditionnelle des paysans arabes, palestiniens, assyriens, kurdes et des Bédouins. Cette pièce de coton, qui servait aux paysans à se préserver du vent, du soleil et du sable, permettait de distinguer les citadins des ruraux.

château franc. La plaine d'Acre, marécageuse et parsemée de quelques touffes de bois qui, sans aucun doute, allaient rapidement être coupées car il fallait bien faire la cuisine et se chauffer au cours des nuits qui pouvaient être très froides, s'étendait sur peu de surface entre quelques collines. Une rivière formant un marais traversait cette étendue nauséabonde dès que le soleil tapait. Mais le camp du sultan était extraordinaire ! Au moins mille boutiques, bien approvisionnées, plus de cent bains tenus par des Africains, entourés de palissades et de nattes pour cacher les baigneurs et, à proximité immédiate, le campement des favorites du sultan, un vaste marché d'habits neufs et d'habits vieux ; une place renfermant jusqu'à quarante loges de maréchaux ferrants, grand nombre de cuisines aux marmites pouvant contenir chacune une brebis entière. Tels étaient les quartiers et les bazars qui formaient le gros du camp d'Al-Ashraf Khalil, véritable cité qui paraissaient détenir toutes les richesses de ce pays.

Louis prêta une attention particulière aux installations des troupes : un camp de toile à proximité immédiate des machines de guerre en position de tir, gardées nuit et jour par un détachement équipé et prêt à faire mouvement avec des chevaux parqués à portée de main. Et, aussi loin que le regard pouvait porter, les toiles de tente par milliers, des chevaux par milliers, des hommes à l'exercice par milliers !

En quelque lieu que Louis jeta ses regards sur la plaine de Saint-Jean d'Acre, il imaginait un champ de bataille que le cimetière musulman abreuverait du sang de nos croisés ! Et il se demandait s'il devait dire au Grand Maître l'exacte vérité : personne n'y survivrait !

*

Pendant la nuit du 15 avril, nuit où « la lune luyseit come le jour »⁵¹ le Grand Maître du Temple Guillaume de Beaujeu, aidé par Otton de Grandson et Louis de Castelnuou, tenta une sortie par la porte Saint-Lazare, c'est-à-dire dans le secteur des Templiers, à l'extrême nord du faubourg de Montmusart, près de la mer. Avec 300 chevaliers, il surprit le contingent de Hamâ qui campait en face. Les Templiers massacrèrent les veilleurs, enlevèrent les avant-postes et parvinrent jusqu'aux tentes ennemies, mais leurs chevaux s'embarassant dans les cordages des tentes, l'éveil fut sonné, et Guillaume de Beaujeu, accablé sous le nombre et ne bénéficiant plus de la surprise, dut rentrer dans Acre sans avoir pu incendier 'la Mansourienne'.

-11-

LA DEBANDADE

« Pour Dieu, sire, ne vous partés, car la ville sera tant tost perdue ! »

Grâce à son extrême lucidité, le Grand Maître du Temple, Guillaume de Beaujeu, avait, dès le 16 mai, ordonné l'évacuation immédiate par voie de mer des femmes, enfants, vieillards et impotents, ainsi bien sûr que des blessés en état de faire la traversée jusqu'à Chypre. Quelques navires prirent la mer malgré une tempête d'une rare violence, telle qu'on en voit parfois en Méditerranée : des vagues aussi hautes que les navires, très rapprochées les unes des autres, ce qui ne laissait aucun répit aux carcasses en bois déjà fatiguées par leur grand âge, et déstabilisait les marchandises en cale et sur le pont, embarquées à la hâte, pas toujours bien arrimées et qui devenaient de véritables

⁵¹Eclairait la nuit

dangers pour les passagers. Certaines embarcations se drossèrent sur les quais. D'autres, sans doute surchargées, comme celle du patriarche de Jérusalem, Nicolas de Hanapes, dominicain du diocèse de Reims, qui après avoir, pendant le siège, soutenu avec un zèle admirable le courage des chrétiens, se dirigeait, blessé, vers le port. Ayant trouvé refuge sur un bateau, il voulut, avec lui, sauver le plus grand nombre possible de malheureux mais il n'eut pas le courage de repousser les derniers arrivants, si bien que l'embarcation, surchargée, sombra avec tous ses occupants. D'autres, tout aussi malchanceuses, se retournèrent et coulèrent dès le franchissement de la passe. Certaines autres, au moins une dizaine, furent également mises à feu par des feux grégeois⁵², provoquant la panique des passagers qui se jetaient à la mer.

Mais les bateaux disponibles étaient insuffisants. Tous ceux qui étaient valides furent priés de se réfugier dans la citadelle des Templiers, a même, selon les tacticiens, de tenir encore quelques temps aux assauts des Mamelouks. Quelques temps...

*

Le quartier des Templiers de Saint-Jean d'Acre occupait le sud-ouest de la ville et l'ancien palais fortifié au bord de la mer du vizir Al-Afdal, qui y résidait anciennement. Ce quartier, ce n'était pas du luxe ! Il était taillé pour la défensive, avec ses ruelles étroites et sinueuses qui constituaient autant de coupe-gorges, ces nombreux escaliers surplombant les ruelles. Les hordes de barbares qui s'y engouffraient ne pouvaient agir en masse, empêchées de progresser en force comme ils l'auraient souhaité. Il leur fallait exclure les attaques à plus de quatre

⁵²Un mélange inflammable, brûlant même au contact de l'eau, employé, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, pour la fabrication d'engins incendiaires

ou cinq de front, ce qui limitait les manœuvres de l'ennemi et permettait à trois ou quatre guerriers appartenant aux Ordres, de tailler à merci le corps des imprudents qui s'aventuraient dans ce dédale de rues. Mais cela ne marcha qu'un temps ! Cette tactique de défense avait fait des morts parmi d'héroïques croisés et avait même emporté certains des nôtres comme Matthieu de Clermont et Jean de Villiers. Lui, fut grièvement blessé.

Devant la tournure des événements et notamment la mort du Grand Maître il fut urgent de désigner dès le 18 mai un nouveau Grand Maître des Templiers. Il fut élu à l'unanimité des Templiers encore présents. Thibaud Gaudin, surnommé le « moine Gaudin » fut le 22^e maître de l'Ordre du Temple et prit le commandement des troupes encore valides au siège d'Acre. Alors que tout ce qui se trouvait encore dans Acre, et notamment femmes et enfants, était livré à la sauvagerie des Mamelouks, les portes de la citadelle se refermèrent définitivement lorsque les assaillants parvinrent au pied des murailles de la citadelle.

Le quartier était protégé par la forteresse du Temple et deux tours de garde, qui dominent l'entrée ouest et les entrées et sorties des quartiers voisins. Et il y avait ce qui était appelé le « château » avec une grande cour intérieure, partiellement couverte d'un toit, autour de laquelle étaient disposées de nombreuses chambres de toutes tailles. Le site de Saint André, l'église des Croisés, à l'extrémité sud du quartier, était un repère pour les bateaux voulant entrer dans le port.

Les assaillants se heurtèrent à l'enceinte murée, aux deux tours de garde puissamment armées et à deux énormes portes solidement défendues par des guerriers aguerris et d'excellents tireurs d'arbalète. De l'avis de tous les Templiers présents, et celui de Louis de Castelnou avait été écouté avec intérêt, la forteresse pouvait défier encore un

certain temps tous les assauts. Mais à ce jeu, nous y avons perdu le Maréchal de l'Hôpital Matthieu de Clermont et Jean de Villiers, évacué vers le port. Il était temps de procéder à l'évacuation du trésor des Templiers.

*

Le nouveau Grand Maître du Temple, Thibaud Gaudin, poussa alors Louis et Roger de Flor dans la grande salle de la citadelle, toute enfumée par les incendies qui ravageaient l'ensemble de la cité.

— Louis de Castelnu ? Avez-vous préparé ce qui vous a été demandé par de Beaujeu et êtes-vous prêt à faire mouvement ?

— Oui, Grand-Maître, l'Espérance est à quai, chargée comme il se doit de ce qu'elle doit transporter. Il y a encore, hélas, deux corps de Templiers trépassés il y a peu dans ce jour ! Nous devons les mettre au sel sans pouvoir les désincarner. Nous surveillerons l'état d'avancée de leur putréfaction. C'est tout ce que je puis faire pour eux !

— Ils seront attendus à Chypre pour être traités avec le respect dû à leur rang. Vous êtes-vous assuré que de Beaujeu avait négocié votre passage sans encombre dans les eaux que le sultan Al-Ashraf Khalil contrôle ?

— J'étais présent lorsque cela a été convenu et le sultan, qui ne voulait pas dédire son père Kêlaoun à ce sujet, a bien pris en compte que deux navires arboreraient la voile carrée templière pour être parfaitement identifiés et se dirigeraient tout droit vers Chypre.

— Avez-vous bien compris, Capitaine Roger de Flor ? Votre 'Falcon Templum' est-il prêt à appareiller ? Vous sauverez ainsi au moins 1500 des nôtres et quelques

objets précieux qui ne peuvent tomber dans des mains d'Infidèles. Avez-vous embarqué votre chargement ?

— Tout à fait, Grand Maître. Comme il y a beaucoup plus de personnes à évacuer que de places dans mon navire, nous allons devoir faire des choix.

— Qui se baseront sur quels critères ?

— Le sexe féminin sera privilégié surtout s'il y a des enfants en bas-âge. Le rang des personnes embarquées sera à considérer.

— C'est-à-dire ?

— En priorité nos frères bien sûr, puis les seigneuries et autres membres d'ambassades qu'il faut préserver d'un avenir incertain. Ils nous vaudront une reconnaissance éternelle et un appui diplomatique non négligeable pour le futur.

— Bien, faites pour le mieux. Sachez que c'est vous qui procéderez à mon évacuation dans les tous derniers moments d'Acre. Faites-moi une place en fond de cale. Ce ne sont que des circonstances fortuites qui m'ont conduit à être ce que je suis et sans être devin, cette situation ne sera que provisoire. Disons que j'exerce mes fonctions par obligation ! Je ne vaux que le fond de cale ! J'y tiens !

— Vos désirs seront des ordres, Grand-Maître !

— Quant à la manœuvre que nous allons conduire, l'«Espérance», devant, ouvre la voie. Le «Falcon Templum» le serre de près, toutes voiles Templières déployées. Cap sur Chypre.

L'«Espérance», plus légère, règle son allure sur le «Falcon Templum». Que ces choses-là soient bien entendues. Merci frère Roger de Flor. Vous pouvez rejoindre votre poste et m'y attendre. Quant à vous, Louis de Castelnou veuillez me suivre.

Le ton de Thibaud Gaudin c'était curieusement adouci ce qui surprenait Louis qui comprit dans ce changement d'attitude qu'il y avait de bonnes raisons pour que le Grand-maître parle aussi fermement pendant un temps et de façon si complaisante dans une autre conversation.

Ils n'allèrent pas loin, juste dans une pièce attenante à la grande salle d'honneur. La porte fut fermée après que le Grand-Maître ait jeté un œil par la porte entrouverte pour s'assurer que personne ne les dérangerait. Là, Thibaud Gaudin posa sa main droite sur l'épaule gauche de Louis, serra fort, soupira un bon coup comme pour se vider des mauvaises choses qui le tourmentaient. Et il prit la parole.

— Louis, dit le Grand-Maître dans un murmure, je n'ai pas confiance en Roger de Flor malgré ses états de service qui sont admirables. Tu as certainement vu comme moi comment il s'engage sans compter et sans état d'âme dans les passes d'arme qui l'opposent à l'ennemi. Il faut que tu saches que j'ai confié à sa garde l'essentiel du trésor des Templiers. Mais nous avons, de Beaujeu et moi, toutes raisons de croire qu'il en était informé par le détail, et déjà repéré le coffre qui les contient et qui se trouve actuellement caché dans le puits aux chaînes⁵³ sous le gaillard d'avant de son navire.

— Et, s'il est possible de savoir, de quoi s'agit-il ? dit Louis très curieux.

— De la couronne des rois de Jérusalem, la ménorah du temple de Salomon et des quatre statuettes d'Évangélistes en or du temple du Saint-Sépulcre. Ces trésors inestimables n'ont pu être évacués à temps. De plus, il a soustrait pas plus tard qu'avant-hier et, d'autorité, deux

⁵³Le puits aux chaînes est un compartiment d'un bateau destiné à emmagasiner la ou les chaîne(s) d'(es) ancre(s).

coffres pleins de pièces d'or, des masnudines, qui se trouvaient non encore embarqués dans tes cales. Il m'en a été rendu compte ce matin par frère Guillemain, de la commanderie de Barcelone, qui assurait en ton absence la gestion de l'atelier de monnayage.

— Et, puisque vous me confiez un tel secret, de quelle mission voulez-vous me charger ?

— Surveiller Roger de Flor ! Le destin exceptionnel de Roger de Flor débute avec l'achat en 1282 par le Temple du plus grand navire qui fût fabriqué en ce temps-là dans le port de Gênes. Roger, élevé par son oncle templier dès l'âge de huit ans, devint à sa maturité simple sergent de l'Ordre du Temple. Ayant appris depuis son jeune âge à naviguer par tous temps, le Temple finit par lui confier le commandement d'un bâtiment, qui en 1291, avait son port d'attache à Ancône, un grand port adriatique ouvrant le voyage et la prospection commerciale vers la Méditerranée orientale. Seulement, je doute de son intégrité et je ne suis pas le seul. Voyez quel est son comportement à Chypre. Je crains qu'il ne débarque ce que je lui ai confié pour le négocier avec je ne sais qui ! Pourquoi crois-tu que je m'installe en fond de cale si ce n'est que pour avoir un œil sur le trésor ! Quant aux monnaies, je considère qu'elles sont, d'ores et déjà, dilapidées dans des cadeaux ou autres dépenses somptuaires en vue de corrompre les uns et les autres. Tu iras donc de Chypre à Marseille car c'est dans ce port que le trésor doit être débarqué pour rejoindre, dans un premier temps au moins, le château de Beaujeu où il sera pris en charge par les frères templiers parisiens. Ensuite, et ensuite seulement, tu rejoindras comme convenu les criques de Collioure pour y débarquer nos propres subsides. Ils serviront à servir la cause templière d'Aragon et du

Roussillon pour libérer l'Ibérie des musulmans qui s'y trouvent encore !

— Conduite à tenir pour le cas où cela tournerait mal ?

— Tu rends compte de ce que tu vois et que tu entends au frère templier qui te le demandera.

A la question qu'il posera et qui sera : « la religion interdit l'usure ? » Tu répondras : « oui, mais pas le commerce ! »

— Je précise : si ça tourne mal.... pour moi ?

— Ta vie vaut beaucoup plus que la sienne !

*

Louis avait donc le permis de tuer un frère templier !

-12-

LA PRISE DE SAINT-JEAN-D'ACRE

Le 4 mai le roi Henri II arriva de Chypre avec 200 chevaliers et 500 fantassins et un ravitaillement en vivres et boissons considérable. Il s'essaya aussitôt à la diplomatie. Il envoya à Al-Ashraf le chevalier Guillaume de Villiers et le Templier Guillaume de Cafran pour essayer d'obtenir la paix. Mais Al-Ashraf fut intraitable : « M'avez-vous apporté les clés de la ville ? » Il ajouta seulement que, par pitié, il consentirait à accorder la libre sortie de toute la population avec tout ce qu'elle pourrait emporter.

Le 8 mai, les chevaliers chypriotes incendièrent eux-mêmes la barbacane du roi Hugues, ouvrage avancé devenu intenable.

Le bombardement de la ville par les machines arabes s'intensifiait de jour en jour. Les assaillis entendaient, nuit et jour, des coups sourds laissant présager une activité de sape sous la tour Neuve, dite du « Roi Henri II » et sa barbacane, et entre la tour Saint-Nicolas et la tour

du Légat où les efforts ennemis pour détruire la première enceinte se concentrèrent.

Le 15 mai, une partie de la tour Neuve s'effondra. Guillaume de Beaujeu fit construire une tour en bois⁵⁴ pour combler la brèche, mais n'y parvint que de manière incomplète. Le lendemain matin, mercredi 16, les Mameluks s'emparèrent de la tour. A la faveur d'une forte brèche, ils commencèrent à combler le fossé et à escalader le mur devant la Porte Saint-Antoine. Les Templiers accourent au secours du secteur attaqué. De son côté le maréchal de l'Hôpital Matthieu de Clermont fit des prodiges de valeur, rendit courage aux siens et empêcha, pour ce jour-là, la prise de la ville.

Cela sentait la fin !

Le ciel était aussi rouge que la cité en feu depuis que les Arabes faisaient usage de matières incendiaires⁵⁵ propulsées par les catapultes et de flèches enflammées. Et puis il y avait les naphthûn, sorte de grenadiers arabes, équipés d'une tunique de toile de soie noire qui intervenaient en masse par milliers. Leur visage était protégé par une cloche de feutre et un turban enduit de concentrés de jus de cactus et agaves du désert pour retarder la propagation des flammes. Ils lançaient des grenades, arme offensive et dévastatrice car elle était constituée de naphte⁵⁶.

Groupés autour du Grand maître du Temple, Guillaume de Beaujeu et de Jean de Villiers, Grand Maître de l'Ordre des Hospitaliers, solidaires à l'heure du danger, ils étaient une centaine de Templiers et Hospitaliers encore debout, prêts à mourir pour la cause : défendre la dernière position tenue par les latins dans cette partie du monde. Ce que cette poignée d'hommes de fer voulaient, c'était

⁵⁴Ou « Chat »

⁵⁵Improprement appelées « feux grégeois »

⁵⁶Le naphte désigne les affleurements de pétrole que l'on trouve fréquemment au Moyen-Orient et en Asie centrale. Ces affleurements proviennent d'un gisement souterrain dont une partie migre vers la surface par le biais d'une faille ou d'un sous-sol poreux. Il se présente sous la forme d'un liquide souvent visqueux, de couleur noire, inflammable.

aveugler la voie entre les deux enceintes, sauver l'enceinte intérieure, reconquérir la tour Maudite. En vain ! « Nous marchions avec du sang jusqu'aux chevilles » ont pu écrire les rares survivants. Il fallait être fou ! Ils furent repoussés et Louis de Castelnou, qui en était, se demande toujours aujourd'hui comment il a pu en réchapper !

Les Mamelouks prirent pied sans difficulté dans la tour Neuve, puis se divisèrent en deux groupes pour s'emparer de la zone entre les deux enceintes et bombarder les assiégés avec tout ce qui pouvait tuer ou brûler. D'autres lançaient des projectiles en faïence ou en terre cuite en forme de grenades qui contenaient un mélange détonant : au moindre choc, la grenade éclatait, projetant en tous sens ses fragments meurtriers.

La défense de la porte St-Antoine qui interdit l'accès au faubourg de Montmusart fut désormais prioritaire. Sous les carreaux d'arbalète le tas des corps amoncelés sous les murailles atteignit une hauteur qui permit aux assaillants, grim pant à même les corps, d'atteindre le haut des murailles de la deuxième enceinte.

*

Et puis arrive le pire : atteint d'une flèche sous l'aisselle, Guillaume de Beaujeu se retire du combat non sans avoir expliqué d'une voix forte :

« Seignors, je ne peux plus car je suy mort !

Vées le cop ! »

« Et adonc veymes le pilet clavé ⁵⁷ en son corps »

Porté à la commanderie du Temple il expira quelques heures plus tard, non sans avoir rappelé à Louis sa mission, qui devenait prioritaire. Les Mamelouks profitent de la

⁵⁷Le trait (flèche d'arbalète) fiché

situation pour prendre la Porte Saint-Antoine et se ruiaient dans la ville, massacrant les habitants.

*

« Sauve qui peut » !

Il pleuvait du feu. Tout était en feu : les palais, les maisons de maître, les quartiers jadis cossus et même le souk avec ses boutiques, ses ateliers, ses habitations ! Et même la tour du Temple, bombardée de feux grégeois depuis que les navires mamelouks avaient réussi à approcher au plus près des murailles de Saint-Jean-D'acre. Le Temple était le dernier bastion tenu par une poignée de chevaliers, frères templiers et hospitaliers. Une dernière poignée de héros voués à l'extermination qui, en choisissant de rester, l'avaient acceptée au nom de Dieu !

Pour exécuter la mission qu'il devait accomplir dans le plus grand secret, Louis avait dû quitter au plus vite le quartier du Temple cerné de toutes parts. Il avait dû se battre d'homme à homme dans les étroites ruelles qui menaient au port. Son ultime combat fut très rude et il laissa des traces !

*

Il a surgi d'un vaste porche voûté ouvert sur un côté par un grand arc typiquement persan finement décoré d'arabesques sculptées à même la pierre. C'était un géant de plus de six pieds de haut, taillé comme un bucheron avec des bras de débardeur et des poings comme des enclumes. Il avait le teint basané des gens d'ici, portait une barbe noire si fournie qu'il était évident qu'elle n'avait pas été taillée depuis des jours et des jours, des yeux noirs injectés de sang enfoncés dans leurs orbites, une bosse de nez exagérément proéminente, sans doute un coup qui avait laissé des traces, et une balafre qui lui entaillait profondément les lèvres à lui déformer la face. En voyant Louis venir à lui il riait à gorge

déployée, découvrant les dents disjointes et noires qu'il lui restait. Un Mamelouk de la pure race appartenant à l'armée du sultan, tout de blanc vêtu, maculé de sang, armé de son cimenterre à lame à un seul tranchant, à la courbure très prononcée avec un contre tranchant au niveau de la pointe, calé dans la main gauche. Et un crochet de boucherie sur une tige longue emmanchée sur une poignée en bois dans l'autre main. Pas de corselet ni de cotte de maille. Rien pour protéger le poitrail.

Ils se regardent, se jaugent, estiment leurs chances, décident de leur tactique. Un homme du dieu Mahomet contre un Templier, soldat du Dieu Jéhovah⁵⁸ et qui arbore, pour que nul n'ignore, la terrible croix de sang aux côtés rentrés et aux bouts plats, la croix de la milice du Temple, tant redoutée par les armées ennemies. Deux hommes qui croient en un seul Dieu, mais pas le même ! Deux hommes qui vont se battre, chacun étant persuadé que seul son Dieu est à adorer et que c'est grâce à lui qu'il va triompher. Louis, armé de son épée droite à lame courte et de sa dague fait face. Il n'a pas peur pour lui. Il a peur, s'il venait à trépasser, que la mission qui lui est confiée échoue, avec toutes les conséquences funestes pour l'Ordre du Temple.

A quoi peut bien servir le crochet de boucherie ?

L'autre se rue sur Louis en enjambant les corps des déjà trépassés sans doute par son œuvre dans un proche passé, cimenterre levé, prêt à s'abattre pour trancher. Louis ne regarde que cette menace qu'il doit parer ! Il pare ! Les fers se croisent, s'entrechoquent dans un bruit de ferraille qui, momentanément, devient pour les combattants le seul bruit qu'ils entendent. Et puis une vive douleur dans l'épaule gauche de Louis. Le crochet ! Le crochet de boucherie se plante dans son épaule gauche. L'Arabe

⁵⁸Jéhovah est le nom personnel de Dieu révélé dans la Bible.

gueule à pleine voix sa joie d'avoir croché. Sous l'effet de la douleur, le torse de Louis pivote, offrant sa poitrine au tranchant du cimenterre. Pour l'éviter, Louis, au prix d'un effort violent ayant pour effet d'enfoncer davantage le crochet dans la plaie, rétablit l'équilibre en hurlant d'une douleur insupportable et angoissante, se repositionne face à l'ennemi. L'autre tient ferme et abat sa lame courbée ! Raté ! Pas assez précis ! Il s'est trop précipité. Louis fait face. Il vise le bras droit du Mamelouk, porte un coup droit sur son poignet, ce qui affaiblit la prise en main de l'arme. Il tire vers lui en reculant du poids de tout son corps. Cette fois, c'est l'Arabe qui crie de douleur et qui lâche son crochet. Le crochet, fiché dans le gras de l'épaule de Louis et qui n'est plus maintenu, pivote, son manche venant entraver les jambes de Louis qui perd l'équilibre et tombe sur le dos. L'autre se précipite, cimenterre en avant, pour embrocher le malheureux Louis sans aucune défense. C'est oublier que le cimenterre est une arme courbe dont les effets ne peuvent être comparés à ceux d'une épée. Le coup de pointe échoue. La lame courbée de l'arme glisse sur la peau de Louis, n'entamant superficiellement que quelques côtes. Et Louis, le bras tendu, l'arme pointée vers le torse de son ennemi, embroche proprement l'Arabe sous le cœur. Après un bref regard chargé de stupéfaction, les yeux toujours ouverts, le géant s'écroule sur Louis encore au sol. Sans doute dans un réflexe de peur panique, il se dégage de ce corps désormais inerte à qui il vient d'ôter la vie. Après ? Après Louis court comme s'il était poursuivi par le diable en personne sauver sa peau à l'abri de son bateau, l'«Espérance» qui a déjà sans doute déjà largué les amarres tant il se fait très urgent d'évacuer Acre, et qui attend son capitaine !

INTROSPECTIONS

Protégée par un pan de muraille non encore écroulé une femme paraissant jeune est assise à même le sol couvert de traces de sang frais et de lambeaux de chair qu'elle a dû écarter pour se faire la place. Elle est recroquevillée sur elle et serre contre son sein un tout jeune bébé à peine emmaillotté dans un linge qui fut, un jour, sans doute, de couleur blanche. Et il pleurait, ce bébé, il pleurait si fort qu'il arrivait à couvrir le bruit de la bataille qui se déroulait autour d'eux et le cliquetis des épées et cimeterres qui s'entrechoquaient, les « Hans » proférés à très haute voix qui accompagnaient les coups portés avec la plus grande violence possible, et parfois les cris de douleur lorsque les lames tranchaient les chairs à vif. Il couvrait même un peu les 300 timbaliers sarrasins montés sur des chameaux, là pour transcender les assaillants tout de blanc vêtus en sonnant du tambour selon des rythmes lancinants.

La femme est là, impuissante devant tout ce déferlement de violence, elle si petite au milieu de cet enfer où les hommes en folie s'amuse à se massacrer sans autre souci que leur avenir immédiat : sauver leur peau ! D'un revers de bras, sans arrière-pensée, sans aucun scrupule, Louis tranche la tête de l'imprudent qui, de façon malhabile, la lui tendait en espérant que ce soit celle du templier qui tombe. Et il se découvre, une nouvelle fois, capable de n'exprimer aucun remord à cet acte tout à fait conforme à la Règle de l'Ordre du Temple, celle qui lui a été apprise au Mas Déu, celle prescrite par les « Retraits », sur lesquels il a prêté serment. Il regarde cette femme défigurée par la peur, à la fois témoin et victime de tout ce drame, au regard implorant la pitié pour elle et son enfant car elle sait que dans cette guerre rien ni personne n'est épargné. Elle se

prépare à tout et surtout au pire. Ça se voit dans ses yeux. Il le voit dans ses yeux car il ne regarde que ses yeux, si verts, si verts.... !

Alors, elle fait une chose qui paraît insensée à Louis, une chose qui ne peut venir à l'esprit que d'une mère aimante et protégeant son enfant : elle ouvre le haut de son abaya, écarte ses sous-vêtements, et propose à l'enfant un sein gonflé de lait. Il trouve rapidement le téton d'une bouche goulue et enserre dans ses petites mains le trésor de bienfaits qui lui est ainsi offert.

Et elle le toise, ses yeux verts...si verts...soulignés d'un mascara qui coule et se répand sur ces pommettes, yeux plantés dans les siens, un léger sourire posé sur ses lèvres, le menton haut levé comme pour lui lancer un défi.

Bon Dieu ! s'écrie-t-il en s'étranglant d'un son suraigu qui refuse presque de sortir. Bon Dieu, c'est Soraya ! C'est Soraya et son bébé dont il ne sait pas, maintenant, si l'on peut affirmer qu'il est bien ou mal né d'un père sultan assassiné prématurément sans doute sans connaître son fils !

Soraya ! Soraya le reconnaît, lui, Louis, l'amant éphémère de quelques alcôves ! L'amant qu'elle avait accepté parce qu'il était chrétien comme elle ! Parce qu'il était beau comme elle ! Amant choisi par défi d'abord, par intérêt après, par affinités ensuite, et peut-être aussi (sûrement !) à cause de ce trouble qui envahit lorsque l'on se sent bien et que l'on s'accroche à ce bonheur que d'être heureux dans un monde de fous !

Alors, Louis soulève du sol aussi facilement qu'il le ferait avec une plume la femme et l'enfant, et les emporte sous son bras en enjambant les cadavres qui jonchent le sol. Le tunnel ! Prendre le tunnel sous le quartier pisan pour se réfugier dans la citadelle ! Un tunnel long de 75 toises

parfois si haut qu'il permet le passage d'un cheval monté, parfois si bas qu'il faut se courber pour pouvoir le franchir, souvent inondé d'eau de mer qui remonte par capillarité lors des coups de mer si fréquents en mauvaise période, mais un tunnel utilisé comme passage souterrain stratégique reliant la citadelle au port. Le tunnel de « sauve qui peut » !

*

Maintenant, il était temps d'embarquer sur l'« Espérance » tout ce qui pouvait l'être, et en particulier les tonneaux déjà remplis d'or. En prévision des ultimes batailles, il en avait été mis de côté pour, éventuellement, évacuer les dépouilles de Templiers morts au champ d'honneur. Louis embarqua de force, parce qu'elle ne voulait rien devoir à Louis, Soraya et son enfant. Enfermés dans la cabine du capitaine, ils furent gardés désormais nuit et jour par le Mamelouk Ibriz, l'ancien esclave de Louis, qu'il avait élargi dès son acquisition et qui, depuis, le suivait comme son ombre dans tous les coups où il pouvait se glisser. Ibriz signifiait « or pur ». La « beauté des étoiles » et « l'or pur » ! Louis pensa que ce couple était fait pour s'entendre. Et il fit d'un effort pour ne pas réfléchir davantage !

*

Ici, à Saint-Jean-D'acre, en cette année de 1291, alors que tout était perdu, qu'en était-il de ce qui avait fait le fondement de l'Ordre ? Des hommes organisés en milice qui, simultanément, combattaient un ennemi corporel avec les seules forces du corps et faisaient la guerre au vice et au démon avec les seules forces de leur âme. Dieu, ou celui qui se disait son représentant sur terre, le Pape, avait accordé un permis de tuer alors que tuer son prochain était un péché

mortel ! Et il ne l'avait pas fait qu'au profit des Templiers !⁵⁹

A condition que la guerre soit juste !

A condition que la guerre soit juste ! se redit Louis !

*

Laissant vagabonder ses pensées, c'est justement une des questions que se reposait Louis, accoudé à la rambarde de la poupe de son navire qui venait à peine de quitter l'embarcadère sous protection de la voile templière déployée comme signe de reconnaissance selon ce qui avait été convenu avec le sultan de Damas.

Tous les sens de Louis étaient sollicités. Le spectacle des incendies était un véritable feu d'artifice avec ses sons et ses fumées, poussés par le vent, et ses lumières qui embrasaient le ciel. Les images violentes de combats singuliers, de corps entremêlés, entassés les uns sur les autres au pied des murailles de sorte qu'il était inutile de déployer des échelles pour gravir leur sommet ressurgissaient dans sa mémoire. La douleur lancinante qui handicapait son épaule gauche lui rappelait un de ses derniers combats ! La peur panique qui l'avait incité à quitter le champ de bataille en courant comme un assassin qui a peur de se faire prendre avait révélé, chez lui, un

⁵⁹Urbain II (Pape du 12 mars 1088 au 22 juillet 1099) décida que l'indulgence était accordée aux pèlerins : « *A quiconque sera parti vers Jérusalem afin de libérer l'Eglise de Dieu, par dévotion et non par ambition ou par cupidité, ce voyage tiendra lieu de toute pénitence. [...] Si ceux qui tront là-bas perdent leur vie pendant le voyage sur terre ou sur mer dans la bataille contre les païens, leurs péchés seront remis en cette heure ; je l'accorde par le pouvoir de Dieu qui m'a été donné. Que ceux qui ont été autrefois mercenaires pour des gages sordides gagnent à présent les récompenses éternelles ; que ceux qui se sont épuisés au détriment à la fois de leur corps et de leur âme s'efforcent à présent pour une double récompense* ».

Il ajouta encore : « *Engagez-vous sans tarder. Que les guerriers arrangent leurs affaires et réunissent ce qui est nécessaire pour pourvoir à leurs dépenses. Quand l'hiver finira et que viendra le printemps, qu'ils s'ébranlent allégrement pour prendre la route sous la conduite du Seigneur !* ».

aspect de sa personnalité qu'il ignorait jusqu'alors. Il était devenu capable d'avoir peur ! Il avait, plusieurs fois ces derniers temps, failli mourir par les armes de l'ennemi. Or, la mort n'est rien ! Ce n'est que la fin physique de la vie et pas uniquement la décomposition de l'âme et du corps ! En s'engageant dans l'Ordre du Temple, Louis savait que chaque fois qu'il combattait dans les rangs de la milice séculière, il avait à craindre de tuer son âme en même temps qu'il donnait la mort à son adversaire si la cause n'était pas juste ou l'intention de ceux qui la commandent n'était pas droite ! Or, il avait donné la mort sans autre arrière-pensée que celle d'accomplir un droit divin. Mais au nom de quelle autorité surnaturelle ?

Vint le besoin de faire son introspection. Un besoin naturel après ce qu'il avait vécu ? Non, un besoin de regarder à l'intérieur de soi, un examen de conscience : qu'avait-il fait de bien ? qu'avait-il fait de mal ? On lui avait appris dans son adolescence au Mas Déu la nécessité de s'examiner sérieusement dès que le doute apparaissait. Il le faisait selon la méthode de Bernard de Clairvaux, rédacteur des statuts de la milice du Temple qui officialisait par ce texte la notion de « Guerre Sainte ».

« Es-tu plus patient ou plus impatient, plus emporté ou plus doux, plus fier ou plus humble, plus allable⁶⁰ ou plus austère, plus humain ou plus intraitable, plus pusillanime⁶¹ ou plus courageux, plus sérieux ou plus dissipé, plus circonspect ou plus confiant, qu'il ne doit te convenir de l'être »⁶²

⁶⁰Praticable, aimable

⁶¹Craintif, faible, dépourvu de courage.

⁶²Saint Bernard de Clairvaux : La considération (1149-1152)

Et là, Louis considérait qu'il devait prendre une part dans l'échec des Templiers à assumer leurs missions puisque Acre était tombée aux mains des Mamelouks et qu'il s'agissait de la dernière place tenue par les Francs. Reconquérir la Terre Sainte ? Cela lui paraissait si hypothétique ! Louis était perplexe ou plus exactement c'est sa destinée qui le rendait perplexe ! Y avait-il un avenir ? Pouvait-il avoir confiance en cet avenir ?

*

Les vagissements du bébé de Soraya, réfugiée dans la cabine de Louis, le sortirent de sa torpeur et de ses divagations. Un bébé ! Les pleurs d'un bébé qui s'imposent à ce concert discordant de sons qui n'évoquent que mort, malheurs et misères !

Lui, doit vivre !

Lui, c'est l'espoir ! Parce que l'espoir fait vivre. Mais il ne nous nourrit pas pour autant ! Alors, si ce bébé représente l'espoir, le sein gorgé de lait de Soraya saura entretenir l'espoir.

A condition nous nous occupions aussi du bien-être de Soraya ! Car sans Soraya, pas de lait, pas de bébé, pas d'espoir !

-14-

HISTOIRE DU « DERNIER CARRE »

Le dernier carré combattit vigoureusement contre ses assaillants et sombra seulement quand il fut attaqué de tous les côtés, et ils défendirent longtemps les remparts, de sorte qu'ils ne furent pris qu'après être tous morts dans les attaques.

(Dion Cassius, Histoire romaine, 46 à 44 av. J.-C)

Louis de Castelnou avait souvenance du temps où les Templiers du Mas Déu, durant son adolescence, lui avaient appris l'art de la guerre à travers l'Histoire avec un grand H et l'Histoire Romaine de Dion Cassius avait été l'un de ses enseignements. En se retirant sur le port pour embarquer, c'est cette citation qui revint à son esprit !

Pendant qu'étaient réunies à quai toutes les embarcations disponibles, qu'il s'agisse des génoises, vénitiennes ou pontificales, tout ce qui dans la population d'Acre, hommes et femmes, put un temps se réfugier dans cette forteresse du Temple pour y trouver le salut après la prise du quartier du Temple par les Mamelouks se retrouva sur les quais.

Ses espions l'informant de l'imminence de la retraite des croisés et de la population franque, le sultan Al-Ashraf offrit alors aux Templiers une capitulation honorable, avec autorisation de se retirer librement à Chypre, en emmenant toute la population réfugiée sur les quais. Il fut entendu que les Mamelouks présideraient à l'embarquement des Chrétiens. Hélas, les Infidèles, ne pouvant retenir leurs pulsions, violentèrent les dames franques et rien ne put retenir quelques chevaliers d'exterminer cette racaille et de refermer les portes de la forteresse.

Ceux qui pouvaient encore s'embarquer le firent. Les autres se réfugièrent à nouveau dans la citadelle.

Le 27 Mai, l' 'Espérance' et le 'Falcon Templum', derniers navires au quai, quittèrent le port sans être inquiétés.

Désormais, là-haut, dans la citadelle, une poignée de croisés, Pierre de Sevry et frère Séraphin de Barcelone, le plus ancien d'entre les frères Templiers, avaient décidé de

mourir là car ils ne pouvaient se résoudre à la perte de la Terre Sainte. Ils auraient honte, avaient-ils dit, d'y survivre. Ils préféraient comparaitre devant Dieu en ayant accompli « leur devoir ».

La forteresse fut attaquée à coups de mines. La base étant sapée, des pans entiers du mur s'effondraient. Les Templiers résistaient toujours. Le 28 mai, la brèche étant suffisamment large, Al-Ashraf lança l'assaut final. La horde ennemie monta à l'assaut des remparts. Les élançons des sapes cédèrent sous le poids des Mamelouks. Tout le bâtiment s'effondra sous les yeux de ceux qui avaient pris la mer, ensevelissant d'un coup assaillants et défenseurs.

*

La ville d'Acre, qui avait la réputation d'être la plus forte cité du monde, fut occupée sans opposition par les Mameluks le 29 mai et tout ce qui ne l'avait pas encore été fut incendié.

Depuis l'«Espérance», qui ouvrait la route au 'Falcon Templum', Louis de Castelnou regardait de loin ce désastre en compagnie de Soraya et de son fils d'à peine un mois et demie. Il avait fallu expliquer aux frères Templiers évacués avec Louis et à l'équipage, recruté spécialement pour cette mission, trié sur le volet et acquis à la cause templière, la présence imprévue de ces étrangers. Il avait fallu, en peu de mots, dévoiler le véritable rôle de Soraya au profit de la cause templière, et même préciser que Louis n'était pour rien dans la présence de cet enfant parmi eux. Rien, ça voulait laisser entendre qu'il n'en était pas le père ! Ne fallait-il pas respecter « la Règle » d'abstinence si l'on ne voulait pas être exclu de l'Ordre ? Heureusement d'ailleurs, l'intégralité des occupants du navire, sauf bien sûr Soraya, étant des mâles et qu'il n'y avait aucun observateur avisé des choses de l'amour à bord. Des femmes auraient sans doute très rapidement compris, en

observant leur comportement, qu'il y avait eu sans aucun doute autre chose qu'une simple relation amicale entre eux ! Il fallut convenir avec Soraya de son devenir et de celui de son enfant. Et le rendre public ! Louis décida d'en reparler avec elle dès le débarquement à l'escale et passa à autre chose car les préoccupations ne manquaient pas.

*

Tous les regards étaient donc tournés vers ce brasier immense, avec ses embrasements et ses flammèches qui donnaient au ciel des couleurs rouge-jaune sans cesse changeantes au gré des tourbillons de feu qui montaient jusqu'au ciel et qui se reflétaient dans les eaux du port de pleine mer de telle sorte que l'on pouvait croire que tout le ciel était illuminé. Seules, les fumées, montant en volutes noirâtres, rendaient sur l'horizon le ciel encore plus obscur. L'imagination poussait même les plus sensés à croire qu'ils pouvaient percevoir dans le vent les plaintes des martyrs se faisant hacher et pourfendre par les Sarrasins ivres de sang. Et ils croyaient entendre les cœurs des sacrifiés crier en regardant vers les cieux : « que Dieu sauve notre Monde ! » et dans leur dernier rôle « que Dieu ait pitié de nous ! ». Et Louis couvait la femme et l'enfant en pensant très fort à cet avenir qu'il fallait désormais construire et à ses âmes meurtries qu'il fallait avant tout reconstruire. Il songea que les tonneaux avaient beau être pleins d'or, ils pourraient acheter du plaisir mais pas du bonheur !

Jacques de Molay, qui se voyait futur maréchal de l'Ordre, avait prédit sans être contredit que la chute d'Acre allait provoquer l'abandon des places franques qui tenaient encore. Nul besoin d'être devin tant c'était prévisible ! Il fallait maintenant qu'un chapitre général de l'Ordre se réunisse pour confirmer l'élection de Thibaut Gaudin, et

que de nouveaux dignitaires trouvent leur place dans la hiérarchie de l'Ordre pour remplacer ceux qui avaient expiré. Et puis

Thibaut Gaudin ne pouvait pas concevoir que la défaite était irrémédiable, il avait l'intention de reconquérir la Terre Sainte. Fallait-il encore qu'il trouve les alliances nécessaires, d'abord chez les Templiers de Chypre, et surtout avec les Mongols.

-15-

LA MISSION DE LOUIS, CAPITAINE DE L'ESPERANCE

Il fallut beaucoup plus de temps qu'habituellement pour que les deux navires puissent apponter à Chypre, dans le port de Famagouste dont les remparts longs de deux milles⁶³ d'une hauteur de 57.8 pieds et d'une épaisseur de six toises⁶⁴ enserrent le château érigé par Amaury de Lusignan, seigneur de Tyr⁶⁵ et gouverneur de Chypre. Un ouvrage défensif doté de quatre tours carrées qui portait le surnom français « d'imprenable forteresse ».

L'Espérance' et le 'Falcon Templum' aussitôt à quai, il fut évident que les préoccupations des deux capitaines n'étaient pas les mêmes. Louis, depuis le quai où il était descendu en premier, s'assura que l'Espérance' était protégée et mit sur pied une garde imposante avec consignes de ne transiger d'aucune façon sur l'interdiction formelle de monter à bord pour quiconque en était étranger. Roger de Flor, au contraire, vidait son navire de tous ces

⁶³Le mille vaut mille pas de cinq pieds (environ 1620 mètres)

⁶⁴La toise vaut environ 1,95 mètre

⁶⁵C'est le Liban actuel

passagers en espérant pouvoir en embarquer pour la suite de son voyage qui se terminerait à Marseille. Dans sa cabine, Louis eut tôt fait d'expliquer la situation à Soraya dont l'avenir n'avait pas encore été réellement évoqué. Elle choisit sans hésitation le port de Famagouste, se sachant espérée par une lointaine cousine qui était restée sur place lorsque les Sarrasins avaient été définitivement chassés de France. Le départ de Soraya ne se fit pas sans mal. Sans mal au cœur, s'entend ! Ils conclurent tous deux qu'ils n'avaient pas été qu'amants. Sans doute quelque chose de mieux. Le profond respect de l'un vis-à-vis de l'autre, un brin d'admiration et de reconnaissance pour ce qu'ils avaient fait en commun pour la cause ! Et il avait fallu que le Malin s'en mêle !

*

— « *la religion interdit l'usure ?* » murmura un pauvre être vêtu pauvrement d'habits trop amples pour lui, car il était trop maigre pour les remplir.

Il s'agissait du mot de passe qui avait été convenu !

— « *oui, mais pas le commerce !* » répondit Louis un peu surpris d'être ainsi abordé par un tel personnage auquel il n'aurait sûrement pas confié sa bourse !

Bonjour, mon brave. Sommes-nous frères ?

— De la plus pure des façons ! Je suis le Frère Bartolomeo, Templier de la Commanderie de Chypre, mandaté par le commandeur pour prendre contact avec toi.

— Que m'apportez-vous comme nouvelle et en quoi puis-je être utile ?

— Il me faut vous rendre compte de mes observations et du résultat des témoignages que j'ai pu glaner ici ou là. Il me semble en effet qu'à m'écouter vous pourriez me donner des informations à transmettre et des ordres à donner !

Seuls sur les quais, adossés aux murailles de la citadelle en face de l' 'Espérance' après s'être assuré que personne ne pouvait entendre ce qui allait se dire, une confraternelle conversation s'engagea entre les deux hommes

— Ce bateau-là (il désignait le 'Falcon Templum') transporte beaucoup plus que des passagers ! Vous savez sûrement qu'à son bord était, car il vient d'en descendre, notre futur Grand Maître Thibaud Gaudin. Je l'ai rencontré et voilà ce qu'il m'a dit.

Et le ton employé se fit confidentiel, la bouche de l'un s'approchant à toucher de l'oreille de l'autre.

— D'abord, le coffre embarqué à Acre se trouve toujours à bord, toujours au même endroit, dans le compartiment des ancres. Le capitaine a reçu ordre de le transporter dans les meilleurs délais à Marseille où, une fois débarqué, il sera confié à une escorte des Templiers de la commanderie de Paris pour y être mis en sûreté. En conséquence, vous escorterez le 'Falcon Templum' qui devrait appareiller dès demain à l'aube jusqu'à Marseille où, éventuellement, vous recevrez des ordres. Est-ce bien compris ?

— Bien enregistré ! confirma Louis.

— Par ailleurs, nous avons acquis la certitude que l'embarquement à Acre des passagers du 'Falcon Templum' ne s'était pas déroulé de manière très honnête, en tout cas d'une façon non conforme à ce qu'impose « la Règle du Temple ». Roger de Flor n'a embarqué que les femmes qui ont eu les moyens de payer le passage jusqu'à Famagouste. Fort cher. Un passager égale un droit de passage. Exclusivement en or : monnaies, bijoux, peu importe, mais en métal d'or. Celles qui ne pouvaient pas payer étaient refoulées avant même de monter à bord. Dans la panique, certaines ont donné tout ce qu'elles avaient sur elles ! Il y a même des femmes, les plus accortes bien entendu, qui ont pu monter à bord avec la complicité de

certains hommes du bord en payant moins mais en payant de leur personne en compensation. Pendant la traversée, on se serait cru, dès que la nuit tombait, dans un lupanar comparable à une maison d'abattage sans qu'il soit nécessaire de suspendre une lanterne rouge au mât d'artimon. Et ce au vu et au su des enfants en âge de comprendre ce qui se passait ! Le Roger de Flor n'était pas le dernier à butiner selon ses humeurs. Ces victimes avaient quand même la chance, si l'on peut appeler ça une chance, de fréquenter la cabine du capitaine et sa relative intimité ! Aussi, il vous est demandé de surveiller les embarquements qui vont se faire dans l'heure pour savoir de quoi il retourne.

— Décidément, Roger de Flor ne se prive de rien et s'affranchit de toutes règles de conduite pourtant approuvées au cours de sa réception dans l'Ordre !

— Mais ce n'est pas tout ! Roger de Flor a en possession deux coffres qui contiennent un nombre important de pièces d'or, des masrudines et des liras. Le tout aurait été dérobé à Acre dans l'atelier des monnaies. Il serait intéressant de savoir ce qui va en être fait à Marseille et par qui. Et, si possible pourquoi ! Vous devrez enquêter et rendre compte de vos investigations. Nous savons que l'affaire est plus délicate mais le Grand Maître souhaiterait savoir. On ne vole pas les Templiers !

— Mission peu aisée en effet mais il est vrai qu'elle vaut que l'on s'y consacre avec toute son énergie. Où se trouvent les coffres ?

— Dans la cabine du capitaine Roger de Flor.
Louis prit un temps de réflexion.

— Avez-vous connaissance d'une courtisane qui, contre une poignée d'or, accepterait de se mettre dans le lit de Roger de Flor ?

Frère Bartolomeo ne mit que très peu de temps pour répondre à cette question.

— Depuis que nous, les Templiers, organisons le rapatriement de nos gens sur la mère patrie, nous avons un flot continu de prostituées qui, sentant la fin des réjouissances, sont prêtes à tout pour partir d'ici. Si j'ai bien compris, vous me demandez si j'ai sous la main une jeune fille, bien sous tous rapports, proprette sur elle, qui n'a pas froid aux yeux, qui aime les sous et, qui plus est, souhaite quitter la condition à laquelle elle est soumise ici ? Quelle est la mission que vous souhaitez lui confier ?

— Entrer dans la cabine du capitaine et y agir à son aise, marquer les caisses d'une marque visible mais pas trop, une éraflure par exemple qui aurait pu se produire pendant les manipulations d'embarquement. Il faut, pour pouvoir les repérer lors de leur débarquement, pouvoir les suivre à vue jusqu'au quai et me les désigner pour que je puisse agir. Parce que je pense que, compte-tenu de l'individu, de ses inclinations pour le sexe et de son caractère, séjourner dans sa cabine ne serait-ce qu'un temps est le meilleur moyen de ne pas attirer les soupçons. Comme vous le savez, l'homme est rendu si aveugle devant les appâts d'une femelle qu'il en perd tout discernement.

— Je pense avoir ce qu'il faut et même une belle bourse de monnaies d'or qui vont emporter le marché !

— Je vais la reconnaître comment ?

— La donzelle vous signalera sa présence d'une façon ou d'une autre au moment de son embarquement sur le 'Falcon Templum'.

— Parfait. C'est clair. Merci Bartolomeo !

*

Louis fit un signe de la main à Roger de Flor qui se trouvait à la proue de son navire, en train de surveiller les

opérations d'embarquement. Il y avait déjà une file conséquente de gens de toutes qualités et de toutes générations qui étaient filtrés à l'entrée de la passerelle par trois gorilles à la mine peu aimable. Il était aisé de constater qu'il y avait des personnes refoulées et d'autres qui grimpaient à bord sans oublier de passer devant un sbire qui « encaissait » le plus discrètement possible. Roger de Flor s'enrichissait encore sans vergogne.

Et une jeune femme, qui s'était manifestement trompée de navire volontairement, fut repoussée par la garde de l'« Espérance » parce qu'elle n'avait rien à faire sur le navire de Louis. La dame, fort jolie et habillée comme une seigneurie, avec son visage radieux, ses yeux noisette et son petit nez retroussé, lui adressa un clin d'œil pour lui signifier le plus discrètement possible qu'ils étaient complices. Et Louis, en détaillant sa silhouette arrière s'éloigner vers le « Falcon Templum », pensa, sans regretter un seul instant qu'il puisse avoir une telle pensée, que Roger de Flor n'allait pas s'ennuyer. Regarder sans toucher n'était pas péché, que diable !

*

Par acquis de conscience, Louis fit un tour à la cale pour constater que ses tonneaux n'avaient pas bougé d'un pouce. Là était le trésor et il était bien gardé.

-16-

MARSEILLE OU TOULON ?

Les deux navires à quai, prêts à appareiller, présentaient des caractéristiques techniques très différentes.

Louis commandait une nef catalane spécialement conçue pour les besoins du Temple par les maîtres charpentiers de Barcelone. Cette nef aurait pu être une caravelle tant par les formes que par la technique de

construction mais elle avait l'apparence d'un petit caboteur de coque particulièrement large, ce qui représentait un avantage pour la stabilité et un grave inconvénient dans la tenue du cap. Elle avait été dotée d'un huis, qui servait à faire entrer les chevaux dans les cales et qui d'ailleurs posait parfois quelques problèmes d'étanchéité et qu'il fallait ré-calfater⁶⁶ régulièrement. La coque était très haute, ce qui permettait de grands espaces pour correspondre à sa vocation de navire de charge et la hauteur était une garantie dans le gros temps. Construite en chêne, avec un avant surmonté d'un petit château formant une sorte de petit poste avant, le gaillard d'arrière servait aussi d'abri pour l'homme de barre maniant le grand safran. Le gréement était réduit à une grande voile ne nécessitant qu'un équipage réduit, mais restreignant les possibilités de manœuvre.

Roger de Flor commandait plus grand, plus lourd. Un navire de commerce fabriqué par les Italiens à Gênes qui pouvait se ranger dans la catégorie des Navas. Puissant, ventru à fort tirant d'eau, il était long de 15 toises pour 6 toises de large et capable de transporter une grande quantité de marchandises. Il était aménagé pour la circonstance en transport de voyageurs et 1500 pouvaient y embarquer ! C'était d'ailleurs le nombre de ceux qui étaient montés à son bord.

Ils appareillèrent de nuit alors que le vent, qui était porteur, se levait méchamment et qu'une forte houle dépassait en hauteur le pont de l'«Espérance», faisant grincer le bordé⁶⁷. Louis s'assura que tout était correctement arrimé et vint à côté du timonier pour lui tenir

⁶⁶Fermer hermétiquement

⁶⁷Le bordé est l'ensemble des bordages, c'est-à-dire l'ensemble des parties qui constituent la coque d'un bateau.

compagnie. A une encablure à peine, le ‘Falcon Templum’ suivait l’‘Espérance’. Son fanal bâbord, à peine visible en raison des embruns, ne permettait pas de voir s’il y avait des activités sur le pont. A la sortie du port, la houle se creusa plus fort encore, rendant sans doute maintenant le voyage pénible aux passagers des deux navires. Habités aux rudes traitements que la nature infligeait parfois aux estomacs, le cuisinier du bord avait, toutes prêtes, des décoctions de gingembre et citron qu’il mélangeait dans une tisane de verveine ou de camomille sucrée au miel. Cela devenait la boisson prise obligatoirement tant que le temps ne redevenait pas clément.

A l’aube du deuxième jour de navigation, la vigie cria « navires à bâbord ». Il s’agissait de trois cotres équipés de six à huit canons légers, on ne voyait pas bien, et de voiles carrées pour en augmenter la vitesse, ce qui pouvait en faire des navires de guerre très mobiles. Et aucun signe distinctif ! Des cotres Arabes ? Des pirates ? Gros remue-ménage⁶⁸ sur le ‘Falcon Templum’. Mais au bout d’un moment, les trois navires s’écartèrent de la route suivie par les nôtres et Louis en déduisit qu’arborer la croix templière sur nos voiles nous avait sans doute sauvé d’un désagrément certain, voire pire ! Le sultan Al-Ashraf Khalil avait respecté la parole de son père !

Le convoi était en vue des côtes de France, dans un trafic qui était important en cette heure matinale. Six navires se dirigeaient vers les côtes, sept quittaient leur port. Après une traversée plus paisible qu’au départ, le ‘Falcon Templum’, avait ralenti son allure et avait été un peu distancé par l’‘Espérance’. La vigie en informa le pont et

⁶⁸ A partir du XVII^e siècle, « branle-bas de combat » qui consistait à décrocher le couchage pour pouvoir avoir plus de place lors de la bataille.

Louis monta sur le gaillard d'arrière pour suivre la manœuvre du 'Falcon Templum'. L'alerte mit l'équipage debout pour effectuer au plus vite toute manœuvre que la situation future exigerait. Et, petit à petit, le 'Falcon Templum' prit une direction plus au nord, résolument vers Toulon !

L' 'Espérance' n'était pas navire à manœuvrer facilement. Bien que le vent soit arrière, il fallut un moment pour que Louis parvienne à s'approcher à quelques milles du fuyard. Il prit la résolution de suivre, sans tenter d'intercepter, mais de se maintenir au plus près pour accoster si possible à côté du 'Falcon Templum'. Le timonier détailla à Louis tout ce qu'il connaissait du port de Toulon. Et il en fit une description précise.

L'enceinte fortifiée s'étendait sur moins de cent toises de large. Elle avait dans son ensemble la forme d'un fer à cheval très allongé vers le nord. Les remparts étaient constitués d'une muraille continue de cinq toises de haut sur laquelle s'appuyaient des maisons. Elle mesurait deux toises d'épaisseur à la base et une demi-toise à sa crête. Elle était crénelée et percée de meurtrières. Certaines maisons y avaient pratiqué des ouvertures, comme c'était le cas des deux maisons acquises par le Temple sur la muraille ouest. Des tours renforçaient les angles. C'étaient de robustes constructions rectangulaires aux solides assises évatives, coiffées d'un toit à pignon à deux égouts. Au beau milieu de cette façade maritime, "le portal del Mar" ouvrait sur un étroit rivage. Sa haute porte était surmontée d'une tour et était précédée par un embarcadère en bois. Ainsi conçu, l'Ordre du Temple pouvait échapper aux droits d'embarquement et de déchargement de leurs navires en

toute franchise⁶⁹ car les navires remontaient jusqu'aux maisons par le fossé faisant le tour des fortifications.

*

Une fois le ‘Falcon Templum’ à quai, et la manœuvre fut rapidement menée, l’‘Espérance’ se rangea tant bien que mal malgré les manœuvres désespérées d’une partie de l’équipage descendu à quai pour tirer le navire à bras vers un étroit emplacement. Louis put sauter au sol et se diriger vers le ‘Falcon Templum’ avec l’intention d’interpeller Roger de Flor.

L’embarcadère était étroit, encombré par des filins et des casiers à crevettes. Les passagers du ‘Falcon Templum’ débarquaient avec leur barda en file compacte qui ne laissait même pas place à un passage d’homme à pied.

Voyant cela, Louis force le passage jusqu’à tomber sur un véritable mur d’individus à allure de débardeurs, la mine déterminée, les poings fermés, dague de combat dégainée de leur étuis, prêts à intervenir et qui lui font signe de faire demi-tour. Louis exprime sa colère en occitan, en catalan et finalement en latin sans provoquer une quelconque réaction de la part de ses individus qui se font de plus en plus menaçants. Une violente bousculade, venue de derrière, jette Louis à terre où il est piétiné. Quelques matelots arrivent à la rescousse et une bagarre se déclenche, cette fois à couteaux tirés de toutes parts. Les gens de l’‘Espérance’ auront le dessus après avoir lardé quelques belligérants mais le mal est fait : Roger de Flor a disparu !

*

⁶⁹La franchise est un mode de commercialisation de produits et de services qui repose sur un contrat de collaboration entre d'une part, une entreprise, le franchiseur, et d'autre part, une ou plusieurs autres entreprises, les entreprises en franchise.

Désormais, en pays hostile tant que l'équipage du 'Falcon Templum' était à quai en même temps que l' 'Espérance', il fallait redoubler de prudence en vue de protéger le trésor. Louis doubla la garde.

-17-

LA TRAITRISE DE ROGER DE FLOR

Après avoir fait le coup de poing et même le coup de lame, Louis s'était dégagé de la multitude qui débarquait et celle qui se pressait pour embarquer. Roger de Flor avait disparu. Avait-il emporté avec lui avant de partir le trésor qui lui avait été confié par le Grand Maître et les deux coffres qu'il avait volés à l'atelier des monnaies d'Acres ? Quels étaient les profits qu'il avait retirés de son chantage auprès des dames fortunées lors de l'embarquement ? Autant de questions qui angoissaient Louis. Avait-il failli à sa mission ?

Espérant que la commanderie templière de Marseille, ne voyant pas arriver les navires templiers attendus avaient avisé la commanderie de Toulon et, sans doute, donné des nouvelles directives, Louis décida d'aller s'y présenter.

La petite était futée ! Elle savait pour qui elle avait travaillé et elle avait souhaité faire ce travail jusqu'au bout. Elle était là, à proximité immédiate du portail d'entrée de l'édifice du Temple, faisant le pied de grue⁷⁰ avec un air de sainte-nitouche⁶⁶ pour qu'on ne la remarque qu'à peine ! Pour elle, qui avait plutôt l'habitude de racoler, l'exercice devait l'amuser. Louis aborda la belle, qu'il avait reconnu

⁷⁰ Attendre en ayant l'air un peu sot".

de loin, avec un air volontairement avenant pour ne pas la brusquer.

— Bonjour princesse ! Votre voyage en cabine de luxe sur un navire de plaisance a-t-il été à la hauteur de nos espoirs ?

— Pour satisfaire votre curiosité, que je pourrais trouver déplacée en d'autres circonstances, et puisque vous voulez sans doute tout savoir, la cabine était étroite mais douillette, le lit à une place contraignait à être l'un sur l'autre, et l'étalon était, je dirai, inconsistant. Bref, je n'ai passé de bonnes nuits que lorsqu'il partait dans les coursives courir les courtisanes qui l'avaient payé de leur personne pour être à bord. Il n'en revenait d'ailleurs pas très enchanté et hors d'état de m'infliger quoi que ce soit !

— Et ? demanda Louis plus préoccupé par la suite,

— J'ai fait ce qui a été demandé sans difficulté aucune ! J'ai marqué les deux coffres de façon discrète, j'ai suivi leur débarquement fait, je dois dire, en toute discrétion. Les deux coffres, vous dites, mais aussi cinq autres, moins volumineux, mais tout aussi lourds à voir les hommes pliés sous la charge. Ils ont été embarqués sur une charrette positionnée en bout de quai, charrette tirée par deux chevaux de trait, promptement bâchée et escortée par une dizaine de costauds près à ferrailer si besoin était. Comme celui qui était leur chef et qui me connaissait pour m'avoir vu à bord m'avait repéré, je n'ai pas insisté !

— Tu as bien fait le travail qui t'était demandé et tu dois en être louée. As-tu parlé du résultat de ta mission à quelqu'un d'autre ? As-tu été bien payée ?

— Non et oui ! A part vous, je ne connais personne ici. Du moins pour l'instant. Pour moi, Toulon ou Marseille, c'était....Je vais vous expliquer....Où qu'il soit, c'était le même quai de port, le même bouge, la même vie dissolue.

Maintenant, avec le petit trésor que le frère templier m'a donné, je peux changer de vie ! Je ne chasserai plus chez la piétaille ! Je vais m'élever dans la société, faire comme si j'étais une dame, m'inventer un titre de noblesse ou mieux l'acheter puisque j'en ai les moyens ! Et quitte à montrer mes fesses à un vieux baron au cours d'un mariage arrangé, il faudra que cela rapporte beaucoup plus !

— Quel avenir, ma belle ! La mine affichée par Louis était, en cet instant, dubitative.

Et la belle reprit sur le même ton :

— Ce n'est pas l'avenir qui m'intéresse car je n'ai aucune maîtrise sur l'avenir ! C'est de mon devenir que je me préoccupe ! Et là, je compte bien arriver à mes fins car personne ne le fera pour moi !

— Alors, bon devenir, ma belle ! Bon devenir !

*

Et qui ouvrit la porte de la bibliothèque de la maison du Temple de Toulon ? Jacques de Molay, maréchal du Temple, en personne !

— Et bien oui, Louis ! Je faisais partie des bagages de Roger de Flor et nous avons jugé, notre Grand Maître Thibaut Gaudin et moi, que personne ne devait en être informé. Même pas toi qui pourtant faisais partie de la manœuvre que nous avions imaginée.

— Vous avez arrêté Roger de Flor ?

— Les circonstances font que nous l'avons laissé libre.

— Comment pouvez-vous ! Il vous a volé !

— L'essentiel est sauvé ! Déjà, ma présence à bord du 'Falcon Templum' ne lui avait pas permis de s'approprier du trésor des Templiers qui se trouvait caché dans le compartiment des chaînes. Dès l'amarrage au quai, des frères templiers qui se trouvaient à bord se sont, sur mon ordre, emparés du magot qu'il a fallu défendre contre les

sbires de Roger de Flor. Nous avons dû négocier ! Notre trésor à nous, contre les quelques pièces de monnaie volées à Acre ! Notre trésor était inestimable, le sien réduit à des piécettes !

— Roger de Flor vous a donc volé !

— Roger de Flor a admis devant nous qu'il avait tenté de nous voler mais que votre vigilance, Louis, il n'avait pu la mettre en défaut. Vous alliez révéler, à un moment ou à un autre, sa trahison envers le Temple et, en conséquence, s'en était fini de sa bonne réputation !

— Réputation ? Vous dites réputation ? Ne s'agit-il pas d'un parjure ? N'a-t-il pas prêté serment ?

— Nous l'avons congédié ! Nous avons appliqué, en l'adaptant aux circonstances, l'article 119 des retraits de la Règle qui stipule que « tous les vaisseaux de mer qui sont de la maison d'Acre sont au commandement du commandeur de la terre. Et le commandeur de la voûte d'Acre, et tous les frères qui sont sous ses ordres sont en son commandement et toutes les choses que les vaisseaux apportent doivent être rendues au commandeur de la terre. » Nous lui avons enlevé le capitanat du 'Falcon Templum'. Et nous l'avons réduit au silence ! Son silence contre notre mansuétude. Sa parole contre la nôtre !

— Il y avait autre chose à cacher, qu'il ne fallait pas savoir ?

— On peut le dire en effet.

— Mais que diable avait-il contre nous pour qu'il bénéficie de notre pardon ?

— Il n'avait pas embarqué que notre trésor ! Il avait embarqué bien plus que cela ! Il avait pris l'initiative d'embarquer dans le plus grand secret une dépouille mortelle et ses biens personnels.

— Vous voulez dire que... Louis réfléchissait en se frottant le menton, le regard vague et les lèvres pincées.

— Personne ne nous aurait pardonné. Personne ! Laisser un Grand Maître du Temple, surtout mort pour la cause de façon héroïque, en otage chez un voleur de sépulture sans savoir ce qui allait en être fait ? Jamais ! Nous avons récupéré le corps qui avait été, heureusement, embaumé selon les règles de l'Art. Nous allons le rendre à son épouse avec certaines malles qui lui appartenaient et dans lesquels, sûrement, il y a quelques richesses. Nous avons décidé, ici, de ne pas les ouvrir pour respecter la mémoire du mort. Nous ne voulons pas savoir ce qu'elles contiennent. Pas pour l'instant. Seul notre Grand Maître du Temple aura à décider lorsqu'il rentrera à Paris. Il a déjà évoqué la possibilité de lui construire un tombeau servant de sépulture, à cet illustre Templier.

— J'avoue avoir eu l'intention d'occire de Flor ! Il m'a échappé !

— Louis, il faut que vous sachiez qu'il ne vous porte pas dans son cœur ! Lorsque nous l'avons intercepté, il a proféré des menaces de mort à votre rencontre ! Si j'étais vous, je resterais sur mes gardes car il a un pouvoir de nuisance peu commun : il est destiné à être le chef des Almogavres, des soldats mercenaires anciennement au service du roi d'Aragon que vous avez fréquentés en 1285 ! Il a donc des gens à sa solde, sur place, dans votre Roussillon ! Et comme les gardes renforcées mises en place autour de l'Espérance ont attiré son attention et lui ont laissé croire que vous protégez vous aussi peut-être un magot....

— Qu'il vienne donc se frotter à moi ! Dois-je poursuivre ma mission initiale ?

— Allez à Marseille pour débarquer les dépouilles mortelles de nos frères habitant de ce côté-là de la terre de France. Vous y êtes attendu.

LES PLANQUES

Par fort coup de vent arrière, l'‘Espérance’ avait navigué en suivant les côtes pour plus de sécurité et ne mit que huit jours pour arriver en vue du Cap Béar. Une très courte escale à Collioure avait permis d'organiser avec les frères templiers de la commanderie du Mas Déu toutes les cérémonies funéraires qui accompagneraient les cinq frères templiers qui seraient enfouis en terre. La commanderie de Barcelone avait, quant à elle, dix-huit frères à honorer et ils en avaient la charge.

Guillem d'Abellars, commandeur du Mas Déu, qui avait succédé à Ramon Saguàrdia, avait ordonné les cérémonies qui accompagneraient les rites funéraires prescrits par la Règle du Temple. Il avait une arrière-pensée en s'assurant que le transport des corps entre le lieu de débarquement et le Mas Déu soit le plus sûr possible et par là protéger le trésor ! Il fut convenu avec Louis de Castelnou que le convoi funéraire devait paraître ostentatoire, comme si tous les habitants de la région devaient être témoins du retour des héros morts en Terre Sainte.

C'est un lieu situé non loin du Port de Vénus⁷¹ qui fut choisi pour le débarquement. Un havre permettant habituellement aux navires ayant des difficultés à franchir le Cap Béar de s'abriter en cas de coup de mer, une anse en eau profonde et très discrète, Paulilles.

Entre des promontoires rocheux qui forment des plages, une anse très protégée des vents du Nord, qui parfois soufflent en rafale à décorner les bœufs, s'offrait aux yeux de Louis et de son équipage. Un paysage à couper le souffle : des touffes de pinède littorale dont l'ombrage borde la plage

⁷¹Un des anciens noms de Port-Vendres

cachent parfois des vignes alignées en contre-pente, les feuilles en forme de cœur jaunies au soleil d'été. Des vignes sans doute bientôt prêtes à vendanger car de lourdes grappes d'un raisin noir marbré de violet plient les sarments vers la terre. Et cette terre ocre recouverte, entre les rangées de ceps, d'une herbe verte et drue au printemps mais qui, visiblement, souffre de la chaleur. Plus haut, quelques chêne-liège et pins d'Alep, de rares oliviers sans doute centenaires, un bouquet de cyprès, et plus haut encore, sur des terrasses en pierre sèche aménagées par l'homme, la garrigue parsemée de lavande et de thym, et quelques taches blanches qui se déplacent lentement : des brebis qui broutent ce qu'elles trouvent, c'est-à-dire pas grand-chose.

On laissa le temps, à l'abri des regards dans la cale du navire, de conditionner les petites boîtes en bois recevant les dépouilles mortelles des Frères et les coffres destinés à transporter le trésor. On fit avancer le convoi de charrettes au plus près du bord sur la plage et l'«Espérance» avança presque à s'échouer sur le banc de sable. L'huis ouvert et posé sur la plage, le transport de la cale aux charrettes fut aisé et rapide.

Vingt charrettes tirées chacune par deux chevaux de trait menés par des hommes de l'art se mirent en route. Derrière, le clocheteur⁷² puis le Christ en croix. Suivaient tous les frères valides du Mas Déu dans la grande tenue qui leur était assignée selon leur grade. Ils étaient conviés à encadrer le convoi en psalmodiant. Bientôt, comme il avait été imaginé, une foule de miséreux en prière, parce qu'ils savaient tout le bien que faisait le Temple pour les pauvres, suivirent le convoi au fur et à mesure qu'il avançait sur les chemins. Comme garde, il n'y avait pas plus efficace !

⁷²Anciennement, homme qui précédait les convois funèbres tenant à la main une clochette qu'il faisait sonner de temps en temps.

Le temps fut clément. Les jours s'égrainaient à la vitesse du convoi, les nuits étaient l'occasion de collations et de prières collectives autour d'immenses feux de camp. Ils partirent une centaine et arrivèrent à plus de mille au Mas Déu. Même les curés des paroisses traversées n'étaient pas arrivés à empêcher leurs ouailles de se joindre aux prières des Templiers.

Au Mas Déu, le tri avait été organisé. Dans la chapelle, les dépouilles mortelles ou ce qu'il en restait. Au cimetière, les fosses étaient creusées, orientées est-ouest. Elles étaient de petite dimension compte-tenu du peu de volume à consacrer à chaque corps. Toutefois, elles étaient profondes pour éviter leur profanation par les bêtes sauvages.

Le commandeur, ignorant l'identité des victimes, avait dû différer la fabrication des dalles funéraires et surtout la rédaction des épitaphes littéraires qui les identifieraient. Pour l'instant, une simple couche de galets recouvrirait les fosses. Conformément à la Règle, la communauté réciterait cent patenôtres durant sept jours et des aumônes seraient distribuées aux pauvres.

*

Guillem d'Abellars, commandeur du Mas Déu, décida de l'endroit où une partie du trésor serait entreposée dans le Mas Déu. Il avait décidé de ne garder que les pièces d'or et d'argent qui avaient été apportées de Saint-Jean-D'acre. Il préférait garder à sa disposition toutes les liquidités. Quant aux plaques d'or et d'argent fabriquées à Acre et surtout toute la collection de poinçons musulmans qui avait été récupérée au fur et à mesure de la retraite des croisés vers Acre, ainsi que ceux utilisés par les Occidentaux et qui avaient été tout bonnement contrefaits, il fallait les mettre à l'abri dans un lieu secret.

Ce fut une des discussions animées du premier chapitre organisé depuis le retour des frères morts pour la cause. Mais il y eut unanimité. Louis devait, seul, choisir cette cachette, l'aménager au besoin, y transporter les coffres et les y enfermer en toute sécurité. Louis devait agir seul et décider seul du « où » et « quand » l'opération aurait lieu. Afin que le commandeur soit informé au minimum de ce lieu caché et des modalités pour y accéder, un manuscrit codé par Louis lui serait confié et ce n'est qu'à son retour qu'il lui remettrait la clé de décodage.

*

Sans dire quoi que ce soit à quiconque, agissant seul et de nuit, Louis chargea deux mules du précieux trésor et partit avant l'aube.

-19-

LE DERNIER VOYAGE

Comme il avait été convenu, Louis quitta sans prévenir le Mas Déu dès le crépuscule, tirant derrière lui un attelage de deux mules lourdement chargées. Inutile d'expliquer où il allait puisque c'est un secret !

Sa mission accomplie, le cœur léger et soulagé par le succès de sa mission, Louis était sur le chemin du retour. Du côté de l'aqueduc des Arcades, à proximité de Serrat d'en Vaquer, alors que la lune était pleine et que l'on y voyait comme en plein jour, il se sentit suivi mais n'y prêta pas toute l'attention souhaitable. Et puis, vers les prés bordant le canal d'arrivée d'eau passant sur l'aqueduc, il identifia le bruit de chevaux qui s'impatientsaient en piaffant.

Ce fut trop tard qu'il s'aperçut que le danger était caché derrière l'entrelacement des troncs d'arbre qui soutenaient l'ouvrage !

*

Un, deux, trois, cinq, bientôt dix, et même une femme, entourent Louis. D'abord, moitié devant, moitié derrière. Ainsi disposés et serrés, ils s'avancent à pas lents, lances basses, en poussant des cris terribles. Louis comprend qu'il ne pourra pas rompre leur cercle ainsi formé. Il tâte ses armes, s'assure que sa dague courte et pointue est bien en place à sa ceinture, et dégage sa dague longue à deux tranchants ressemblant à une petite épée cachée sous sa longue cote de bure marron, morceau rectangulaire avec un trou pour la tête, à manches amples et capuchon. Dans un geste brusque, il se débarrasse de sa cale⁷³ de toile en coton blanc et de sa cote qui pourraient le gêner dans ses mouvements.

Des cris de guerre, des mots grossiers, et un coup venu par derrière ! Un coup de lance, dans l'arrière de la cuisse droite, le fer bien enfoncé, un cri de triomphe accompagnant ce coup en traître. Louis tombe à terre. Roule sur le côté. Se met sur le ventre. Aussitôt, les hommes, tous les hommes, se ruent sur ce corps à leur merci et lui portent des coups de pied de flanc, des coups à faire très mal au ventre, aux testicules particulièrement visées. A chaque coup si violent Louis roule sur lui-même, présentant à ses assaillants une nouvelle partie à botter.

Les hommes, cette fois au nombre de quatre, vociférant comme des damnés, l'immobilisent au sol, chacun tenant un de ses membres, si fermement que toutes les tentatives de Louis pour s'en dégager, même en se contorsionnant de tous les côtés, ne peuvent qu'échouer. Ils le serrent de si près qu'il peut voir leurs yeux injectés de sang et sentir leur souffle court sortir de leur gueule avec des odeurs putrides mêlées à des relents de vin.

⁷³Bonnet en coton, porté tout au long du Moyen-âge, jusqu'au 16^e siècle.

Alors, la femme, qui jusque-là se contentait d'encourager d'une voix stridente au carnage, aussi excitée que les hommes et peut-être même plus, s'assied à cheval sur les cuisses de Louis et entreprend de le dénuder avec un petit couteau à lame fixe, qu'elle avait dégagé de sa ceinture où il était suspendu par une chaînette, sa chemise et son caleçon de toile, promptement taillés, laissant Louis nu, entièrement nu, à la merci de ses bourreaux, couché sur le dos, les bras en croix et les jambes largement écartées, toujours maintenu .

Proprement assommé par les coups, Louis perd un moment conscience ou, peut-être est-ce l'instinct de conservation, ne veut plus rien ni savoir, ni entendre, ni agir !

Alors, celui qui paraît être le chef, s'agenouille, se penche sur lui, et murmure à son oreille :

— Dis-moi où tu as planqué le trésor des Templiers ou tu vas regretter n'être né et d'avoir connu Roger de Flor ! Aux douleurs endurées à cause de la raclée qu'il venait de subir et qui lui coupait la respiration, sans doute les côtes cassées, et aux crampes qui tordaient son ventre, Louis sut que sa dernière heure était, compte-tenu des circonstances, arrivée. Et, au plus profond de lui-même, il lui sembla entendre une voix qui lui intimait de la fermer, pour une fois, sa grande gueule ! Et sa conscience lui disait qu'il fallait résister jusqu'au bout. Pour la Cause ! Et, dans sa semi-inconscience, il se prit à crier de toute la force qui lui restait :

— Vas te faire enc..., espèce de maubec⁷⁴

Ce qui fit bien rire toute la compagnie, y compris la femme, mais qui déplut fortement à l'intéressé, vexé d'être ainsi traité devant ses troupes.

⁷⁴Expression du Moyen Age. Homme dépourvu de parties génitales

— Ca, bourse molle⁷⁵, tu vas le regretter !

Et il lui casse le coude droit en le mettant en porte à faux sur sa cuisse. Hurlément de douleur ! Perte de conscience et presque de connaissance !

— Alors, cette planque, où elle est ?

Louis ne se reconnaît plus. Louis ne se connaît plus. Il n'est plus capable de savoir dans quel monde il vit et quel rapport à ce monde avec lui ! Louis ne sait plus où il est, qui il est, Louis se moque totalement de ce qui va lui arriver ! Il laisse faire !

— Tu y vas, Cunégonde, mets-lui la pression !

Alors, cette espère de sorcière, échevelée, édentée, vieille peau ridée, qui le chevauche après avoir retroussé sa cote comme si elle allait le monter, pose le fil de son couteau à la naissance de la gorge, à l'endroit où, devant, se réunissent les côtes, et de haut en bas, taille la peau jusqu'à l'os, jusqu'au sang. Et elle poursuit sur le ventre, en enfonçant la lame jusqu'à la garde, et elle arrive, ainsi taillant, au pubis de Louis.

— Je les lui coupe, je les lui coupe ! Dis-moi qu'il faut que je les lui coupe ! J'aimerais tant les lui couper !

— Qu'est-ce que tu en penses, le Templier ?

Aucune réaction.

— Attends Cunégonde, ne soit pas impatiente ! On va essayer autre chose ! Passe-moi sa ceinture !

Une ceinture très longue qui avait été tournée deux fois autour du corps, croisée sur les reins, puis nouée devant et tombant en deux longues lanières, et qui, maintenant, se retrouvait enserrant son cou avec un bâton servant de tourniquet pour serrer !

Louis n'en pensait rien ! Louis n'était plus là !

⁷⁵Pas besoin de traduire ? Sans doute en référence avec l'état de Templier de Louis.

— Sacré bon Dieu ! Nous sommes allés trop fort ! Il est passé ! Il ne respire plus ! Son cœur ne bat plus ! Il est passé, je te dis ! Nous voilà dans de beaux draps ! Alors, Cunégonde se redresse, frustrée de ne pas avoir fait ce qu'elle voulait, puisque maintenant cela n'a plus aucune importance ! Alors, le cercle des assassins qui s'était formé pour regarder la mise à mort, manifesta en murmurant le regret de n'avoir pu poursuivre ce qui, pour eux, n'avait été qu'un jeu ! Car chez les Almogavres⁷⁶ de Roger de Flor, ardents et cupides, familiarisés au meurtre et à la rapine, on torturait et on tuait souvent aussi par plaisir ! Parce que nul ne savait, chez ces assassins, quelle serait la réaction du chef de ses bandits de grand chemin rentrés bredouilles de leur mission ! Et ils en avaient peur !

*

Louis fut laissé ainsi dévêtu, mort ! Ce qui restait de ses oripeaux étaient répandus autour de lui. Les mules, échappées, étaient montées vers les prés de Serrat d'en Vaquer. Le silence était retombé et la lune, cachée par un épais nuage, n'éclairait plus la scène du crime.

Bientôt, le soleil émergeant du plein est, redonnerait au monde sa raison d'exister.

-20-

QU'Y A-T-IL DE PLUS VIVANT QU'UN SOUVENIR ?

Tôt le matin, Louis avait été amené au Mas Déu par des paysans qui l'avaient découvert comme mort dans un fossé au pied de l'aqueduc des Arcades, à proximité de

Serrat d'en Vaquer. Ils l'avaient ramassé et couché dans un charreton tiré par une mule, non sans avoir fouillé ce qui restait de ses vêtements au cas où il eut été porteur de choses et d'autres susceptibles d'arrondir leurs maigres revenus. Ils n'étaient pas des détrousseurs de cadavre, que diable, mais 'l'occasion fait le larron' !⁷⁷

Une vieille femme, du moins si l'on s'en tenait à sa mise extérieure, avait insisté pour que les hommes se chargent de la besogne, non sans rouspéter car il faudrait justifier au fermier des terres agricoles appartenant au Temple le retard pris dans les tâches qu'ils auraient dues accomplir. Aussi, tout ayant été bien pesé, ils avaient convenu entre eux que le mieux serait de conduire le corps au Mas Déu, où ils étaient sûrs d'être accueillis et même éventuellement nourris. Au Mas Déu, tous les pauvres savaient trouver gîte et couvert quand tout allait mal et que le sort s'acharnait contre eux. Alors, s'ils accomplissaient ce que les Templiers pourraient considérer comme une bonne action, ils pourraient peut-être espérer plus de la part de la communauté des frères Templiers !

*

Louis, confiné dans une cellule de moine spacieuse et bien éclairée, avait immédiatement bénéficié des services d'un médecin-chirurgien « de robe longue »⁷⁸ de l'hôpital St-Jean de Perpignan⁷⁹, formé à l'université de Montpellier. L'hôpital était placé sous l'égide des consuls de la ville et

⁷⁷Le roman de Renart : œuvre collective écrite entre 1175 et 1250

⁷⁸Qui exerce après avoir satisfait à un examen devant ses pairs pour avoir le droit de « curer et guérir toutes manières de clous, de boces et plaies ouvertes ».

⁷⁹Il s'appuyait d'un côté sur le rempart, à la hauteur du bastion Saint-Jean, de l'autre, il jouxtait l'église Saint-Jean dite « le Vieux » (fin IX^e siècle), et voisinait avec le palais comtal (fin X^e siècle), plus tard avec le palais épiscopal. Situé en bordure de la rue principale (actuelle rue des Abreuvoirs) et du marché, il a donc été édifié au cœur du noyau originel de la ville, centre de regroupement des maisons, pôle religieux mais aussi espace de commandement politique et militaire. Il a été détruit en 1808.

sous la protection de l'évêque d'Elne malgré l'interdit religieux qui frappait les chirurgiens. Il faut dire que la papauté d'Avignon voulait disposer, au cas où et auprès d'elle, des meilleurs praticiens médicaux et chirurgicaux du moment. Elle ne montrait donc pas l'exemple ! Louis avait été veillé plusieurs jours et nuits par des nonnes soignantes spécialement venues de l'Hospice d'Ille sur têt, établissement recommandé pour ses savoir-faire en manière de médecine générale car il accueillait les pauvres de la ville mais aussi les pèlerins en marche vers St Jacques de Compostelle, et même parfois de simples voyageurs. Elles avaient soigneusement noté, jour après jour, sur un parchemin, l'évolution du malade et de ses traumatismes. La médecine avait fait des miracles ! Louis souffrait de fractures des membres inférieurs, dont une vilaine fracture ouverte du tibia droit qui avait été réduite à grand mal, de plusieurs fractures de côtes à droite et à gauche qui l'empêchaient de respirer, d'une fracture du coude droit, celui qui avait été volontairement cassé, et de contusions multiples sur les bras. Il avait aussi été éventré ! Ou peu s'en faut ! Une lame fort aiguisée, heureusement très courte, avait tailladé son ventre jusqu'aux entrailles depuis le cou jusqu'au pubis. Tout cela ressemblait à de la torture !

D'abord inconscient plusieurs jours, il avait, peu à peu, à nouveau émergé d'un brouillard épais en étant souvent submergé par des perturbations émotives et des dépressions entrecoupées de rares moments de lucidité, et manifestant même parfois de l'agressivité et de l'impulsivité. Puis, petit à petit, il a recouvré la mémoire relative à son enfance ou, mieux, de tout ce qu'il avait appris de façon livresque ou retenu de ses expériences professionnelles. Ces capacités de réflexion et de décisions

sont rapidement redevenues normales, en tout cas comparables à « avant ».

Plusieurs mois après, à la requête présentée par la commanderie templière du Mas Déu auprès de la commanderie de Barcelone, Jacques II d'Aragon avait prié Arnaud de Villeneuve, illustre médecin des Rois et Papes qui avait assisté son père Pierre III lors de son passage de la vie à trépas en 1285, et qui était resté son propre médecin, de se rendre au Mas Déu pour y donner son avis sur l'état de santé mental de Louis, ce qu'il fit sans hésitation et avec intérêt car il voulait, chaque fois qu'il le pouvait, confronter ses idées religieuses radicales aux pratiques de la Règle du Temple.

*

Après avoir consulté tout ce qui avait été écrit par les nonnes-infirmières, écouté les diagnostics du médecin-chirurgien de l'hôpital St-Jean qui avait effectué tous les soins, considéré que certains témoignages de ceux qui avaient côtoyé Louis pendant sa rééducation fournissaient des éléments importants, il avait constaté que Louis était redevenu sain de corps, nullement handicapé par les traumatismes qu'il avait dû subir. Mais il avait aussi constaté que Louis avait de nombreux trous de mémoire. Il ne manquait plus à Arnaud de Villeneuve que l'avis du commandeur Ramon Saguàrdia ⁸⁰sur le « pourquoi ». Non pas de cet acharnement sur la victime mais sur le « pourquoi » de cet entêtement à vouloir à tout prix sauver Louis d'une mort à priori quasi certaine mais qui, en apparence, s'avérait un inconvénient de très haute

⁸⁰ Ramon Saguàrdia a fait deux séjours au Mas Déu : 1292-1293 et 1003 à 1310 en qualité de commandeur d'Aragon et de Catalogne

importance. Arnaud de Villeneuve concevait sans problème que les frères templiers se fassent un devoir de tout faire pour sauver un des leurs ! Mais, à son avis, les Templiers, qui se disaient chevaliers du Christ, donnaient et recevaient la mort en toute connaissance de cause ! Alors, malgré son état de médecin qui l'obligeait à sauver plutôt qu'à laisser mourir, déployer de tels efforts pour maintenir un homme en vie dépassait son entendement et suscitait son étonnement. Il fallait qu'il sache !

C'est à l'ombre de la tour, assis sur un faudesteuil, loin des oreilles indiscretes, que les deux hommes aux gestes volontairement mesurés et au visage sévère s'adressèrent la parole en parlant calmement.

— Commandeur, de quelle mission Louis avait-il été chargé avant de se faire rosser ? Est-il possible de le savoir avant que je me prononce sur son état de santé ? C'est important !

La longueur du silence de Saguàrdia ponctué par un hochement de tête mit en évidence la gêne que procurait une telle question.

— Honorable docteur, dit Saguàrdia, il était effectivement en mission !

— Mais encore, murmura avec un léger sourire le médecin entre ses dents ?

— Une mission du plus haut intérêt.

— Un intérêt diplomatique, économique, personnel ?

— Un intérêt à la fois économique et politique !

— Si je commence à bien comprendre, il en allait de sa mission de l'intérêt politique et économique des Templiers en général et pas seulement des Templiers du Mas Déu ? Est-ce bien cela ?

— Oui docteur, il s’agit bien de cela !

— Et vous ne voulez ou pouvez pas me dire de quoi il s’agit ? Vous savez que je suis tenu au secret médical et je l’ai juré par le serment d’Hippocrate⁸¹

— Sans vouloir polémiquer, il en va de même pour le secret du prêtre confesseur et l’on sait sur ce point où cela peut conduire ! Néanmoins, vous avez raison. La maladie dont souffre Louis a des raisons sans doute profondes et, si je veux bénéficier de votre expertise, il faut que je vous explique. Peut-être pas tout, mais quand-même !

Les deux hommes se détendirent d’un seul coup. Saguàrdia recula ses fesses contre le semblant de dossier du faudesteuil ; posa ses coudes sur ses genoux et joignit ses mains qu’il caressa l’une contre l’autre. L’éminent médecin allongea ses jambes devant lui en avançant ses fesses au bord du siège. Il posa ses mains à plat sur ses cuisses et son visage refléta une vive attention de sa part. Ils étaient entrés en communion !

— Docteur, vous n’êtes pas sans savoir que le 28 mai 1291 nous avons perdu St-Jean-d ‘Acre prise par les Mamelouks, mettant ainsi fin à notre présence en Terre Sainte. Ce revers, ou plutôt cette défaite, disons les choses comme elles sont, avait été prédite bien avant qu’elle ne survienne ! Les croisés n’avaient plus ni la foi ni les motivations. Les volontaires à se croiser se faisaient rares et les qualités guerrières de ceux qui nous rejoignaient étaient douteuses. Nous autres, Templiers, en raison du nombre considérable de morts dans nos rangs, n’étions plus

⁸¹«Quoi que je voie ou entende dans la société pendant l’exercice ou même hors de l’exercice de ma profession, je tairai ce qui n’a jamais besoin d’être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas”. (IV^e siècle avant Jésus-Christ)

en nombre suffisant pour encadrer les troupes ou fournir des troupes de choc. Nous pensions qu'à cause de notre défaite, car les puissants allaient nous en accuser, nous n'aurions plus aucune utilité dans le royaume de Jérusalem. Et, comme également prévu, bien vite se manifesteraient les détracteurs de tous bords qui nous accuseraient, ni plus, ni moins, d'être les complices par inaction des Mamelouks. A Acre, nous avons donc organisé notre repli aux tous derniers moments de la bataille. Depuis quelques années, Louis s'était formé à cette éventualité. Lorsque cela était nécessaire, il convoyait du ravitaillement depuis Collioure, grâce à un navire huissier que nous avons fait fabriquer dans les chantiers de Barcelone et qui nous appartenait en propre. Ce navire n'avait l'air de rien, c'est-à-dire qui avait été conçu pour passer le plus possible inaperçu. Il transportait les marchandises et équipements indispensables à la vie de Saint-Jean-D'acre et les rares croisés volontaires pour y servir. Pour ce qui serait sa dernière traversée, il était prévu qu'il transporte dans ses cales la dépouille des Templiers qui auraient succombé pendant les ultimes assauts afin de ne pas les laisser aux mains des Infidèles.

Un silence qui se fait très lourd, qui semble être très long, et qui implique qu'il y a une suite difficile à exprimer.

— Et ? murmura Arnaud de Villeneuve, déjà conscient de l'importance de la suite.

— (un raclement de gorge !). Et le trésor des Templiers Catalans du Mas Déu !

— Arrivé à sa destination ?

— En partie seulement !

— Expliquez-moi, du moins si vous le pouvez !

— Débarqué à Paulilles, Louis, sous couvert de convoi mortuaire, achemina dans le plus grand secret sur le Mas Déu l'intégralité du pactole. Et puis nous avons décidé de ne pas tout cacher au même endroit⁸².

L'argent comptant et les métaux précieux ont été séparés dans des lieux différents. C'est, du moins, ce qui était prévu ! Louis a réalisé la première partie du plan sans aucun problème.

Nous n'avons aucune nouvelle de ce qu'il est advenu de la seconde partie du plan. Nous avons bien retrouvé Grisette et Bonnemine, nos deux mules, déharnachées et paissant tranquillement non loin de l'endroit où Louis fut trouvé, sur la colline de Serrat d'En Vaquer. Tout indique que Louis a été torturé ! Pour obtenir des aveux ? Quels aveux ? Et si oui, a-t-il « avoué » ? Des questions que nous nous posons avec angoisse au Mas Déu et moi en particulier. J'ai, en effet, tout intérêt à savoir ce qui s'était passé ! N'est-ce pas Louis qui avait été chargé de rapatrier en grand secret depuis Saint Jean d'Acre le trésor des Templiers Catalans du Mas Déu ? Qui, après avoir déposé une partie du trésor au Mas Déu et laissé un message incompréhensible bien en évidence sur l'autel de notre petite église, avait été chargé de planquer le reste dans un endroit sûr qui serait connu de lui seul et de moi-même et qui avait été laissé pour mort à l'aqueduc des Arcades ? Et puis reste à savoir « qui » aurait commandité tout cela. Mais pour cela, nous avons des pistes !

— Je comprends mieux maintenant dit le médecin de façon sentencieuse ! Louis souffre de perte de mémoire des faits, ce qui s'explique parfaitement ! Selon les

⁸²« Ne pas mettre tous les œufs dans le même panier » serait plus approprié, mais cela date du XVII^e siècle !

constatations du médecin qui l'a soigné, il n'a pas été frappé à la tête. Le trouble qui l'anime est donc une réaction psychologique consécutive à une situation durant laquelle l'intégrité physique et psychologique de Louis ont été menacées et effectivement atteintes, essentiellement à cause des agressions et des tortures, sûrement aussi en raison de la haute opinion qu'il avait sur l'importance de la mission qui lui avait été confiée : « Non, je ne parlerai pas » ! Ses capacités d'adaptation aux événements subits et la façon dont il pouvait y faire face lui ont échappé. La réaction immédiate à l'événement a été traduite par une peur intense, un sentiment d'horreur et un constat d'impuissance. Louis a perdu la mémoire des faits ! Avant, il se souvient, après, il peut mémoriser, et pendant, plus rien !

— Un nouveau pan de sa vie sans passé ni repères ! Comme s'il avait besoin de cela, lui qui a passé la plus grande partie de sa vie à rechercher ses origines ! Et... Est-ce irrémédiable ?

— C'est une bonne question et elle est très logique ! Par expérience, cela peut durer des mois, voire des années ! Pendant l'Inquisition, un rescapé par miracle du bûcher de Montségur est, à notre connaissance, mort sans retrouver la mémoire ! A Elne en 1285, pendant la croisade contre le Roussillon et la Catalogne, il nous a été rapporté que des habitants coincés dans l'église en feu et miraculeusement sauvés, ont, eux aussi, oublié. Mais nous avons également observé que la mémoire peut, soudainement, se réveiller ! Nous ne comprenons pas toujours bien pourquoi, mais un lieu, un objet, une odeur, un bruit, une chanson, une couleur, ou le fait d'entendre un témoignage, de subir une situation stressante ou traumatisante comme d'autres violences, le décès d'un proche ou la réapparition d'un être

aimé, ou une catastrophe naturelle⁸³ peuvent faire ressurgir le passé. C'est une chance, pour la victime, de récupérer enfin son histoire et sa vérité ! Soyez patient, Saguardia ! Bichonnez-le, votre Louis ! Vous le savez capable, hors son trouble de mémoire, de vous apporter toute son expérience et vous faire bénéficier jusqu'à sa mort de son savoir-faire et de son savoir-être ! Et puis il vous reste à décoder le message qu'il vous a laissé !

— Nous travaillons au décodage. Il s'agit avec certitude d'un code de César qui utilise la substitution d'une lettre par une autre plus loin dans l'alphabet mais les clefs pour décoder nous échappent. Sans compter que les décalages peuvent être multiples, les alphabets précédés d'un code qui lui-même sert de décalage. En tous cas, je ne sais comment vous remercier, docteur !

— En répondant à cette question. J'ai bien compris l'intérêt économique et financier que vous avez à récupérer l'intégralité de vos biens. Mais qu'en est-il de vos intérêts diplomatiques ou politiques, à vous, les Templiers ?

— Il ne vous a sûrement pas échappé que le pape Clément V, notre protecteur, à vous comme à nous, et le Roi de France Philippe IV le Bel, se livrent à une lutte d'influence pour savoir qui s'imposera à l'autre. La légitimité du Temple est remise en cause. Certains réclament la fusion des trois Ordres, comme Ramon Lull à Perpignan. D'autres n'hésitent pas à répandre quelques méchantes rumeurs sur les mœurs prétendument dépravées et diaboliques des moines-chevaliers. Notre Grand Maître est d'ores et déjà persuadé que nous devons passer en « mode survie » si nous voulons continuer d'exister. Ce

⁸³Les derniers exemples donnés sont tirés de quelques situations réelles

n'est pas qu'il est visionnaire, non ! Il nous explique que c'est inéluctable et que nous courrons à notre fin. Alors, dans la plus pure tradition templière, il nous faut nous préparer à mourir les armes à la main ! Et, actuellement, assurer notre défense est davantage diplomatique que par les armes ! Alors, nous occupons le terrain diplomatique en plaçant dans chaque camp des frères influents qui tiennent, c'est selon les besoins, pour le Roi de France, pour les rois d'Aragon ou de Majorque, et bien sûr pour notre pape ! Et pour cela, il est nécessaire de thésauriser. Parce que celui qui ne dispose pas de moyens financiers, qui n'est pas riche au point de dépenser sans compter, n'existe pas ou est quantité négligeable !

— C'est moi qui vous remercie Saguàrdia ! Le cas de Louis m'a permis d'enrichir mon expérience dans ce domaine encore très flou pour nous, chercheurs. Et je vais m'empresse d'en faire cas dans une publication, croyez-moi ! Quant à votre vision du futur, nous, à Montpellier, nous avons prédit à peu près les mêmes évènements dans un futur proche ! Et il faut croire que, vous et moi, nous ne sommes pas loin de la vérité !

*

L'orage menaçait tant qu'Arnaud de Villeneuve, qui devait se rendre au Palais des Rois de Majorque où Jaume II l'attendait, bénéficiait d'un charreton qui avait été bâché pour protéger au mieux et le médecin, et son escorte réduite à deux soldats. Ils se saluaient mutuellement à l'entrée du pont-levis lorsque Louis surgit à cheval lancé sans aucune retenue⁸⁴. A la vue des deux hommes, il cabra son cheval,

⁸⁴L'expression « A bride abattue » date du XVII^e siècle.

mit pied à terre et les salua non sans avoir secoué sa mise, ruisselante de pluie.

— Mes respects, Commandeur ! Bonjour Professeur ! « Fan la Bise » (le cheval) a décidé aujourd’hui de mener un train d’enfer ! Il m’a éreinté ! Je le bouchonne et le bichonne sans tarder ! Il le mérite bien !

-21-

MEA CULPA

En cette année de 1305, Louis de Castelnou avait appris que la rotation de septembre qu’il effectuait en tant que chevalier de l’Ordre du Temple et capitaine du navire « l’Espérance » avec Chypre et le port de Famagouste serait son dernier commandement. Dès qu’il fut remis sur pieds, cette tâche l’avait occupé deux fois par an depuis la funeste chute de Saint-Jean-D’acre où il avait mené l’ultime combat de 28 mai 1291 avant d’évacuer, sur ordre du Grand Maître Guillaume de Beaujeu, le trésor des Templiers Catalans du Mas Déu, la dépouille des frères templiers tués au combat et notre espionne, Soraya, arrachée avec son nouveau-né, des décombres de la ville d’Acre où elle s’était réfugiée.

L’« Espérance », qui remontait au vent au près bon plein⁸⁵, n’avançait pas et était soumise à une forte houle. On tirait des bordées dans un violent vent contraire. Louis de Castelnou se désespérait, debout à côté des deux timoniers, chacun cramponné à l’une des deux barres à roue. La nuit noire n’arrangeait rien. Les lanternes de bateau donnaient

⁸⁵« Près bon plein » lorsque le vent, qui est contraire, fait un angle d’environ 45 à 60 degrés avec l’axe d’avancée du bateau.

au pont des lueurs fantomatiques surtout quand l'équipage courait à la manœuvre. En fond de cale, les passagers devaient être rudement tabustés⁸⁶ dans l'inconfort de leurs cabines aménagées pour l'occasion à proximité immédiate du puits aux chaînes situé sous le gaillard d'avant. Cabines est un bien grand mot ! L' 'Espérance', cette fois armée par les commanderies templières du royaume d'Aragon transportait des esclaves sarrasins destinés aux marchés de Barcelone. Eu égard à ce qui était transporté, Louis, qui réprouvait l'esclavage, pour les autres, les installations pouvaient être rustiques, inconfortables, baignées dans une humidité constante en raison des bordées disjointes que les étoupes n'arrivaient pas à calfater parfaitement et d'un pont fatigué qui laissait passer les eaux de mer sautant le bastingage, la pluie, et même le lavage lorsque l'équipage passait les vadrouilles⁸⁷. A Chypre, sous les ordres du Grand Maître de l'Ordre du Temple, Jacques de Molay, qui avait décidé de rentrer en France en raison des menaces diplomatiques qui pesaient sur l'Ordre du Temple, il avait reçu pour mission, entre autres, de rapatrier sur le Mas Déu les frères templiers qui se trouvaient encore à Famagouste et qui étaient rattachés aux commanderies d'Aragon et du Roussillon. Et en particulier frère Adalric de Castello, une petite cinquantaine, tout rabougri et chancelant, originaire de Castelnau d'Empuries, commanderie templière où il avait été reçu après avoir servi pour les Templiers comme sergent depuis déjà plus de cinq ans, très visiblement affecté par une lèpre très avancée et que Guillaume de Beaujeu souhaitait faire revenir au pays plutôt que de le laisser

⁸⁶Expression du XIII^e siècle. Plus tard « coup de tabas ».

⁸⁷Bouts de cordages défaits fixés à l'extrémité d'un manche et servant à laver le pont d'un navire.

mourir à Famagouste. Adalric avait sans doute connaissance de la Règle et des articles 42 à 44 qui prescrivait que tout Templier déclaré lépreux devait rejoindre l'Ordre hospitalier et militaire de Saint-Lazare, plus particulièrement destiné à l'encadrement des lépreux depuis la prise de Jérusalem par les croisés en 1099. Mais embarquer un lépreux ! Mais le confiner en cale à l'isolement pendant les trois semaines du voyage ? Avec l'équipage du bâtiment et ses passagers ? Il faut dire que les experts les plus sérieux affirmaient que la lèpre se transmettait par l'haleine et les postillons. D'autres supputaient que les causes de la maladie étaient inconnues et souvent attribuées à des raisons pour le moins singulières : aliments trop chauds, ail, et même intervention divine, ce qui avait motivé l'intervention du Pape qui avait décidé de choisir comme principe de prévention la notion de contagion telle qu'elle était décrite dans l'ancien testament : identifier la maladie, isoler la personne impure en l'excluant de la communauté, brûler ses vêtements, nettoyer les objets qu'elle touchait et les habitations où elle avait vécu.

Les débats pour apprécier les mauvaises conséquences d'une telle décision avaient été vifs ! D'abord vis-à-vis de l'équipage ! Sans négliger celles que le malheureux, très sûrement condamné par sentence à la séquestration, aurait à subir au sein de la maladrerie de Perpignan qui, chacun le savait bien, s'avérait être un mouiroir ! Louis était, en plus de ses propres états d'âme, taraudé par une interrogation. Fallait-il avouer au frère Adalric de Castello ce qui l'attendait en réalité ? Louis savait, lui, ce qui allait advenir réellement du futur d'Adalric !

Chassée par la construction du couvent des Dominicains, la léproserie de Perpignan était installée sur les pentes du Puig Saint-Jacques, appelé colline des lépreux, qui constituait à la fois le territoire des prostituées de Perpignan et le quartier juif, appelé Le Call, enfermé aux pourtours de la rue Saint François de Paule et de l'Anguille. Une installation désormais provisoire car ce lieu était menacé par les ambitions de la corporation des tisserands qui voulait s'y implanter. On parlait désormais de la route de Canet comme futur site. Un quartier populaire où les petites gens côtoyaient les exclus. De plus, la maladrerie de Perpignan n'était pas un hôpital à proprement parler ! On y trouvait tous ceux qui devaient être mis à l'écart de la société. Les pestiférés, mais aussi avec eux, tous les malades porteurs de vieux ulcères, de gale et même de syphilis.

Oui, se demandait Louis de Castelnuou ! Fallait-il vraiment avouer au frère Adalric ce qui l'attendait ? Ces dernières années, la crainte de la contagion avait été plus forte que les sentiments de pitié et les élans de solidarité qui étaient nés chez les personnes non touchées par le fléau. Heureusement que la charité continuait à fournir aux pauvres malades le strict minimum pour survivre mais ils étaient devenus, au fil du temps, un objet d'horreur, de dégoût et même de haine. La léproserie de Perpignan était davantage un asile plutôt qu'un hôpital. Les malades y étaient parqués plutôt que soignés. Quelques cabanes qui, au départ, devaient être individuelles mais qui, très vite en raison de l'afflux des nouveaux malades rentrant des croisades, devinrent des mouiroirs. Alors l'église avait institué des cérémonies pour séparer les lépreux du monde, et ils les instituèrent « civilement morts ». Une effroyable cérémonie suivait la sentence et que l'on peut décrire ainsi :

Une messe de Requiem, à genoux sous un drap mortuaire, le lépreux assiste vivant à ses obsèques, après lesquelles il est conduit en procession à la maladrerie, son dernier asile. Là, une nouvelle cérémonie l'attend. Agenouillé, on verse sur sa tête une pelletée de terre et il s'entend dire qu'il est « mort au Monde ». Après-quoi, on l'habille d'une robe de ladre de couleur vive, bien visible de tous pour qu'on pût le distinguer à première vue, des sandales, une crécelle pour prévenir ceux qui se trouveraient sur son chemin, des gants sans lesquels il ne peut rien toucher, un barillet, une écuelle de bois et une panetière.

On lui fait la lecture des prescriptions relatives aux lépreux.

« Défense d'entrer dans une église, un couvent, un moulin, une taverne, défense d'aller dans une foire ou dans un marché, défense de sortir non chaussé et sans habit de ladre et sans faire entendre sa cliquette tous les cinq ou six pas, défense de se laver ou de boire ailleurs qu'à son puits et avec son écuelle, défense de toucher à quelque chose avant de l'avoir achetée, défense d'acheter du vin autrement qu'en le faisant verser dans un barillet, défense de parler à quelqu'un sans se mettre sous le vent, défense de circuler dans les ruelles et dans les chemins étroits, défense de manger et de boire en compagnie sinon d'autres lépreux et autrement qu'avec son écuelle ». Le connétable, suivant les directives du Roi, était sans pitié, les règlements de police, les ordonnances municipales étaient, pour eux, particulièrement sévères. Sous peine d'avoir à subir des peines corporelles des plus brutales, on leur interdit l'accès des maisons, des lieux publics, voire même des quartiers ou de la ville entière, sauf à certains jours, car ils ne pouvaient vivre qu'en sollicitant la charité publique.

Quoi de plus naturel que, dans ces conditions, les lépreux (et ceux qui étaient susceptibles de l'être) n'en soient venus à former comme une caste de parias, qu'aigris par la misère, ils aient ressenti une haine violente contre cette société qui les avait chassés, et qui, au moindre soupçon, les pendait ou les brûlait sans pitié, car ils subissaient le même sort que les hérétiques.

Louis de Castelnou devait se faire violence pour faire taire deux sentiments contradictoires. Son cœur lui disait que Frère Adalric ne devait pas être abandonné à son destin tragique. Son diabolin, qui chez lui apparaissait souvent dans la peau d'un corbeau qui se posait sur son épaule gauche, lui murmurait parfois des choses tout à fait contraires à la Règle du Temple et qu'il devait refouler avec quelques difficultés, lui disait que ce n'était pas le moment de s'embarrasser d'un tel problème !

*

Et puis ? Louis ruminait son regret d'avoir abandonné Acre à son sort. C'est, du moins, ce qu'il pensait vraiment et qui le blessait profondément, qui le laissait plein de honte, d'amertume et de regrets car il était de ceux qui étaient sortis vivants de l'enfer d'Acre ! Pourquoi Dieu avait-il voulu, encore une fois, qu'il soit épargné, se disait-il dans sa solitude de guerrier épargné par le sort ? Cela lui paraissait honteux car, ne pouvant pas partager ses sentiments, il s'était muré dans un silence qu'il jugeait finalement protecteur.

Il regrettait par-dessus tout de ne pas avoir su dire « non » à la mission qui lui avait été confiée par le Temple. Il avait le sentiment qu'il avait échoué dans tout ce qu'il avait entrepris et qu'il avait une part importante dans tout ce désastre. Les souvenirs, toujours vivaces de la chute de Saint Jean d'Acre, en ce 28 mai 1298, où fut donné l'assaut

final lui revenaient par vagues successives d'émotions encore mêlées de peur, cette peur qui vous tient au ventre et vous fait hurler féroce­ment lorsque vous portez un coup d'épée pour faire mourir. Pas le cri du bûcheron, le « Han » que l'on perçoit lorsqu'il cogne avec sa hache le tronc de l'arbre qu'il abat, non ! Le hurlement que l'on laisse jaillir viscéralement du plus profond de son ventre et sortir de sa gorge la bouche grande ouverte, celui qui accompagne tous ses gestes appris comme des réflexes pour parer les coups qui n'arrivent pas, ou les porter selon des techniques répétées à longueur de temps à l'entraînement au combat ? Ce que tu as subi plutôt qu'app­ris, en espérant que tu n'aurais pas à tuer l'autre ou sinon pour sauver ta vie.

Il revoie encore ce ciel embrasé et tout d'un coup, sans que rien ne puisse pressentir cette issue tragique, ces murailles qui, sans doute affaiblies par les sapes qui les ont minées et sous le poids de la multitude de combattants ennemis hissés à leur sommet, s'effondrent, pans de pierres par pans de pierres, sur les blessés, les malades et les vieillards qui n'avaient pu être embarqués, sur nos frères combattants restés héroïquement pour défendre le dernier carré jusqu'à la mort. Des pans de murs qui avaient également enseveli sous les décombres au moins mille Mamelouks.

Il avait juré, le Sarrasin, qu'il ne laisserait pas vivre un seul homme dans ce pays qui croit en Jésus-Christ. Son Dieu à lui a exaucé ses vœux tandis que, ce jour-là, le nôtre nous avait abandonné ! Ils étaient restés mourir pour sauver l'honneur. Mais lui, Louis, en était sorti vivant. Certes, il avait agi sur ordre, mais il avait honte de ne pas avoir dit : « non, fais le faire à quelqu'un d'autre que moi, je reste parmi les miens jusqu'à la fin d'Acre ! ».

*

Il avait aussi honte de ne pas avoir dit « non » lorsque le Grand Maître Guillaume de Beaujeu l'avait poussé, lui, un chevalier du Temple, tenu au respect de la Règle sous peine d'expulsion de l'Ordre, dans les bras de la très belle Soraya, devenue la quatrième favorite du sultan Kêlaoun, en vue d'obtenir au plus près des informations sur la préparation du siège qu'il tiendrait devant Saint Jean d'Acre. Louis savait qu'il y avait là prétexte à qu'il soit banni de l'Ordre. Pour ce qu'il en était finalement advenu ! Et tout cela pour obtenir des renseignements, au mieux, de bouche à oreille dans le coin d'un salon déserté par la foule, au pire en se donnant âme, et même corps, à la diablesse. Pourquoi avait-il cédé aux arguments du Grand Maître lui susurrant la bouche en cul de poule et un sourire entendu aux lèvres que peu importait les moyens pourvu que l'on atteigne l'objectif.

Avait-il résisté lorsque Soraya avait commencé ses danses orientales avec le peu qu'elle avait sur elle et bientôt avec plus rien du tout ? Alors, la magie des lieux le poussa à s'affranchir de tout. Alors, quand les yeux puis les mains parlent à votre place, que les voix se font murmures puis gazouillis, comment pouvez-vous résister ? Ajoutez, comme s'il n'y suffisait pas, les effets d'une pipe à eau méticuleusement garnie de ce qui mène au paradis, et que la belle, pour la première fois que vous avez fauté, vous a crânement provoqué.

*

Alors, tout à l'heure, au pied de la passerelle du navire qu'il commandait, quand le Grand Maître lui avait ordonné d'embarquer un couple de passagers et un enfant, leur seule présence sur le quai avait perturbé Louis au plus profond de lui-même. Les voir tous trois suffisait à faire

défiler des souvenirs qu'il avait voulu enfouir à jamais au plus profond de lui-même. Au fur et à mesure qu'ils gravissaient la passerelle, Louis se laissa envahir par une immense vague d'émotions. Et d'images du passé qui jaillissaient du tréfonds de son être.

L'homme ? Un grand gaillard bien typé, propre sur lui, qui, dès qu'il vit Louis, écarta les bras en signe de bienvenue, son visage exprimant une satisfaction qui n'aurait pas pu être dissimulée s'il l'avait souhaité. Son ancien esclave, fidèle compagnon depuis qu'il l'avait élargi dès qu'il lui avait été confié par le Temple.

La femme ? Oh ! La femme, il la connaissait et même par le détail ! Elle n'avait pas changé ! Louis savait, lui, Templier, que celui qui regarde une femme avec envie a déjà été infidèle à Dieu avec elle en son cœur. Oui, il avait trouvé que tout cela avait été agréable, très agréable ! Et le Grand Commandeur le savait !

L'enfant avait dans les 10 ans, bien tenu, habillé à la Roussillonnaise, et il était blanc de peau.

Et c'est sur tout cela que le Grand Maître jouait pour circonvenir Louis !

*

Il avait, aussi, au-dessus de tout, la vergonya⁸⁸ de ne pas se souvenir ! Certes, cela n'était pas de sa faute. Enfin, pas complètement de sa faute ! Un peu quand même. L'affaire du trésor des Templiers du Mas Déu le hantait ! Il en avait perdu une grande partie ! Enfin, c'est ce qui pouvait lui être reproché ! Qui venait de lui être reproché par le Grand Commandeur ! C'est vrai que, battu à mort, il en était devenu amnésique ! Au point d'oublier où il avait bien pu

⁸⁸Vergogne en Catalan

cachez une partie du trésor ramené de Saint-Jean-D'acre avant sa chute ! Oh ! Le reproche ne lui avait pas été adressé directement, non. Guillaume de Beaujeu était un homme assez subtil pour faire passer des messages subliminaux, comme si de rien n'était.

— Tu sais, lui avait-il dit avec la mine sévère d'un précepteur à son élève peu attentif, l'argent nous manque en ce moment ! L'argent, c'est le nerf de la guerre et la guerre se gagne aussi diplomatiquement. Les attaques que nous, le Temple, subissons ne présagent rien de bon quant à notre avenir. Il nous faudra sûrement circonvier bon nombre d'acteurs pour parvenir à nos fins et cela, tu le sais, coûte cher, très cher. Si tu pouvais te souvenir....

Et il s'en était arrêté là ! C'était bien assez pour que Louis culpabilise ! Parce qu'il se sentait en faute au plus profond de lui-même, il estimait qu'il devait réparer ! Réparer quoi ? C'était si confus qu'il ne le savait pas exactement lui-même. Réparer comment ?

-22-

QUI EST AIMÉ DE FEMME A BON CHEMIN (Proverbe Français)

Il avait plu toute la matinée et rien n'indiquait que le temps allait s'améliorer. Le ciel était tellement bas que les nappes de marinsse envahissaient en rampant tout ce qui était au-dessus des cyprès bordant le cimetière. Ce vent humide du sud porté par des nuages aux couleurs ocre apportait ses particules fines de sable arrachées au désert. Il le laissait, étant à bout d'effort, se déposer en minces pellicules où l'on pouvait sans mal laisser l'empreinte de sa main. En regardant par le finestrou de sa cellule, Louis s'aperçut qu'il y avait de la visite au Mas Déu. Deux

silhouettes emmitouflées de larges capes se réfugiaient dans la salle des gardes où elles étaient manifestement attendues.

On toque à sa porte. Ramon Saguàrdia, seul, affichait un visage réjoui ! Il attaqua Louis sans préambule :

— Louis, le chemin que nous avons parcouru ensemble a été long et tortueux. Mais, nous nous en sommes finalement assez bien sortis. On s'efforce tous de trouver le bon chemin pour avancer dans la vie. Je voudrais te présenter un chemin à suivre qui devrait nous libérer de nos angoisses existentielles à tous deux. Du moins, je le pense. Je l'espère. Ce n'est pas toujours facile de savoir lequel c'est. Ni où il va nous conduire en fin de compte. Mais ce que je sais, c'est que ce sont les gens qui nous entourent qui nous procurent l'équilibre nécessaire pour parvenir au bon chemin. Alors, tu vas nous laisser entrer et nous allons tout t'expliquer !

*

Il était là, campé sur deux jambes solides, enveloppé dans sa cape dégoulinant d'eau, habillé de culottes bouffantes et d'une chemise blanche fermée au col par un lacet, chaussé de sandales en corde toutes trempées. Avec ses yeux verts où on avait envie de se noyer et son visage illuminé par un sourire plein de malice. Il avait quel âge, ce bougre ?

Juste derrière lui, une main posée sur son épaule, comme s'il avait besoin d'être protégé, une femme.

Inattendu ! Une bouffée de chaleur remontant de pied en cap envahit Louis. Incapable de proférer la moindre parole, il écarte ses bras en signe d'accueil bienveillant et l'un et l'autre se serrent l'un contre l'autre !

D'un large geste elle retire la capeline qui protégeait jusqu'à ses épaules des trombes d'eau. SORAYA ! Soraya en larmes ! Soraya et ses yeux verts aux mêmes reflets

inquiets et suppliants déjà observés à Acre ! Ses larmes ruissellent et glissent sur les joues, et bientôt sur les joues de Louis qui, joue contre joue, peut sentir le frémissement de ce plaisir ainsi exhalé.

Soudain pris d'un vertige, Louis s'assoit sur son bat-flanc, invite Soraya à s'asseoir à ses côtés, l'un contre l'autre, et tire à soi ce solide garçon qu'il invite à prendre place à ses côtés. Désormais, tous trois sont étroitement serrés les uns contre les autres. Et il regarde dans les yeux de l'un et l'autre. Et il serre contre son torse les deux corps. Il se laisse gagner par l'émotion qui tord son estomac, chemine vers son cœur, explose dans son crâne. Et soudainement, ce jeune homme aux poils naissants sur son menton qui est à ses côtés enroule ses bras autour de son cou, serre fort, très fort, et crie du plus profond de lui-même :

PAPA !!!

89

Alors, Louis, lui semble-t-il, perd conscience. Sans doute un temps très court, mais un temps où il ne maîtrise plus rien. Ou les chemins semblant parallèles se croisent à l'infini pour ne former qu'un seul chemin. Un rêve ? Une sorte de subconscience ? Tout lui semble être contrôlé ? Ses pensées, ses actions, et ce à son insu !

*

Jusque-là très discret, Ramon se racle le fond de la gorge et murmure :

— Louis, c'est l'un des bouts de ton chemin et aussi de leur chemin à eux. Ils sont venus à toi par besoin ! Ce chemin, il n'appartient qu'à toi de le faire avec cette femme

⁸⁹ En 1100, on retrouvera «Dieu Perre», dans la chanson de Roland, et ce ne sera qu'au XIIe siècle que se fixera l'orthographe actuelle, toute simple, avec ses quatre lettres. Pour l'heure, il s'agit du père divin, dans le droit fil du latin chrétien qui avait ajouté ce sens religieux au latin classique pater, «celui qui engendre», «le fondateur», ou encore «l'homme âgé». Au XIIIe siècle, c'est au tour d'Adam d'être mis en scène, mais cette fois-ci, en évoquant «notre premier père», et il est donc bien alors question d'un homme ayant une descendance.

et ce jeune garçon qui quitte l'adolescence et qui a besoin, lui aussi, de savoir où son chemin le conduit !

Dans cette minuscule cellule où sont confinées quatre personnes, il règne maintenant un silence de cathédrale.

— Louis, Soraya va sans aucun doute trouver les mots pour t'expliquer que ce petit homme prénommé Louis est ton fils !

Et Louis de murmurer :

— Sans nul doute ! Je le sais, je le perçois au plus profond de moi-même. Ce ne pouvait pas être autrement ! Merci, Ramon. Tu as forcé notre destin à nous trois.

Ramon Saguàrdia fait mine de sortir et s'adresse à Soraya sur un ton confidentiel :

— Après ce que je t'ai raconté, cultive sa mémoire autant que tu le peux !

Et Louis répoutégua :

— Tu avais donc ourdi tout cela de longue main ?

— (silence entendu) La fin justifie les moyens !

Louis se lève, pose un baiser sur les lèvres de Soraya, caresse la joue de son enfant, agrippe l'épaule de Ramon et le force à se retourner vers lui. Il plante ses yeux dans les siens, approche ses lèvres du lobe de l'oreille de son maître et susurre :

— Tout m'est revenu d'un coup ! Relis les quatre lais de Marie de France qui sont l'épilogue de ses œuvres ! Tu y trouveras la clef du message codé laissé à votre disposition avant le funeste jour où j'ai perdu la mémoire :

*Au terme de cet écrit,
Qu'en roman j'ai tourné et dit
Je donnerai mon nom pour la postérité*

.....(le tonnerre couvre la voix).....

Et Saguàrdia murmura pour lui-même en franchissant la
porte :

Mon nom est Louis et je suis de Castelnou⁹⁰

⁹⁰Plus exactement : (« Mon nom est Marie, et je suis de France »)

UN PEU D'HISTOIRE

APRES LA PRISE DE ST JEAN D'ACRE

Jacques II d'Aragon dit le Juste (en catalan : Jaume *El Just*, en castillan : Jaime *el Justo*), né le 10 août 1267 à Valence et mort le 2 novembre 1327 à Barcelone, est roi de Sicile, puis roi d'Aragon, comte de Barcelone et roi de Valence de 1291 à 1327. C'est le second fils de Pierre III d'Aragon et de Constance de Hohenstaufen. C'est, avec son père, le vainqueur de la France de Philippe III le Hardi, mort à Perpignan le 5 octobre 1285 à l'issue de la croisade contre le Roussillon et la Catalogne.⁹¹

Son premier registre diplomatique⁹² permet d'affirmer qu'il considère, dès la chute des derniers établissements latins d'Orient et notamment de Tripoli (Liban – 26 avril 1289), que la chrétienté n'a jamais été si menacée. En dépit de la dégradation progressive des relations diplomatiques entre chrétiens et musulmans et des projets clairement affirmés du sultan Kêlaoun de venir conquérir Acre bien avant les incidents du 2 avril 1290 et l'incident du 13 mars 1291, il entretiendra, entre 1290 et 1310, d'intenses tractations diplomatiques avec les Sarrasins en vue de récupérer les Templiers catalans détenus par les Sarrasins et le corps des dépouilles de ceux qui étaient décédés en Terre Sainte. Cela ne l'empêchait pas de recueillir des informations « de première main, à la source » grâce aux relations entretenues par les Templiers

⁹¹Voir « L'Espion Catalan », du même auteur, paru en juin 2019 aux éditions T.D.O

⁹²Un registre, au sens diplomatique du terme, est un recueil d'actes qui est tenu au fur et à mesure par une autorité ayant capacité pour le faire et qui confère aux actes « enregistrés » toute leur validité.

et Guillaume de Beaujeu, Grand Maître de l'Ordre du Temple à Acre et ami intime du sultan et, simultanément, de pourvoir abondamment aux besoins des réfugiés chrétiens de Chypre et de participer aux projets de reconquête de la Terre Sainte en préparant lui-même une croisade qu'il comptait bien mener personnellement ! Une politique très ambiguë de nature à ménager les uns et les autres !

Parce que c'est le devoir des chrétiens occidentaux de reconquérir la Terre Sainte décrite comme un héritage de Dieu et parce qu'il est honteux de voir les lieux saints souillés par les Sarrasins, les rapports sur la situation de l'Orient ont servi à argumenter les projets de croisade après la chute de Saint-Jean-D'acre. Ils se présentent sous différents aspects :

- la stratégie militaire : trouver les troupes (Almogavres ?), les coordonner.
- les alliances politiques, particulièrement avec les Mongols de Gâzân sans qui rien ne pourrait se faire ; et avec l'appui de l'Ordre du Temple.
- les aspects économiques et notamment tracer concrètement la route des expéditions terrestres ou navales vers la Terre Sainte : le commerce devait continuer comme si de rien n'était !
- le financement de l'expédition : financer les troupes (soldes), les encadrer (volontaires ?), assurer les frais de fonctionnement de l'expédition.
- les arguments religieux et moraux en faveur de la poursuite de la guerre sainte : venger les chrétiens tués par les Infidèles, la cruauté des musulmans alimentant la haine contre l'ennemi.

*

Au cours des années 1300-1301, les Templiers, les Hospitaliers, les Chypriotes et les Arméniens se sont

engagés dans une entreprise de reconquête de la Terre Sainte en liaison avec les offensives de Gâzân contre les Mamelouks. La flotte chrétienne entreprend un raid, en juillet 1300, et ravage Alexandrie, Rosette, Acre et Tortose. Elle a attendu le khan⁹³ à Tortose, mais comme il a manqué le rendez-vous les chrétiens ont pris l'île de Rouad en face de la ville. Il est envisagé par la coalition que Rouad serve de lieu de rassemblement des forces chrétiennes en perspective d'opérations futures en vue du recouvrement de la Terre Sainte. Cependant, les Mamelouks ont compris l'enjeu stratégique de l'île et l'ont reconquise en 1302.

A partir des archives essentiellement détenues à Barcelone et exploitées par les historiens, il apparait que de grandes familles catalanes ont eu le bonheur de voir revenir, jusqu'en 1308, certaines d'entre elles d'une détention fort pénible en terre mamelouk. On peut citer, entre-autres : Dalmau de Rocaberti, Guillem d'Hostalric, Bartomeu de Villafranca, Arnau de Bellvis, Lope Sanchez de Berga, Guillem de Castellbisbal, Guillem d'En Bas, Ramiron Perez de Luque, et
« *Todos los autres frares et seglars qui son de vostro regne* ».

⁹³Titre signifiant *dirigeant* en mongol et en turc. Le terme est parfois traduit comme signifiant souverain ou « celui qui commande ».

TABLE DES MATIÈRES

- 1- La convocation
 - 2- Confession
 - 3- La réception dans l'ordre
 - 4- Saint Jean d'Acre 1291
 - 5- La mission de Louis de Castelnou
 - 6- L'Or des Templiers
 - 7- La source
 - 8- Secrets d'alcôve
 - 9- Le prétexte du sultan Mamelouk Kêlaoum
 - 10- Où les forces en présence se comptent
 - 11- La débandade
 - 12- La prise de Saint Jean d'Acre
 - 13- Introspections
 - 14- Le dernier carré
 - 15- La mission de Louis, capitaine de l' 'Espérance'
 - 16- Marseille ou Toulon ?
 - 17- La trahison de Roger de Flor
 - 18- Les planques
 - 19- Le dernier voyage
 - 20- Qu'y a-t-il de plus vivant qu'un souvenir ?
 - 21- Mea culpa
 - 22- Qui est aimé de femme a bon chemin
- Un peu d'histoire : Après Saint-Jean-D'acre
Principaux personnages historiques cités dans le roman
Auteurs de référence

Principaux personnages historiques

Conformément à l'usage le plus courant, les personnes appartenant au Moyen Âge sont classées par leur prénom. Les noms, à quelques exceptions près, sont donnés dans leur forme moderne la plus fréquemment utilisée par leur pays d'origine. La très grande majorité d'entre eux peuvent être retrouvés dans la Webographie.

Al-Ashraf Khalil / sultan

Fils du sultan Qalâwûn qui viendra prendre Acre en 1291 après avoir juré à son père qu'il exécuterait ses vœux. Est-il le commanditaire de l'empoisonnement de son père ?

Alphonse III d'Aragon / Roi d'Aragon

Dit « le franc » ou « le libéral » ou « le magnifique ». Né le 4 novembre 1265-mort le 18 juin 1291. Roi d'Aragon de 1285 à 1291. Il était fils de Pierre III. Pour calmer la révolte de la noblesse aragonaise, il est contraint de signer les « Privilèges de l'Union » en 1287, qui accordent à l'aristocratie le droit d'insurrection face aux abus du souverain. A tenté d'organiser une croisade pour reprendre la Terre Sainte aux Mamelouks sans succès.

Amaury II de Lusignan

Frère d'Henri II de Lusignan. né vers 1272, assassiné en 1310, seigneur de Tyr (1284-1291), gouverneur et régent de Chypre (1306-1310), fils d'Hugues III de Chypre et d'Isabelle d'Ibelin.

Arnaud de Villeneuve

Né vers 1240, peut-être en Aragon, et mort en 1311. Illustre médecin et théologien valencien. Sous la souveraineté des rois d'Aragon puis de Majorque, il obtient le titre de Magister médecine. Par ses ouvrages, et son enseignement à Montpellier de la médecine de Galien, revue et simplifiée par Rhazès, il a fortement marqué les débuts de l'enseignement de la médecine à l'université. Médecin des souverains et des Papes : En 1285, il est appelé au chevet

de Pierre III d'Aragon pour l'assister dans ses derniers moments. Il soignera à l'occasion le pape Boniface VIII qu'il soulage (en 1301) de la gravelle grâce à un sceau d'or astrologique. Ce succès thérapeutique lui conféra une renommée extraordinaire qui explique en partie pourquoi son nom est attaché à de nombreux ouvrages d'alchimie, d'astrologie mais aussi de magie que, pourtant il dénonce dans un texte. Il donnera aussi des soins aux papes Benoît XI et Clément V. Jacques II d'Aragon, le Juste, l'appelle plusieurs fois à sa cour (en 1293 et 1297). Le médecin Catalan lui dédiera un ouvrage sur les régimes de santé, *Regimen sanitatis*, qui deviendra célèbre dans toute l'Europe.

Barthélémy Pisan de Chypre

Templier en délégation auprès du sultan Qalâwûn pour négocier la reddition de Saint-Jean-D'acre, il est jeté dans un cachot où il va mourir avec ses trois autres négociateurs.

Bérenger de Cardona

Bérenger de Cardona était maître de province de l'Ordre du Temple en Aragon et en Catalogne au moins depuis juin 1291 et jusqu'en janvier 1307. Il assure une très intense activité de diplomate avec les pays arabes pendant toute son activité.

Bernard de Clairvaux

Né en 1090 à Fontaine-les-Dijon et mort le 20 août 1153 à l'abbaye de Clairvaux, est un moine bourguignon, réformateur de la vie religieuse catholique. Il prêche la 2^{ème} croisade et s'oppose à l'extermination des juifs. Contre l'hérésie Cathare, il intervient. On lui prête ce sermon : « on ne les convainc ni par le raisonnement (ils ne comprennent pas) ni par les autorités (ils ne les reçoivent pas), ni par la persuasion (car ils sont de mauvaise foi). Il semble qu'ils ne puissent être extirpés que par le glaive matériel »

Blanche de France / Duchesse d'Autriche

Née vers 1278/1282 et morte le 1^{er} mars 1305) est duchesse d'Autriche par son mariage. Fille du roi Philippe III. Elle a deux demi-frères aînés, issus du premier mariage de son père avec Isabelle d'Aragon : le roi Philippe IV de France et Charles, comte de Valois.

Charles d'Anjou

Fils de Louis IX. Roi de Sicile jusqu'au 4 septembre 1282 où il est battu par Pierre III d'Aragon.

Charles, comte de Valois. Né à Vincennes le 12 mars 1270, mort au Perray le 16 décembre 1325. Il est un des fils du roi Philippe le Hardi et d'Isabelle d'Aragon. Chassé du pouvoir de la Sicile (Vêpres Siciliennes) par Pierre III d'Aragon, il accompagne Philippe III le hardi dans sa croisade contre le Roussillon et la Catalogne qui tourne au désastre, son père mourant à Perpignan le 5 octobre 1285. Il assiste passivement au procès de Templiers (1308).

Conrad de Feuchtwangen

Treizième Grand Maître de l'Ordre Teutonique, de 1291 à 1296. Battu à Acre, il déplace le quartier général de l'Ordre à Venise.

Fatheddine

Jurisconsulte qui avait jadis rédigé le traité du sultan Qalâwûn ayant joué un rôle important dans sa décision de prendre Acre en 1291.

Guillaume de Beaujeu

Mort en 1291 lors du Siège de Saint-Jean-D'acre, était le 21^e Maître de l'Ordre du Temple. Il arrive à Acre en septembre 1274, reste à peu près unique des établissements chrétiens en Orient. Lorsqu'en 1291, le sultan d'Égypte Khalil Al-Ashraf vint mettre le siège devant cette place, Guillaume de Beaujeu mérita, par ses talents guerriers et l'ascendant de son caractère, que tout ce qui restait de défenseurs à la Terre Sainte se placent sous son commandement. La légende (et le roman !) raconte que le

17 mai 1291, Guillaume reçoit une flèche sous l'aisselle. Il sera ramené à la commanderie où il décédera quelques heures plus tard.

Guillem d'Abellars

Commandeur du Mas Déu entre mai 1295 et juin 1301. Commandeur de Barberà (1277-1279, 1283-90), Tortosa (1280-1281), València (1291), Aiguaviva (1293), Majorque (1294).

Henri II de Lusignan / Roi de Chypre

Henri II de Lusignan né en 1270 ou 1271 et mort le 31 août 1324, roi de Chypre (1285-1306 et 1310-1324) et de Jérusalem (1285-1291), fils d'Hugues III de Chypre et d'Isabelle d'Ibelin. Pendant son règne, les Mamelouks prirent Tyr, Beyrouth, et les autres cités, ainsi que le comté de Tripoli. Le siège final d'Acre commença le 5 avril 1291. À la fin des combats, Henri s'échappa vers Chypre avec la plupart de ses nobles, et la ville tomba le 28 mai.

Héric de Beaujeu / Maréchal de France

Seigneur d'Herment et maréchal de France. Il était aux côtés du roi de France Saint Louis pendant la septième croisade. Il est également connu sous le nom d'Henri de Beaujeu. Frère de Guillaume de Beaujeu

Humbert de Beaujeu / Connétable de France

Seigneur de Montpensier et d'Herment ainsi que connétable de France et gouverneur du Languedoc au XIII^e siècle. Frère de Guillaume de Beaujeu, Maître de l'Ordre du Temple. Participe à la 7^{ème} croisade (Bataille de Mansourah) et à la 8^{ème} croisade (siège de Tunis).

Isabelle d'Aragon

Infante d'Aragon, devenue brièvement reine de France durant cinq mois en 1270-1271, par son mariage avec le futur roi Philippe III le Hardi.

Jacques de Molay

23^e et dernier maître de l'Ordre du Temple, né entre 1244 et 1249 à Molay, et mort à Paris le 18 mars 1314. Après avoir combattu en Terre Sainte, il est élu à la tête de l'Ordre en 1292, alors qu'il se trouve à Chypre. À cette date, l'Ordre est en crise après la mort de nombreux frères et dignitaires lors de la chute des dernières positions des États latins d'Orient et de Saint-Jean-D'acre en mai 1291. Il est arrêté à Paris sur ordre de Philippe le Bel, qui accuse les Templiers d'hérésie et de pratiques obscènes. Après quelques hésitations, le pape Clément V et les autres souverains chrétiens ne le soutiennent pas. À la suite d'un procès peu équitable, Jacques de Molay est exécuté en mars 1314 sur un bûcher dressé sur l'île aux Juifs à Paris.

Jaume II / Roi de Majorque

Jacques II de Majorque (Jaume II en Catalan) : Roi de Majorque, comte de Roussillon et de Cerdagne, baron d'Aumelas et seigneur de Montpellier, de 1276 à sa mort le 29 mai 1311. Mariage 1275 avec Esclarmonde de Foix, fille du comte Roger IV de Foix. Il reçoit une éducation soignée conduite sans doute par le « docteur illuminé », Raymond Lulle (Ramon Llull en catalan).

Jaume Ollers

Bailli du Mas Déu (dernière trace juillet 1289)

Jean 1^{er} de Grailly /Diplomate

Au cours de l'été 1290, les renforts rassemblés par le pape partirent pour la Palestine et Jean de Grailly s'embarqua peu après pour Saint-Jean-D'acre. Le 5 avril suivant le mamelouk Kabid Achraf, fils de Al-Mansûr Sayf ad-Dîn Qalâwûn al-Alfi du Caire, Assiégea la ville et le 13 mai l'assaut final donné forçant les croisés à se replier sur les vaisseaux pour regagner Chypre. Jean de Grailly qui commandait une des quatre divisions présentes, fut blessé à cette occasion.

Jean de Villiers

22^e Grand Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem de 1285 à sa mort en 1294. Après la prise d'Acre, réfugié à Limassol au château de Kolossi, Jean de Villiers sera occupé par la tenue d'un chapitre général du 6 octobre 1292. Il voulait mettre les Hospitaliers en possibilité d'une reconquête de la Terre Sainte. Il bénéficie toujours d'une popularité persistante en réformant le mode d'élection du Grand Maître. Les postulants étaient toujours aussi nombreux et les recrutements sont soumis à l'approbation du Grand Maître sauf en terre de Reconquista. Il se prépara à la défense du royaume de Chypre et à la protection du royaume d'Arménie, tous deux menacés par les Mamelouks. La mort de Jean de Villiers intervient dans les semaines qui suivent l'organisation d'un second Chapitre général du 20 octobre 1293.

Jérôme d'Ascoli / Pape

Pape (Clément V) du 22 février 1288 au 25 février 1288. Il crée l'université de Montpellier le 26 octobre 1289 par la bulle Quia Sapientia, en faisant un studium generale (centre d'enseignement de toutes les disciplines de médecine, théologie, et arts).

Louis IX dit « Saint Louis » ou « le Prudhomme »

Règne du 8 novembre 1226 au 25 août 1270 (mort à Carthage huitième croisade) acquiert auprès des Vénitiens les saintes reliques (épines) qui étaient conservées à Constantinople. Quatre épines sont à Perpignan, église St-Matthieu par son fils Philippe III le Hardy, mort à Perpignan en 1285.

La volonté de Saint Louis étant de purifier le Royaume non par le feu, bien qu'il accepte les décisions de condamnation au bûcher, mais par la conversion et l'expulsion, le traité de Paris du 12 avril 1229 semble mettre fin à la croisade contre les albigeois et à l'inquisition. Roi profondément antijuif,

il oblige les juifs au port de la Rouelle. Le 4 août 1297, à Orvieto, il est canonisé sous le nom de « Saint Louis de France »

Louis, comte d'Évreux

Fils du roi de France Philippe III le Hardi (1245-1285) et de Marie de Brabant (1254-1321). Prince attaché à la paix, il seconda son frère Philippe IV le Bel dans sa lutte contre le pape Boniface VIII.

Marguerite de France / Reine d'Angleterre

Marguerite de France (1279 ? – 14 février 1318), est la fille de Philippe III, roi de France et de sa seconde épouse, Marie de Brabant. Reine d'Angleterre en épousant Édouard I^{er} d'Angleterre.

Marie de Brabant / Reine de France

Née le 23 mai 1254, morte le 12 janvier 1322, reine de France, est la fille du duc de Brabant Henri III le Débonnaire et d'Adélaïde de Bourgogne. À 20 ans, elle devint, le 21 août 1274, la deuxième épouse du roi Philippe III le Hardi.

Marie de France

Marie de France (1160-1210) est une poétesse de la « Renaissance du XII^e siècle », la première femme de lettres en Occident à écrire en langue vulgaire. Elle appartient à la seconde génération des auteurs qui ont inventé l'amour courtois. Ses courts récits en vers, improprement appelés Lais de Marie de France, sont une adaptation en langue d'oïl. Ils ont rencontré un immense succès de son vivant dans toutes les cours.

Matthieu de Clermont

Les Hospitaliers aux ordres du maréchal Matthieu de Clermont défendent Acre jusqu'à la fin. Il va réussir à s'échapper par la mer avec Amaury de Lusignan, Jean de Grailly, Geoffrey de Vendac.

Mohieddine

Conseiller du sultan Qalâwûn ayant joué un rôle important dans sa décision de prendre Acre en 1291.

Nicolas de Hanapes

Né vers 1225 à Hannappes, dans les Ardennes (France). Patriarche de Jérusalem (30 avril 1288). Mort en mer, dans le port de Saint-Jean-D'acre, le 18 mai 1291 le navire étant surchargé. Était un prêtre dominicain, et prélat français. Dernier patriarche latin de Jérusalem (avec résidence à Acre) il est également un auteur spirituel reconnu.

Otton de Grandson

Né vers 1238 et mort en avril 1328 son engagement comme un des commandants croisés lors du siège de Saint-Jean-D'acre en 1291 lui permet de jouir d'une grande renommée jusqu'à Rome où les papes successifs ne manqueront pas de l'honorer et de l'aider financièrement

Philippe III le Hardi / Roi de France

Il est le fils de Louis IX (1214 et 1270), dit Saint Louis, Roi de France, et de Marguerite de Provence (1221 et 1295). Dit Philippe le Hardi. Roi de France de 1270 à 1285 (mort à Perpignan le 5 octobre 1285).

Philippe IV le Bel dit le Roi de Fer

Second fils de Philippe III. Roi du 16 août 1284 au 4 avril 1305. Centralisateur et administrateur, il pratique la dévaluation pour remplir les caisses de l'État, dissout l'Ordre du Temple, expulse les juifs de France ; Son règne est émaillé de retentissantes « affaires » et de polémiques, notamment avec la papauté.

Pierre de Sevry

Maréchal de l'Ordre à la chute de Saint-Jean d'Acres en 1291 où il perd la vie. Il est aussi peut-être frère drapier en 1283.

Pierre III d'Aragon dit le Grand / Roi d'Aragon

Roi d'Aragon et comte de Ribagorce de 1276 à 1285 sous le nom de Pierre III d'Aragon, comte de Barcelone, de Gérone, d'Osona, de Besalú et de Pallars Jussà de 1276 à 1285 sous le nom de Pierre II de Barcelone, roi de Valence de 1276 à 1285 sous le nom de Pierre Ier de Valence et roi de Sicile (insulaire) de 1282 à 1285 sous le nom de Pierre Ier de Sicile. Vainqueur de la « croisade contre le Roussillon et la Catalogne » en 1285 de Philippe III le Hardi, décédé à Perpignan à l'issue du conflit.

Qalâwûn / sultan

Al-Mansûr Sayf ad-Dîn Qalâwûn al-Alfi, aussi connu sous le nom de Qala'ûn ou Kêlaoun, est un sultan mamelouk bahrite d'Égypte de 1279 à 1290. Pressé par ses émirs d'en finir avec les Francs d'Acre, Qala'ûn refuse de violer le traité de 1283 et renouvelle la trêve pour dix ans en juillet 1289. Il encourage les musulmans à profiter de Saint-Jean-D'acre pour leurs échanges avec l'Occident, par l'intermédiaire des commerçants vénitiens et des Templiers, devenus les principaux banquiers de Syrie, et des marchands damascènes. Le port d'Acre connaît une période de prospérité. Cependant, au lendemain de la chute de Tripoli, le roi d'Acre Henri dépêche des messagers à Rome pour demander des renforts. Une importante flotte occidentale chargée de croisés arrive à Acre au milieu de l'été suivant. Des marchands damascènes sont assaillis dans les rues, dévalisés et laissés pour morts par les nouveaux venus. Les autorités parviennent à rétablir l'ordre, mais la situation se détériore fin août. Qala'ûn profite de la situation. Il envoie à Acre une ambassade pour demander des explications et pour que les assassins lui soient livrés. Devant le refus des Francs, le sultan brise la trêve. Le 4 novembre 1290, l'armée Mamelouk s'ébranle. Mais le

lendemain Qalâwûn tombe malade. Il fait jurer à ses émirs et à son fils Khalil de terminer la campagne, et meurt moins d'une semaine plus tard. Son successeur, Khalil, prendra Acre.

Ramon Desbac

Commandeur de la Commanderie Templière du Mas Déu de 1265 à 1272 et aussi Commandeur de Barberà (1256-1257, Corbins (1260), Majorque (1262-1263, València (1263-1265), Gardeny (1271, 1272-1274)

Ramon Saguàrdia

Commandeur du Mas Déu d'août 1292 à novembre 1294 puis de juin 1303 à octobre 1307. Initialement frère à Saragosse, reçu dans l'Ordre par Pere de Montcada (1274). Commandeur puis de Peñíscola (1295-1298) Commandeur de Puig-reig (av. 1303 ?). Il tenait lieu de commandeur d'Aragon et de Catalogne pendant le siège de Miravet (1307/08). Le pape Clément V demanda en août 1309 à ce qu'il soit transféré dans le royaume de Majorque. ; Interrogé en juin 1310 dans le cadre du procès des Templiers, il vivait toujours en 1319.

Raymond Lulle

(Ramon Llull en catalan, Raimundus ou Raymundus Lullus en latin. Philosophe, poète, théologien, missionnaire, apologiste chrétien et romancier majorquin. Il naît vers 1232 à Palma de Majorque et meurt en 1315. Un temps précepteur de Jaume II Roi de Majorque à Perpignan. Considéré comme l'un des inventeurs du catalan littéraire. C'est l'une des personnalités les plus importantes du Moyen Âge en théologie et en littérature. Il laisse une œuvre immense et variée, écrite en catalan, mais aussi en arabe et en latin. Certains de ses travaux, tels l'Artificium electionis personarum (1247-1283) ou De arte electionis (1299), décrivent des systèmes de vote redécouverts au

XVIII^e siècle par Condorcet. Milite très activement pour un regroupement des trois Ordres Templiers, Hospitaliers et Teutons, et pour une croisade en vue de reconquérir les terres Saintes mais échoue dans ses projets.

Roger de Flor

Capitaine de la nef « Le Faucon du Temple » Après avoir navigué durant plusieurs années, il est admis comme moine de l'Ordre du Temple au grade de sergent et participe à la 8^{ème} Croisade. Il se distingue en défendant Saint-Jean-D'acre et en évacuant comme Capitaine de la nef « Le Faucon du Temple » les chrétiens lors de la prise de la ville par les Musulmans (1291). Par la suite, les Templiers l'accusèrent d'avoir détourné une partie de leurs trésors et l'expulsèrent de l'Ordre. Tirant profit de son expérience militaire, il devient mercenaire et se met au service du roi Frédéric (Fadric) II de Sicile, fils de Pierre (Pere) III le Grand d'Aragon.

Simon de Brion / Pape

Martin IV, Pape. Prêche la croisade contre le Roussillon et l'Aragon en 1285.

Thibaud Gaudin

22^e maître de l'Ordre du Temple il meurt le 16 avril 1292. Grand commandeur du Temple au moment de la mort de Guillaume de Beaujeu, il prit le commandement des troupes restantes au siège d'Acres en 1291 et il se retira à Sidon. Il embarqua avec ce qui restait de Frères templiers vers le château de Sagette où il fut élu maître de l'Ordre en octobre 1291 (Jacques de Molay, élu Maréchal, prendra sa place en 1292)

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs de référence classés dans l'ordre chronologique
des prénoms
Publications, cycles de conférence, cahiers d'étude, thèses,
mémoires.....

Abbes Zouache, Agnès Bergeret , Alexandra Beauchamp,
Alain Demurger, Alain Marchandisse, Anne Recolin,
Annie Pezin, Arnaud Baudin, Aymat Catafau, Barris
Bayraktar, Bernard Allard, Bruno Lauriaux, Carles Gascon,
Chopo, Carlos, Laliena, Carmel Ferragut, Carole PUIG,
Cecile Bresc, Christian Lauranson-Rosaz, Claire Anne de
Chazelles, Clara Maillard, Cornel Bontea, Damien
CARRAZ, Delphina Serrano-Niza, Denis Fontaine, Denis
Menjot, Dolores Serrano-Niza, Dominique Lardet, Eric
Bousmar, Eric Nagral, Fabrizio D'Avenia, Francesca
Espagnol, François Guyonnet, Frédéric Alchalabi,
Géraldide Mallet, Ghislain Brunel, Guillaume de Nangis,
Henri Martin, Isabelle Rémy, Jouteyem Kodairi, Jean
Masqui, Jean-Auguste Brutails, Jean-Marc Popineau,
Jérôme ROS, Jonathan Dumont, Julien Théry, Kristjan
Toomaspoeg, Laurence Moulinier, Marie-anna Chevalier,
Marie Guerin, Marie Lafont, Marie-Anna Chevalier, Marie-
Pierre RUAS, Marjolaine Raguin-Barthelmebs, Martin
Alvira Cabrer, Martin Aurell, Max Gaspard, Mehdi
Berriah, Michel Lauwers, Nicolas Dohrmann, Olivier
Passarius, Olivier Poisson, Philippe Annaert, Pierre
Vincent Claverie, Ramond Lull, Rémi Carme, René
Guénon, Robert C. Davis, Robert Vinas, Rodrigue Tréton,
Sandra Gorgievski, Simonetta Cerrini, Stéphane Péquignot,
Sylvain Macherat, Vannina Marchi Van Cauwelaert,
Vincent Briens, Vincent Challet, Yann Henri, Yoan
Mattalia.

1290 – Rien ne va plus en Terre Sainte.

Tripoli a été repris par les musulmans mamelouks. Saint-Jean-d'Acre, dernière place forte militaire et commerciale des chrétiens en Terre Sainte est maintenant directement menacée. Au fil du temps, partir à la croisade n'a plus été de mode. A part ceux qui cherchent fortune et à bénéficier de l'indulgence plénière accordée par le Pape aux croisés, les troupes engagées ne sont désormais qu'un ramassis d'aventuriers. Leur encadrement, essentiellement composé de chevaliers des trois Ordres du Temple, de l'Hôpital et Teutonique ne peuvent plus faire face à la puissance sans cesse grandissante de toutes les forces militaires de l'Islam en Egypte et en Syrie.

Saint-Jean-d'Acre va tomber. Désormais il faut organiser l'évacuation de tout ce qu'il est possible d'emporter : d'abord les dépouilles des frères Templiers morts au cours des derniers combats, mais aussi « le trésor des Templiers catalans » destiné pour l'essentiel au financement de la reconquête du sud de la péninsule Ibérique encore occupée par les Arabes. Le Mas Déu, situé tout près de Perpignan, commanderie templière de rapport participant depuis les premiers jours à dégager des capitaux visant à appuyer la sainte croisade en Orient est désigné pour assurer le rapatriement du trésor.

C'est ainsi que Louis de Castelnou, en référence à ses origines et ses savoir-faire, est sorti des pâtures où il végète pour effectuer cette mission de la plus haute importance pour le Temple. Mais à quel prix?

ISBN: 9791039642453



5 Euros